



Over dit boek

Dit is een digitale kopie van een boek dat al generaties lang op bibliotheekplanken heeft gestaan, maar nu zorgvuldig is gescand door Google. Dat doen we omdat we alle boeken ter wereld online beschikbaar willen maken.

Dit boek is zo oud dat het auteursrecht erop is verlopen, zodat het boek nu deel uitmaakt van het publieke domein. Een boek dat tot het publieke domein behoort, is een boek dat nooit onder het auteursrecht is gevallen, of waarvan de wettelijke auteursrechttermijn is verlopen. Het kan per land verschillen of een boek tot het publieke domein behoort. Boeken in het publieke domein zijn een stem uit het verleden. Ze vormen een bron van geschiedenis, cultuur en kennis die anders moeilijk te verkrijgen zou zijn.

Aantekeningen, opmerkingen en andere kanttekeningen die in het origineel stonden, worden weergegeven in dit bestand, als herinnering aan de lange reis die het boek heeft gemaakt van uitgever naar bibliotheek, en uiteindelijk naar u.

Richtlijnen voor gebruik

Google werkt samen met bibliotheken om materiaal uit het publieke domein te digitaliseren, zodat het voor iedereen beschikbaar wordt. Boeken uit het publieke domein behoren toe aan het publiek; wij bewaren ze alleen. Dit is echter een kostbaar proces. Om deze dienst te kunnen blijven leveren, hebben we maatregelen genomen om misbruik door commerciële partijen te voorkomen, zoals het plaatsen van technische beperkingen op automatisch zoeken.

Verder vragen we u het volgende:

- + *Gebruik de bestanden alleen voor niet-commerciële doeleinden* We hebben Zoeken naar boeken met Google ontworpen voor gebruik door individuen. We vragen u deze bestanden alleen te gebruiken voor persoonlijke en niet-commerciële doeleinden.
- + *Voer geen geautomatiseerde zoekopdrachten uit* Stuur geen geautomatiseerde zoekopdrachten naar het systeem van Google. Als u onderzoek doet naar computervertalingen, optische tekenherkenning of andere wetenschapsgebieden waarbij u toegang nodig heeft tot grote hoeveelheden tekst, kunt u contact met ons opnemen. We raden u aan hiervoor materiaal uit het publieke domein te gebruiken, en kunnen u misschien hiermee van dienst zijn.
- + *Laat de eigendomsverklaring staan* Het “watermerk” van Google dat u onder aan elk bestand ziet, dient om mensen informatie over het project te geven, en ze te helpen extra materiaal te vinden met Zoeken naar boeken met Google. Verwijder dit watermerk niet.
- + *Houd u aan de wet* Wat u ook doet, houd er rekening mee dat u er zelf verantwoordelijk voor bent dat alles wat u doet legaal is. U kunt er niet van uitgaan dat wanneer een werk beschikbaar lijkt te zijn voor het publieke domein in de Verenigde Staten, het ook publiek domein is voor gebruikers in andere landen. Of er nog auteursrecht op een boek rust, verschilt per land. We kunnen u niet vertellen wat u in uw geval met een bepaald boek mag doen. Neem niet zomaar aan dat u een boek overal ter wereld op allerlei manieren kunt gebruiken, wanneer het eenmaal in Zoeken naar boeken met Google staat. De wettelijke aansprakelijkheid voor auteursrechten is behoorlijk streng.

Informatie over Zoeken naar boeken met Google

Het doel van Google is om alle informatie wereldwijd toegankelijk en bruikbaar te maken. Zoeken naar boeken met Google helpt lezers boeken uit allerlei landen te ontdekken, en helpt auteurs en uitgevers om een nieuw leespubliek te bereiken. U kunt de volledige tekst van dit boek doorzoeken op het web via <http://books.google.com>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

CHANTS et CHANSONS
POPULAIRES
de la
FRANCE



H. L. DELLOYE
éditeur
LIBRAIRIE GARNIER FRÈRES
PARIS.

1843.



17 1715

CHANTS

ET

CHANSONS POPULAIRES

DE LA FRANCE.



PREMIÈRE SÉRIE.

1843



H. - L. DELLOYE, ÉDITEUR,

LIBRAIRIE DE GARNIER, FRÈRES,

PALAIS-ROYAL, GALERIE VITRÉE, PÉRISTYLE MONTPENSIER.


PARIS
IMPRIMÉ CHEZ FÉLIX BOGQUIN,
16, RUE NOTRE-DAME DES VICTOIRES.



CHANTS
& CHANSONS POPULAIRES
DE LA
FRANCE.



KONINKLIJKE
BIBLIOTHEEK
'S GRAVENHAGE.

LISTE DES CHANSONS

CONTENUES DANS CE VOLUME.

- | | |
|--------------------------------------------------|----------------------------------------------------------|
| Mort et Convoi de l'Invincible Malbrough. | Fanchon. |
| M. et Madame Denis. | Cadet Rousselle. |
| Le Juif - Errant. | Jadis et Aujourd'hui. |
| Il Pleut, Bergère. | Vive Henri IV. |
| Je l'ai Planté, je l'ai vu Naître. | Charmante Gabrielle. |
| Le Roi d'Yvetot. | Viens, Aurore. |
| La Machine Infernale. | Le Ménage de Garçon. |
| Le Chant du Départ. | La Paille. |
| Aussitôt que la Lumière. | Dagobert. |
| Nous n'avons qu'un temps à vivre. | Pot de Bière, Pipe et Maitresse. |
| Le Comte Orry. | Frère Étienne. |
| Geneviève de Brabant. | M. de la Pailasse. |
| Fanfan la Tulipe. | Les Raretés. (Va-t'en voir s'ils viennent, Jean.) |
| Tableau de Paris à cinq heures du matin. | La Tentation de Saint-Antoine. |
| O ma tendre Musette! | Les Merveilles de l'Opéra. |
| Que ne suis-je la Fougère! | Giroflé, girofla. |
| Que j'aime à voir les Hirondelles! | Il était une Bergère. |
| Le Vieux Château des Ardennes. | Compère Guilléri. |
| L'Enfant Prodigue. | Nous étions trois Filles. |
| Malgré la Bataille. | |

INTRODUCTION.

La Chanson n'a point trompé notre espoir; l'esprit national et les sympathies populaires ont répondu à notre appel : en dépit des révolutions, le Français est resté Français :

« Il a chanté jadis, il veut chanter encore,
« Il chantera toujours. »

Le suffrage universel qui a accueilli notre publication dès son début, en encourageant nos efforts, a doublé notre zèle, et nous permet d'offrir avec confiance aujourd'hui le volume formant la première Série de notre Collection.

Dans un siècle où tant de promesses ne sont que des Chansons, nous sera-t-il permis de dire que nos Chansons ont tenu toutes leurs promesses? Nous avons annoncé qu'elles offriraient la piquante variété d'un genre cultivé en France par tant d'ingénieux esprits, genre dans lequel la fécondité et le mérite des productions nous ont laissés sans rivaux. Pour justifier nos paroles, on a vu, dans cette première partie, venir se joindre aux chefs-d'œuvre lyriques des Pannard, des Béranger, des Désaugiers, ces naïves Complaintes, ces touchantes Romances de nos aïeux. — *Malbrough*, cette immortelle bouffonnerie, cette burlesque Iliade, destinée peut-être à triompher par sa durée des plus nobles œuvres du Génie, a dignement inauguré nos *Chants*. Nous lui avons donné un émule non moins célèbre dans ce bon *Monsieur de la Palisse*, ce grand diseur de vérités, qui bien des siècles après sa mort sera toujours en rie. Aux accents guerriers et patriotiques de Chénier (*le Chant du Départ*), ont succédé les refrains joyeux de la tente et de la caserne, dans la biographie de *Fanfan la Tulipe*, dans le panégyrique de *Fanchon* (non la Vielleuse, mais la Luronne), dans les couplets remplis de verve de *Malgré la Bataille*.

L'Enfant prodige, Geneviève de Brabant, vous ont raconté ces infortunes

qui faisaient couler les larmes de nos pères; *Maitre Adam* vous a montré comment il savait les tarir par ses bacchiques refrains. Vous avez souri aux gracieuses et spirituelles Idylles des Florian, des La Harpe, des Fabre d'Églantine; vous avez pu rire aux éclats des grotesques folies de *Dagobert* et des amusantes bêtises de *Cadet Rousselle*.

Parfois nos lecteurs trouvent dans cette Collection telles chansons qui, malgré leur popularité, n'étaient arrivées jusqu'à nous que par la tradition et les souvenirs de l'enfance, tantôt nous avons complété leur publication en *retrouvant* des couplets presque *introuvables*. C'est ainsi que nous avons donné en dix-sept couplets *Cadet Rousselle* qui n'en avait que six dans les meilleures éditions; et que nous avons eu soin de joindre à la version *classique* du *bon roi Dagobert* les traits malins ajoutés par ses modernes continuateurs.

A ces esprits graves et positifs qui veulent trouver partout un but d'utilité, qu'il nous soit permis de faire observer qu'il aura bien aussi son utilité, ce recueil où la Chanson a pris sur le fait les mœurs, les usages, les opinions, les travers de chaque époque, cette histoire chantée de la vie guerrière et civile, publique et privée des Français. *Le Comte Orry* vous dira la licence des temps féodaux, *le Juif-Errant* et *l'Enfant prodigue* la foi du peuple des siècles de croyance; *Vive Henri IV* et *Charmante Gabrielle* vous rappelleront la popularité et les tendres faiblesses du bon roi. Ici le pacha Bonneval, dans ses couplets (*Nous n'avons qu'un Temps à vivre*), va résumer tout l'insouciant épicurisme de la Régence; là, deux Chansons satyriques de Lamotte et de Pannard (*Va-t'en voir s'ils viennent, Jeun, et Jadis et Aujourd'hui*), vous prouveront que déjà chez *nos bons aïeux* on regrettait le *Bon vieux Temps*. L'avènement de Louis XVI a-t-il ramené un instant des mœurs plus pures, on en trouve le reflet dans les gracieuses pastorales du chantre d'Estelle et dans *la Bergère* de Fabre menant *ses blancs moutons*. Plus tard, *Monsieur et Madame Denis* vous retraceront dans leurs *souvenirs nocturnes* les mœurs et les antiques amours de la vieille bourgeoisie. Enfin, notre époque moderne vous offrira pour son tribut les malignes critiques du *Roi d'Yvetot*, le tableau si ingénieux et si vrai du *Ménage de Garçon*.

Les *Notices* placées en tête de chaque Livraison, complètent ce cours historique sans prétention. Ces Notices ont été confiées à la plume d'écrivains qui n'ont point épargné les recherches pour semer l'instruction dans des matières en apparence si frivoles. Les noms du Bibliophile Jacob, de MM. Leroux de Lincy, Du Mersan et Ourry, connus par des travaux sérieux et par leurs succès dans divers genres de littérature, sont une garantie des soins apportés à ces commentaires et de l'intérêt qu'ils offrent.

La collection de nos Gravures fournira aussi d'utiles et curieux renseignements. La physionomie morale de chaque époque n'est pas la seule que nous ayons saisie; tout ce qui constitue les formes et l'extérieur, les costumes, vêtements, atours,

armes, etc., en usage aux diverses époques, passent tour à tour sous les yeux de nos lecteurs dans les nombreuses vignettes qui encadrent les Chansons. Dans ce *Musée Pittoresque*, vous retrouvez près des pesantes armures du moyen-âge l'ample uniforme des soldats de Louis XIV, la tenue roide et poudrée des gardes françaises sous Louis XV, et le *très léger* habillement des volontaires de la République ; après la fraise gaufrée de *Gabrielle*, les prétentieuses modes Pompadour, les costumes un peu hasardés du Directoire et les parures de nos élégantes contemporaines. MM. Trimolet, Steinheil et Daubigny, auxquels nous devons les dessins de ce volume, ont non seulement donné tous leurs soins à reproduire fidèlement les situations et les époques, mais leur crayon spirituel et fécond a su ajouter souvent aux textes des détails d'une piquante folie ou d'ingénieuse malice.

Nous avons cité en tête de chaque livraison les noms des graveurs qui nous ont prêté leur concours. C'est grâce à leur talent et à leur dévouement qu'il nous a été possible de résoudre le problème du bon marché, d'une exécution satisfaisante et de l'exactitude dans la publication hebdomadaire de nos livraisons.

Dans les éléments de succès des Chansons populaires, on doit compter aussi la succession variée de ces airs nationaux qui de la psalmodie sans art, mais non sans charme, de la complainte, du chant simple et facile de nos vieux vaudevilles, arrive par degrés aux touchantes cantilènes des Pergolèse, des Monsigny, des J.-J. Rousseau, et s'élève jusqu'aux sublimes accords de Méhul. Aujourd'hui que le goût de la musique est si répandu, on aimera à retrouver tous ces airs notés avec des accompagnements simples et mélodieux qu'un professeur habile (M. H. Colet) a arrangés spécialement pour notre publication.

Nous croyons avoir observé une juste mesure dans le choix des couplets qui se rattachent au genre *hasardé*, tranchons le mot, au genre grivois si goûté de nos bons aïeux. La Chanson ne doit point être cynique, mais elle ne doit pas non plus affecter la prudence. Et au surplus, quoique nous ayons exclu toute pièce qui aurait dépassé les limites convenables, nous rappellerons que, pour ménager toutes les susceptibilités, nous avons laissé au public liberté complète de choix et d'exclusion, en rendant nos livraisons indépendantes l'une de l'autre et en supprimant toute pagination.

Encouragé par le succès que nous avons obtenu, nous redoublerons de soins et d'attention pour continuer notre publication de manière à consolider et étendre ce succès. — On ne doit pas craindre que nous prolongions à l'excès le nombre des livraisons, car l'abandon de la faveur publique nous arrêterait aussitôt ; nous promettons donc de rester dans de justes bornes et de terminer cette collection dès que nous aurons pu y comprendre l'élite des *Chants et Chansons populaires*. La mine est riche encore, mais elle n'est pas inépuisable.

H.-L. DELLOYE.

MORT ET CONVOI DE L'INVINCIBLE MALBROUGH.

DESSINS PAR M. TRIKOLET,

GRAVURE PAR M. TORLET,

Air noté avec accompagnement de piano par M. H. COLET, professeur d'harmonie au Conservatoire.

NOTICE.

La célèbre chanson de *Malbrough* fut certainement composée après la bataille de *Malplaquet*, en 1709, et non après la mort de *Jean Churchill*, duc de *Marlborough*, en 1722, comme l'ont pensé quelques graves commentateurs de cette facétie historique.

Aucune des circonstances de ce petit poème populaire ne peut se rapporter à la mort véritable du duc de *Marlborough*. Lorsque cet illustre général mourut, dans sa terre de *Windsor-Lodge*, le 17 juin 1722, des suites d'une attaque d'apoplexie, il n'avait point paru à la tête des armées depuis plus de six ans; depuis plus de dix, il ne jouait qu'un rôle obscur et secondaire dans la politique de l'Europe, et les Français, plus légers encore à cette époque qu'ils ne le sont aujourd'hui, avaient eu tout le temps nécessaire pour l'oublier. *George I*, en arrivant au trône, rappela le duc de *Marlborough* à la cour, dont la reine *Anne* l'avait éloigné ainsi que sa femme; mais il ne lui demanda plus que des conseils qu'il ne suivait pas toujours. Le duc vivait donc fort tristement dans ses domaines, où l'argent lui manquait pour l'achèvement du magnifique château de *Blenheim*, que la reine *Anne* et le parlement d'Angleterre avaient voulu faire bâtir, à leurs frais, en mémoire de l'éclatante victoire de *Hochstett*: il tomba presque en enfance, et s'éteignit enfin sous les yeux de *lady Marlborough*, qui se chargea elle-même de lui faire des obsèques triomphales.

La chanson est donc antérieure à cette mort, qui n'eut guère d'écho au delà de l'Angleterre, et, à défaut d'autres preuves, nous pourrions citer l'ancienne légende en prose qui accompagne la chanson, et dans laquelle il est dit que *Malbrough* fut tué à la bataille de *Malplaquet*, qui se donna entre *Mons* et *Bavay*, le 11 septembre 1709. Dans cette bataille si glorieuse pour les Français, de l'aveu même des historiens anglais, le maréchal de *Villars* fut blessé au genou, lorsqu'il allait envelopper le duc de *Marlborough* et l'écraser entre les deux ailes de l'armée française: en ce moment décisif, *Marlborough* courut les plus grands dangers et faillit partager le sort de cinq de ses lieutenants-généraux qui furent tués dans la mêlée.

Le bruit de sa mort se répandit sans doute, et quelque chansonnier badin lui fit cette oraison funèbre, au bivouac du *Quesnoy*, le soir de la bataille, pour se consoler de n'avoir pas de chemise et de manquer de pain depuis trois jours: ainsi va l'esprit français. Le duc de *Marlborough*, grand capitaine et négociateur habile, avait fait bien du mal à la royauté de *Louis XIV*: pendant trente ans, il l'avait poursuivie, attaquée et

affaibli sur tous les champs de bataille et dans tous les cabinets de l'Europe ; il s'était montré digne élève de Condé et de Turenne à Hochstett, à Oudenarde et à Ramillies : son nom faisait la terreur et l'admiration du soldat. Faute de pouvoir le vaincre, on essaya de le chansonner, et chacune de ses victoires fut marquée par une nouvelle chanson satyrique. La chanson était encore en France, comme au bon temps du cardinal de Mazarin, l'expression la plus ordinaire des vengeances et des représailles du peuple.

Et cependant la chanson de *Malbrough* ne survécut pas au héros de Malplaquet ; elle se conserva seulement par tradition dans quelques provinces, où l'avaient rapportée probablement des soldats de Villars et de Boufflers ; elle ne fut pas même recueillie dans les immenses collections de chansons anecdotiques qui faisaient partie des archives de la noblesse française. Mais en 1781, elle retentit tout à coup d'un bout à l'autre du royaume.

Marie-Antoinette mit au monde un dauphin qui devint le nourrisson d'une paysanne, nommée madame Poitrine, qu'on avait choisie, entre toutes, à son apparence de santé et de bonne humeur. Madame Poitrine chantait en bercant le royal enfant, qui ouvrit les yeux au grand nom de *Marlborough*. Ce nom, les paroles naïves de la chanson, la bizarrerie de son refrain, et la touchante simplicité de l'air, frappèrent la reine, qui retint cet air et cette chanson. Tout le monde les redit après elle, et le roi lui-même ne dédaigna pas de fredonner à l'unisson *Malbrough s'en va-t-en guerre*. On chantait *Malbrough* des petits appartements de Versailles aux cuisines et aux écuries ; la chanson faisait fureur à la cour, quand elle fut adoptée par la bourgeoisie de Paris, et elle passa successivement de ville en ville, de pays en pays : elle retourna d'abord en Angleterre, où elle fut bientôt aussi populaire qu'en France.

A Paris, Beaumarchais, dans son *Mariage de Figaro*, fit chanter à Chérubin l'air de *Malbrough*, en remplaçant l'antique refrain *Mironton ton ton, mirontaine*, par ce vers languoureux :

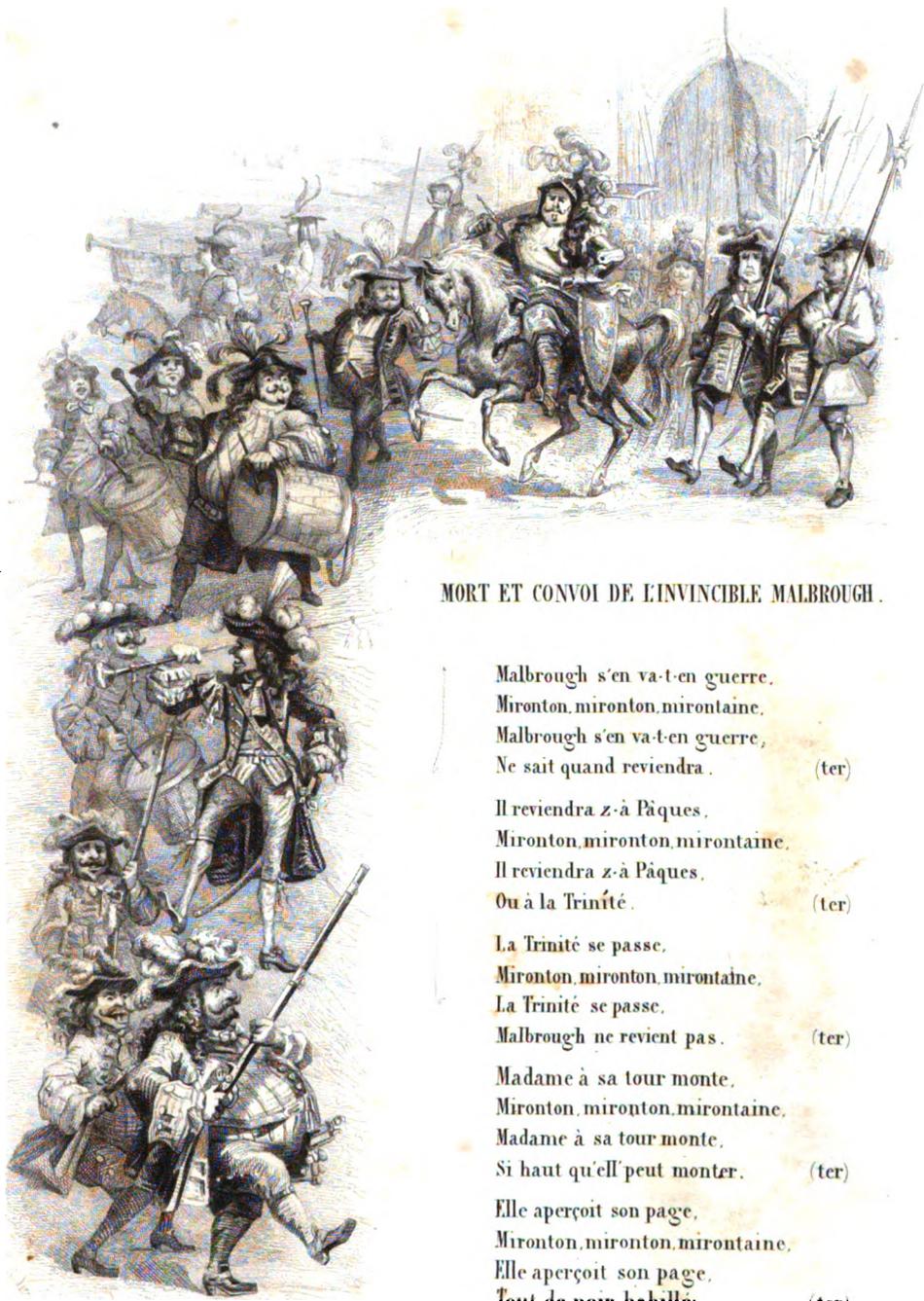
Que mon cœur, que mon cœur a de peine !

A Londres, un gentilhomme français, voulant se faire conduire par son cocher à *Marlborough-Street*, et ne se rappelant pas le nom de cette rue, chanta l'air de *Malbrough*, et le cocher comprit aussitôt l'adresse que lui indiquait la chanson.

Goethe, qui voyageait en France dans ce temps-là, fut assourdi par un concert universel de mirontons, et prit en haine *Marlborough* qui était la cause innocente de cette épidémie chantante. *Malbrough* donna son nom aux modes, aux étoffes, aux coiffures, aux carrosses, aux ragoûts, etc. *Malbrough* revenait sans cesse à propos de tout et à propos de rien. Le sujet de la chanson était peint sur les paravents, sur les éventails, sur les écrans, brodé sur les tapisseries et sur les meubles, gravé sur les jetons, sur les bijoux, reproduit sous toutes les formes et de toutes les manières. Cette rage de *Malbrough* dura plusieurs années, et il ne fallut rien moins que la chute de la Bastille pour étouffer le bruit d'une chanson.

A présent que nous sommes loin de la chanson et de *Marlborough*, qui sont à jamais acquis à la France, nous avons recherché quelle devait être l'origine de cet air guerrier et mélancolique à la fois, que Napoléon entonnait à haute voix, malgré son antipathie pour la musique, chaque fois qu'il montait à cheval pour entrer en campagne, et nous ne répuignons pas à croire, avec M. de Chateaubriand, que ce pourrait bien être le même air que les Croisés de Godefroid de Bouillon chantaient sous les murs de Jérusalem, pour s'encourager à délivrer la ville sainte et le tombeau du Christ. Les Arabes le chantent encore, et l'on prétend que leurs ancêtres l'avaient appris à la bataille de Massoure, où les frères d'armes du sire de Joinville le répétaient en choquant leurs boucliers et en poussant le cri national : *Montjoie Saint-Denis !*

P.-L. JACOB, Bibliophile.



MORT ET CONVOI DE L'INVINCIBLE MALBROUGH.

Malbrough s'en va-t-en guerre,
 Mironton, mironton, mirontaine,
 Malbrough s'en va-t-en guerre,
 Ne sait quand reviendra. (ter)

Il reviendra z-à Pâques,
 Mironton, mironton, mirontaine,
 Il reviendra z-à Pâques,
 Ou à la Trinité. (ter)

La Trinité se passe,
 Mironton, mironton, mirontaine,
 La Trinité se passe,
 Malbrough ne revient pas. (ter)

Madame à sa tour monte,
 Mironton, mironton, mirontaine,
 Madame à sa tour monte,
 Si haut qu'ell' peut monter. (ter)

Elle aperçoit son page,
 Mironton, mironton, mirontaine,
 Elle aperçoit son page,
 Tout de noir habillé. (ter)



Beau page, ah! mon beau page,
 Mironton, mironton, mirontaine,
 Beau page, ah! mon beau page,
 Quell' nouvelle apportez. (ter)

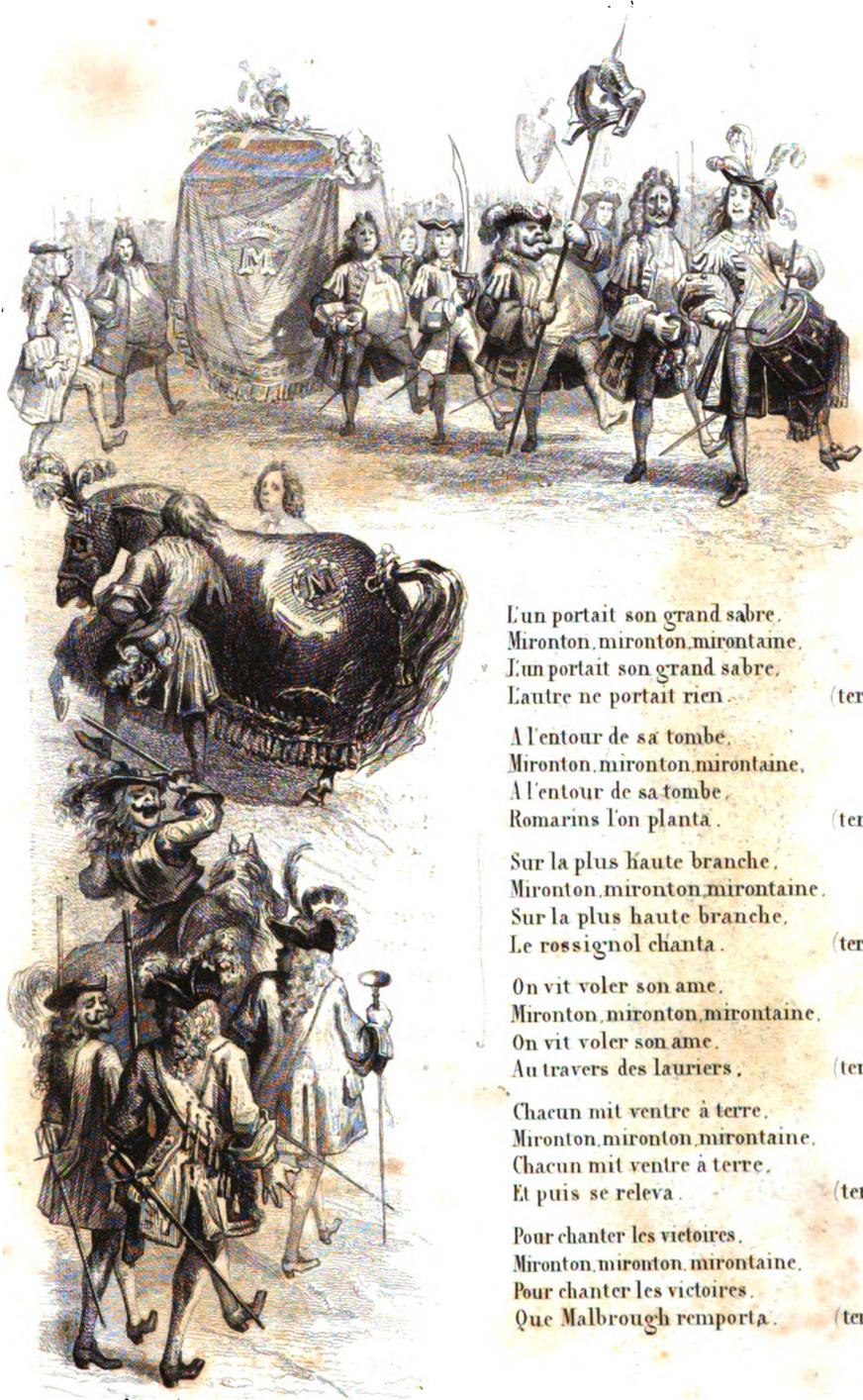
Aux novell's que j'apporte,
 Mironton, mironton, mirontaine,
 Aux novell's que j'apporte,
 Vos beaux yeux vont pleurer. (ter)

Quittez vos habits roses,
 Mironton, mironton, mirontaine,
 Quittez vos habits roses,
 Et vos satins brochés. (ter)

Monsieur d' Malbrough est mort,
 Mironton, mironton, mirontaine,
 Monsieur d' Malbrough est mort,
 Est mort et enterré. (ter)

J'ai vu porter en terre,
 Mironton, mironton, mirontaine,
 J'ai vu porter en terre,
 Par quatre z'officiers. (ter)

L'un portait sa cuirasse,
 Mironton, mironton, mirontaine,
 L'un portait sa cuirasse,
 L'autre son bouclier. (ter)



L'un portait son grand sabre,
 Mironton, mironton, mirontaine,
 L'un portait son grand sabre,
 L'autre ne portait rien. (ter)

A l'entour de sa tombe,
 Mironton, mironton, mirontaine,
 A l'entour de sa tombe,
 Romarins l'on planta. (ter)

Sur la plus haute branche,
 Mironton, mironton, mirontaine,
 Sur la plus haute branche,
 Le rossignol chanta. (ter)

On vit voler son ame,
 Mironton, mironton, mirontaine,
 On vit voler son ame,
 Au travers des lauriers. (ter)

Chacun mit ventre à terre,
 Mironton, mironton, mirontaine,
 Chacun mit ventre à terre,
 Et puis se releva. (ter)

Pour chanter les victoires,
 Mironton, mironton, mirontaine,
 Pour chanter les victoires,
 Que Malbrough remporta. (ter)



La cérémonie faite,
 Mironton, mironton, mirontaine,
 La cérémonie faite,
 Chacun s'en fut coucher. (ter)

Les uns avec leurs femmes,
 Mironton, mironton, mirontaine,
 Les uns avec leurs femmes,
 Et les autres tout seuls : (ter)

Ce n'est pas qu'il en manque,
 Mironton, mironton, mirontaine,
 Ce n'est pas qu'il en manque,
 Car j'en connais beaucoup. (ter)

Des blondes et des brunes,
 Mironton, mironton, mirontaine,
 Des blondes et des brunes,
 Et des chataign's aussi. (ter)

J'n'en dis pas davantage,
 Mironton, mironton, mirontaine,
 J'n'en dis pas davantage,
 Car en voilà z-assez.

AIR DE MALBROUGH, avec accompagnement par M. H. COLET, professeur d'harmonie au Conservatoire.

Allegro.

1^{re} VOIX.
Mal - b'rough s'en va-t-en guer - re, Mi - ron -

2^e VOIX
Mal - b'rough s'en va-t-en guer - re, Mi - ron -

PIANO.

ton, miron-ton, miron - tai - ne, Malb'rough s'en va-t-en guer - re, Ne

ton, miron-ton, miron - tai - ne, Malb'rough s'en va-t-en guer - re, Ne

Fin.

sait quand re-vien - dra, Ne sait quand re - vien -

sait quand re-vien - dra, Ne sait quand re - vien -

D. C.

dra, Ne sâit quand re - vien - dra. Il

dra, Ne sait quand re - vien - dra. Il

Lorsqu'on veut chanter cet air à une voix, on doit prendre l'accompagnement suivant avec le chant (première voix) ci-dessus.

Allegro. *S. CHANT.*

PIANO.

Fin.

D. C.

MONSIEUR ET MADAME DENIS

SOUVENIRS NOCTURNES

DE DEUX ÉPOUX DE DIX-SEPTIÈME SIÈCLE

PAR M. A. DÉSAUGIERS.

DESSINS PAR M. TRIMOLET.

GRAVURES PAR M. NARGEOT.

Musique arrangée avec accompagnement de piano par M. H. COLET, professeur d'harmonie au Conservatoire.

NOTICE.

Cette ingénieuse bouffonnerie dialoguée est une des plus piquantes productions de la joyeuse verve de Désaugiers; ce Désaugiers qui était né chansonnier, comme Lafontaine était né fablier. Si le mot de succès populaire n'eût pas existé, il eût fallu le créer pour cette chanson modèle; l'enseigne de la rue, le devant de cheminée, l'éventail, la tabatière, tout offrit dans le temps les portraits de *Monsieur et Madame Denis*, nombreuses copies du tableau-chantant où ils avaient été peints de main de maître.

Quoique la chanson fût déjà elle-même une sorte de petite comédie, le théâtre ne manqua pas de s'en emparer. Le public accueillit une bluette dont elle fournit le sujet au théâtre de la Galté; il courut longtemps applaudir le spirituel vaudeville du théâtre des Variétés, où Désaugiers s'était fait à lui-même un fort heureux emprunt. On peut dire qu'il avait donné une nouvelle teinte de comique à ses personnages dans cette spirituelle folie, dont tout le monde a retenu ces deux vers originaux :

Deux vieux époux sont deux tisons,
Qui ne brûlent plus, mais qui fument.

Enfin, lorsqu'il y a quelques années Théaulon rendit un spirituel hommage à l'auteur qu'il est allé trop tôt rejoindre, dans son vaudeville intitulé *les Chansons de Désaugiers*, la scène de *Monsieur et Madame Denis* fut une de celles qui excitèrent les bravos les plus vifs et le rire le plus franc.

Malgré leur succès, toutes ces pièces ont disparu, mais la chanson originale leur survit et leur survivra longtemps. Elle méritait une des premières places dans notre Musée populaire, car *MONSIEUR ET MADAME DENIS* resteront comme un de ces TYPES qu'à l'exemple de la comédie la chanson est fière d'avoir créés.

0.

SOUVENIRS NOCTURNES DE DEUX ÉPOUX.

DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

Il avait plu toute la journée, et n'ayant pu aller le soir faire leur partie de loto chez madame Caquet, sage-femme, rue des Martyrs, Monsieur et Madame Denis s'étaient couchés de bonne heure. Au bout de vingt-trois minutes, Madame Denis, qui ne dormait pas, impatientée du silence obstiné de son mari, qui n'avait pas cessé de lui tourner le dos, soupira trois fois, et prit la parole :

AIR : Premier mois de mes Amours.

(Voir l'air noté à la suite des couplets.)

MADAME DENIS.

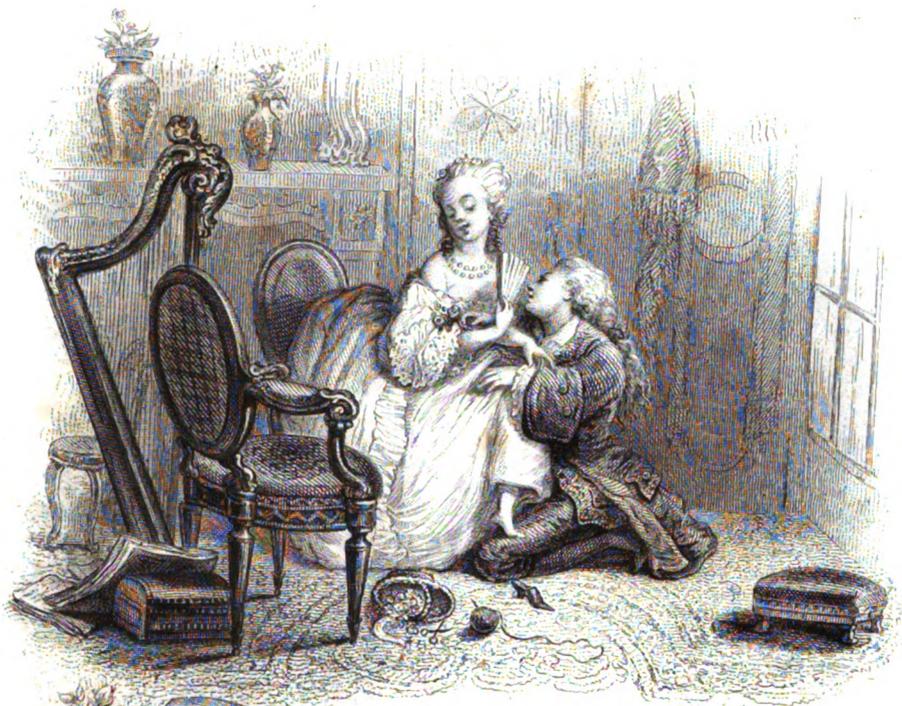
Quoi ! vous ne me dites rien ?
Mon ami, ce n'est pas bien ;
Jadis c'était différent ;
Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en....
J'étais sourde à vos discours,
Et vous me parliez toujours.

MONSIEUR DENIS, se retournant.

Mais m'amour, j'ai sur le corps
Cinquante ans de plus qu'alors ;
Car c'était en mil sept cent ;
Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en....
Au premier de mes amours,
Que ne duriez-vous toujours !

MADAME DENIS, se ravisant.

C'est de vous qu'en sept cent un
Une anguille de Melun
M'arriva si galamment !
Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en....
Avec des pruneaux de Tours
Que je crois manger toujours.



MONSIEUR DENIS .

En mil sept cent deux, mon cœur
 Vous déclara son ardeur :
 J'étais un petit volcan !
 Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en ...
 Feu des premières amours ,
 Que ne brûlez-vous toujours !

MADAME DENIS .

On nous maria, je crois ,
 A Saint-Germain-l'Auxerrois .
 J'étais mise en satin blanc ;
 Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en ...
 Du plaisir charmans atours ,
 Je vous conserve toujours .

M^{lle} DENIS, *se mettant sur son séant* .

Comme j'étais étoffé :

M^{me} DENIS, *s'asseyant de même* .

Comme vous étiez coiffé !

MONSIEUR DENIS .

Habit jaune en bouracan ;
 Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en ...





MADAME DENIS .

Et culotte de velours
Que je regrette toujours .

(continuant)

Comme, en dansant le menuet,
Vous tendites le jarret !
Ah ! vous alliez joliment !
Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en ...
Aujourd'hui nous sommes lourds :

MONSIEUR DENIS .

On ne danse pas toujours .

(S'animant)

Comme votre joli sein
S'agitait sous le satin !
Il était mieux qu'à présent ;
Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en ...
Belles formes, doux contours,
Que ne duriez-vous toujours !

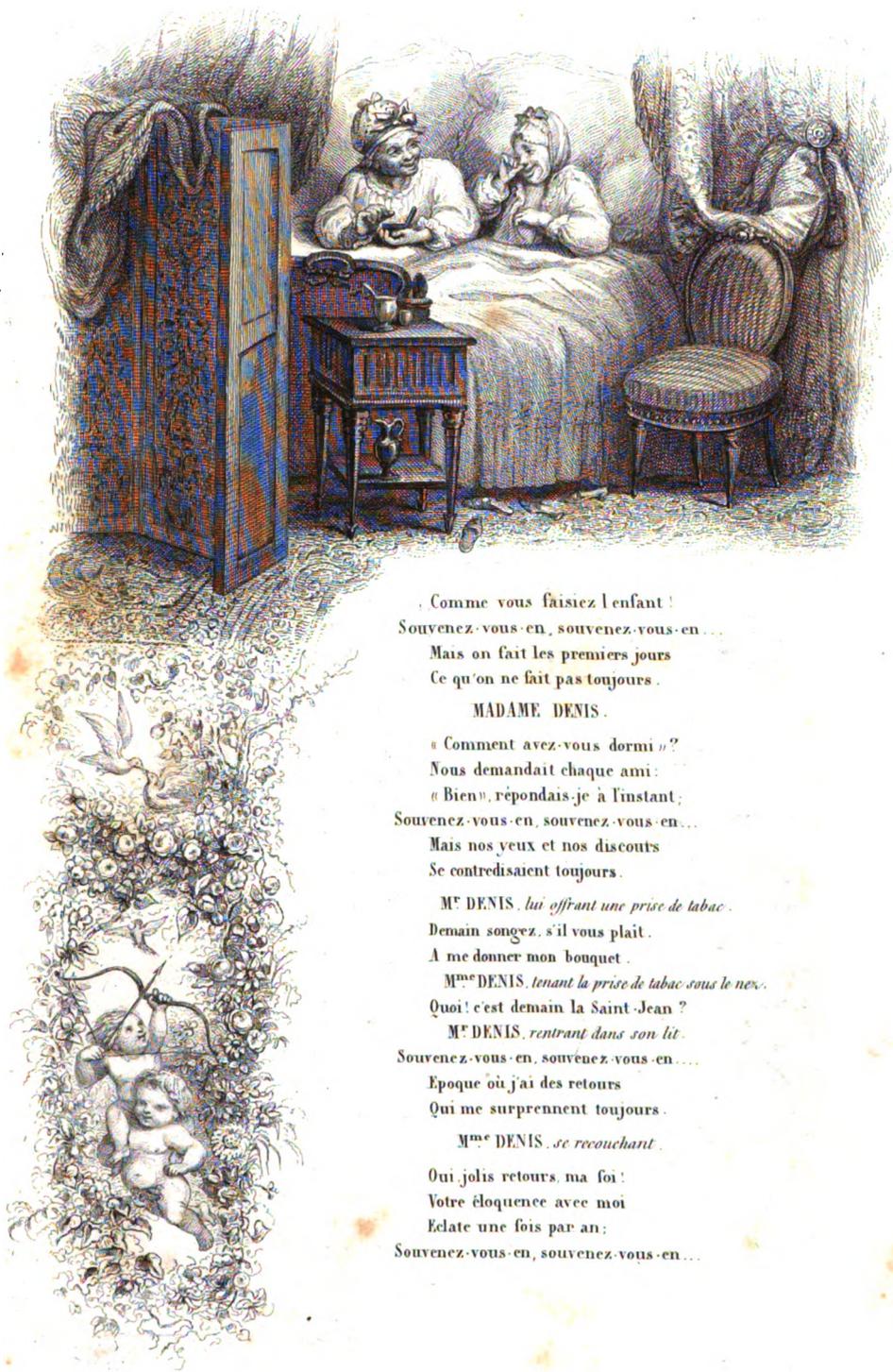
MADAME DENIS .

La nuit, pour ne pas rougir,
Je fis semblant de dormir .
Vous me pinciez doucement ;
Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en ...
Mais à présent, nuits et jours
C'est moi qui pince toujours .

MONSIEUR DENIS .

La nuit, lorsque votre époux
S'emancipait avec vous,





Comme vous faisiez l'enfant !
 Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en...
 Mais on fait les premiers jours
 Ce qu'on ne fait pas toujours.

MADAME DENIS.

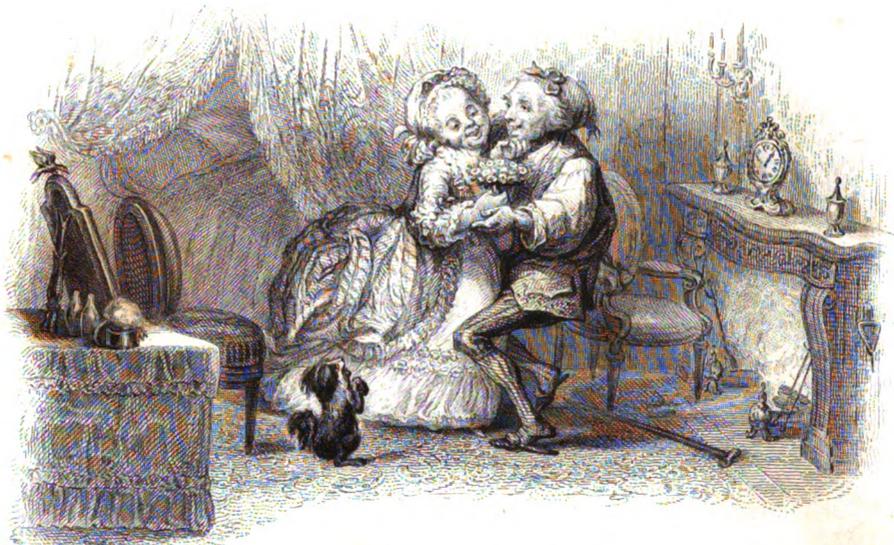
« Comment avez-vous dormi ? »
 Nous demandait chaque ami :
 « Bien », répondais-je à l'instant ;
 Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en...
 Mais nos yeux et nos discours
 Se contredisaient toujours.

M^r DENIS, lui offrant une prise de tabac.
 Demain songez, s'il vous plaît,
 A me donner mon bouquet.

M^me DENIS, tenant la prise de tabac sous le nez.
 Quoi ! c'est demain la Saint-Jean ?

M^r DENIS, rentrant dans son lit.
 Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en...
 Epoque où j'ai des retours
 Qui me surprennent toujours.

M^me DENIS, se recouchant.
 Oui jolis retours, ma foi !
 Votre éloquence avec moi
 Eclate une fois par an ;
 Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en...



Encor votre beau discours
Ne finit-il pas toujours .

(Ici M. DENIS a une réminiscence)

MADAME DENIS, *minaudant.*

Que faites-vous donc, mon cœur ?

MONSIEUR DENIS

Rien... je me pique d'honneur .

MADAME DENIS

Quel baiser!... il est brûlant

MONSIEUR DENIS, *toussant.*

Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en....

MADAME DENIS, *rajustant sa cornette.*

Tendre objet de mes amours,
Pique-toi d'honneur toujours!

Ici le couple bâilla,
S'étendit et sommeilla.
L'un marmottait en ronflant..

" Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en....."

L'autre: " Objet de mes amours,
Pique-toi d'honneur toujours! "

AIR DE M. & M^{ME} DENIS, avec accompagnement par M. H. COLET, professeur d'harmonie au Conservatoire.

Moderato. 5

CHANT. Quoi! vous ne me di - tes

PIANO.

rien? Mon a - mi, ce n'est pas

bien; Ja - dis, c'é - tait dif - fé - rent, Sou - ve - nez - vous -

- en, Sou - ve - nez - vous - en!... J'é - tais sourde à vos dis -

D. C. al S

- cours, Et vous me par - liez tou - - - jours.

Fin.

On choisira, selon le sens des couplets, l'accompagnement qui précède
ou celui qui suit.

Moderato. S *CHANT (rallentissez)*

PIANO. *F* *Fin.* *F*

p

F *>*

D. C. al S

P *F*

LE JUIF - ERRANT.

DESSINS PAR M. STEINHEIL.

GRAVURES : 1^{re} et 4^e Planche, par M. GERVAIS,
2^e et 3^e Planche, par M. Émile GIRoux,

Musique arrangée avec accompagnement de piano par M. H. COLLET, professeur d'harmonie au Conservatoire.

NOTICE.

La vieille légende du Juif-Errant est certainement une allégorie de la destinée du peuple juif, qui, depuis la mort de Jésus-Christ, se trouve dispersé parmi les autres peuples et promène de pays en pays son existence vagabonde, comme pour accomplir une grande expiation; car ceux qui demandèrent que Jésus fût crucifié, disaient : " Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants ! "

Cette légende, dont nous ne rencontrons pas de traces avant le treizième siècle, était bien faite pour frapper vivement les esprits et pour s'y graver à l'aide d'un chant populaire; l'ancien chant s'est perdu, et la complainte, qui l'a remplacé et qui court encore dans les campagnes de France et de Belgique, ne remonte guère qu'au dix-septième siècle.

Ce fut en 1248 qu'on eut pour la première fois des nouvelles du Juif-Errant, de la bouche d'un patriarche d'Arménie, que le désir de visiter les reliques des Saints avait conduit en Angleterre. Ce juif se nommait Cartophilus et était portier du prétoire, lorsque Jésus fut condamné par Pilate; au moment où Jésus sortait, il le poussa dédaigneusement et le frappa du poing dans le dos, en lui disant avec un rire moqueur : " Va plus vite, Jésus, va! pourquoi l'arrêtes-tu? " Jésus se retourna et repartit d'un accent sévère : " Je vais et tu attendras que je vienne! " Aussitôt Cartophilus quitta sa maison, sa famille et erra par tout l'Orient: il se fit baptiser par l'apôtre Ananie et prit le nom de Joseph; mais il n'en continua pas moins sa vie errante, attendant toujours la venue du Messie. Tous les cent ans, il est saisi d'un mal étrange qui semble devoir le mener au tombeau; après quelques jours d'extase, il se rétablit et redevient aussi jeune qu'il l'était quand il insulta le Sauveur.

Le Juif-Errant ne parut en Europe qu'en 1542, où deux gentilshommes allemands le virent à Hambourg écoutant un sermon avec beaucoup de dévotion. C'était un grand homme, dont les cheveux tombaient sur les épaules; il marchait nu-pieds, quoique l'hiver fût rigoureux, et ne portait pas d'autre habit que des chausses à la marine, une jupe descendant au genou et un manteau long. Il raconta qu'il se nommait Abasverus, et qu'il était cordonnier à l'époque de la passion du Christ; qu'il avait été un des plus ardents à réclamer la condamnation du Fils de Dieu et la délivrance de Barrabas; qu'il avait réuni sa femme et ses enfants sur le seuil de sa maison pour voir passer Jésus qu'on menait au Calvaire, et que Jésus, chargé de sa croix, s'étant appuyé contre la muraille, il l'avait repoussé rudement en lui montrant de la main le lieu du supplice; que Jésus l'avait regardé et lui avait dit : " Je m'arrêterai et reposeraï, et toi tu chemineras! " qu'à ces mots, il s'était mis en route et qu'il n'avait pu se reposer nulle part. Cet Abasverus parlait peu,

ne mangeait presque pas, ne recevait des aumônes que pour les rendre aux pauvres, et comptait sur le jugement dernier pour mourir.

A quelques années de là, en 1575, il fut rencontré dans plusieurs hameaux des Pays-Bas avec le même équipage, et il parlait alors espagnol, comme à la cour du duc d'Albe.

Ensuite il se fit voir à Strasbourg, parlant allemand, et il rappela aux magistrats qu'il avait traversé leur ville deux siècles auparavant : ce qui était consigné en effet dans les registres de la ville. Il annonça que son pèlerinage serait terminé dès qu'il aurait parcouru les Indes-Occidentales.

En 1604, il était en France et l'on ne s'occupait que de lui, les uns effrayés de son apparition, les autres édifiés de ses paroles, qu'on répétait de bouche en bouche. Au mois d'octobre, le savant Louvet eut occasion de l'apercevoir à Beauvais, un dimanche, au sortir de la messe : le pauvre juif n'osait entrer dans l'église et se tenait auprès des tours de l'Évêché, où des enfants et des femmes du peuple l'avaient entouré pour l'examiner et l'interroger. Mais on le regardait généralement comme un conteur de fables. Il n'attendait pas qu'on lui donnât l'aumône, il la demandait et la payait en beaux récits de la Passion, qui touchaient les bonnes âmes et déliaient les cordons des bourses les plus serrées.

Le passage du Juif-Errant en France, dans le cours de 1604, fut signalé par la publication de diverses brochures, entre lesquelles on distingue le *Discours véritable d'un Juif-Errant...*, imprimé, in-8, à Bordeaux, en 1608, et par la composition d'une *Complainte en forme et manière de Chanson* sur l'air des *Dames d'Honneur*. Cette complainte, qui a servi de texte à celle que les porteurs de rogatons et les rhapsodes de villages ont refaite sur un autre air à la fin du dix-septième siècle, renferme presque les mêmes particularités, souvent exprimées de même :

Le bruit courait çà et là par la France
Depuis six mois, qu'on avait espérance
Bientôt de voir un Juif qui est errant
Parmi le monde, pleurant et soupirant.

Comme de fait, en la rase campagne,
Deux gentilshommes au pays de Champagne
Le rencontrèrent tout seul et cheminant,
Non pas vêtu comme on est maintenant.

De grandes chausses il porte à la marine,
Et une juppe comme à la florentine,
Un manteau long jusqu'à terre traînant :
Comme un autre homme il est au demeurant.

Ce que voyant, lors ils l'interrogèrent
D'où il venait, et ils lui demandèrent
Sa nation, le métier qu'il avait ;
Mais cependant toujours il cheminait.

“ Je suis, dit-il, juif de ma naissance
Et l'un de ceux qui par leur arrogance
Crucifièrent le Sauveur des humains,
Lorsque Pilate en lava ses deux mains... ”

De son métier, cordonnier il dit être,
Et à le voir, il semble tout champêtre ;
Il boit et mange avec sobriété
Et est honnête selon sa pauvreté.....

Le Juif-Errant revint depuis plus d'une fois en France, ne fût-ce que pour avoir le plaisir d'entendre chanter sa complainte ; mais on n'a pas gardé malheureusement les dates de ses apparitions, excepté celle de son arrivée à Bruxelles, le 22 avril 1774 : cette date à jamais célèbre accompagne son portrait, dessiné sans doute d'après nature par les bourgeois de la ville qui eurent l'avantage de le voir si barbu. Ce portrait, gravé en tailles de bois par les imagiers d'Épinal et de Troyes, illustre la complainte nouvelle qui a des échos dans toutes les foires et tous les marchés où la langue française n'est pas absolument inconnue. Ce portrait figure dans toutes les chaumières, appendu à côté du portrait de l'Empereur.

L'air du Juif-Errant est bien plus vieux que la complainte : il a le caractère psalmodique de ces airs monotones que les pèlerins du moyen-âge chantaient d'une voix traînante et plaintive, en offrant à la vénération de la foule pieusement émerveillée les reliques et rogatons qu'ils disaient rapporter de Rome ou de Jérusalem.

P.-L. JACOB, Bibliophile.



COMPLAINTE DU JUIF ERRANT.

Est-il rien sur la terre
 Qui soit plus surprenant,
 Que la grande misère
 Du pauvre Juif-errant ?
 Que son sort malheureux
 Parait triste et fâcheux !

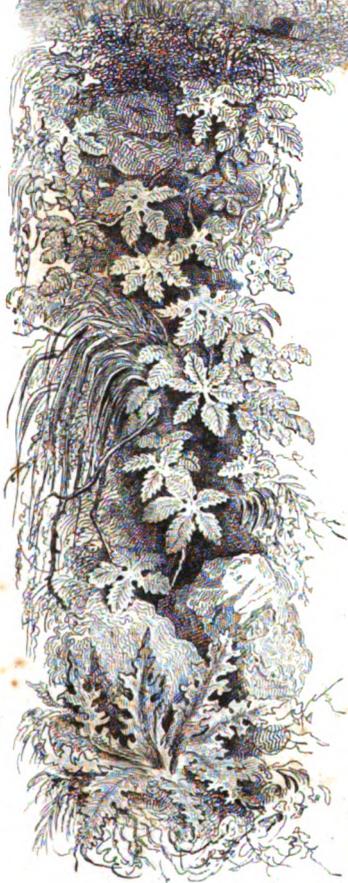
Un jour, près de la ville
 De Bruxelles, en Brabant,
 Des bourgeois fort dociles
 L'accostèrent en passant ;
 Jamais ils n'avaient vu
 Un homme si barbu.

Son habit, tout difforme
 Et très mal arrangé,
 Leur fit croire que cet homme
 Était fort étranger,
 Portant, comme ouvrier,
 Devant lui un Tablier.

On lui dit : bonjour, maître,
 De grâce accordez-nous
 La satisfaction d'être
 Un moment avec vous :
 Ne nous refusez pas,
 Tardez un peu vos pas.

Messieurs je vous proteste
 Que j'ai bien du malheur
 Jamais je ne m'arrête,
 Ni ici, ni ailleurs :
 Par beau ou mauvais temps,
 Je marche incessamment.

Entrez dans cette auberge,
 Vénérable vieillard,
 D'un Pot de bière fraîche
 Vous prendrez votre part,
 Nous vous régalerons
 Le mieux que nous pourrons.





J'accepterais de boire
 Deux coups avec vous ;
 Mais je ne puis m'asseoir,
 Je dois rester debout :
 Je suis, en vérité
 Confus de vos bontés .

De savoir votre âge
 Nous serions curieux,
 A voir votre visage
 Vous paraissez fort vieux :
 Vous avez bien cent ans,
 Vous montrez bien autant .

La vieillesse me gêne,
 J'ai bien dix-huit cents ans,
 Chose sûre et certaine,
 Je passe encore douze ans :
 J'avais douze ans passés
 Quand Jésus-Christ est né .

N'êtes vous point cet homme
 De qui l'on parle tant,
 Que l'écriture nomme
 Isaac, Juif-Errant ?
 De grâce, dites-nous,
 Si c'est sûrement vous ?

Isaac Laquedem
 Pour nom me fut donné ;
 Né à Jérusalem,
 Ville bien renommée :
 Qui c'est moi, mes enfants,
 Qui suis le Juif-errant .

Juste ciel ! que ma ronde
 Est pénible pour moi !
 Je fais le tour du monde
 Pour la cinquième fois ;
 Chacun meurt à son tour,
 Et moi je vis toujours .



Je traverse les mers,
Les rivières, les ruisseaux,
Les forêts, les déserts,
Les montagnes, les côtesaux,
Les plaines et les vallons,
Tous chemins me sont bons.

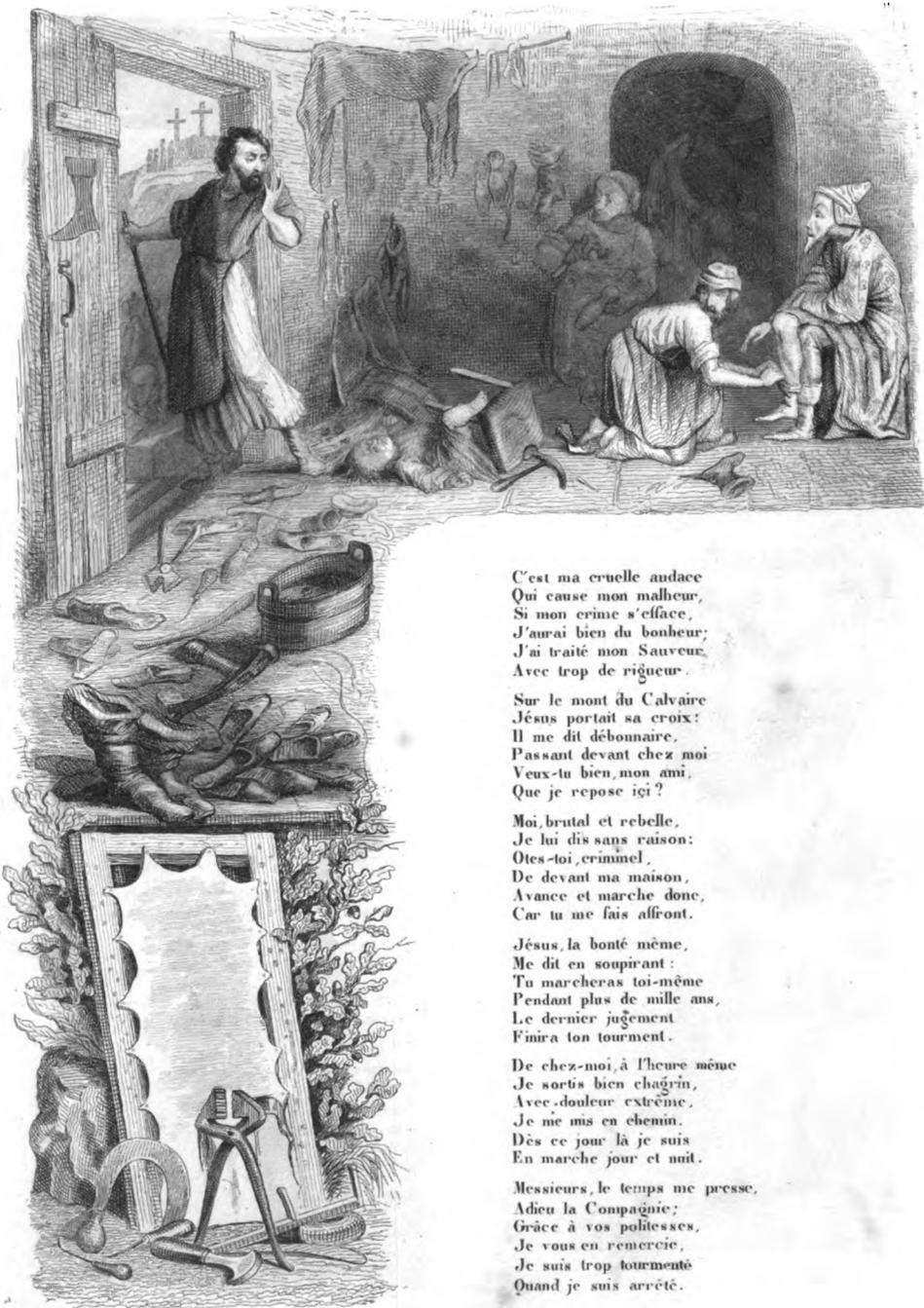
J'ai vu dedans l'Europe,
Ainsi que dans l'Asie,
Des batailles et des choes
Qui coûtaient bien des vies;
Je les ai traversés
Sans y être blessé.

J'ai vu dans l'Amérique,
C'est une vérité
Ainsi que dans l'Afrique,
Grande mortalité:
La mort ne me peut rien,
Je m'en aperçois bien.

Je n'ai point de ressource
En maison ni en bien;
J'ai cinq sous dans ma bourse,
Voilà tout mon moyen;
En tous lieux en tous temps,
J'en ai toujours autant.

Nous pensions comme un songe
Le récit de vos maux;
Nous traitons de mensonge
Tous vos plus grands travaux:
Aujourd'hui nous voyons
Que nous nous méprenions.

Vous étiez donc coupable
De quelque grand péché,
Pour que Dieu tout amable
Vous eut tant affligé ?
Dites nous l'occasion
De cette punition.



C'est ma cruelle audace
 Qui cause mon malheur,
 Si mon crime s'efface,
 J'aurai bien du bonheur;
 J'ai traité mon Sauveur,
 Avec trop de rigueur.

Sur le mont du Calvaire
 Jésus portait sa croix:
 Il me dit débonnaire,
 Passant devant chez moi
 Veux-tu bien, mon ami,
 Que je repose ici ?

Moi, brutal et rebelle,
 Je lui dis sans raison:
 Otes-toi, criminel,
 De devant ma maison,
 Avance et marche donc,
 Car tu me fais affront.

Jésus, la bonté même,
 Me dit en soupirant:
 Tu marcheras toi-même
 Pendant plus de mille ans,
 Le dernier jugement
 F'ira ton tourment.

De chez-moi, à l'heure même
 Je sortis bien chagrin,
 Avec douleur extrême,
 Je me mis en chemin.
 Dès ce jour là je suis
 En marche jour et nuit.

Messieurs, le temps me presse,
 Adieu la Compagnie;
 Grâce à vos politesses,
 Je vous en remercie,
 Je suis trop tourmenté
 Quand je suis arrêté.

AIR DU JUIF-ERRANT, avec accompagnement par H. H. COLET, professeur d'harmonie au Conservatoire.

Andante. **SS**

**A UNE
OU DEUX VOIX**
(*ad libitum*).

Est - il rien sur la

Est - il rien sur la

PIANO.
Dolce *sempre legato*

ter - - re, Qui soit plus sur - pre -

ter - - ré, Qui soit plus sur - pre -

- nant Que la gran - de mi -

- nant Que la gran - de mi -

cresc. *F* *Sf.* *Sf.*

- sè - - re Du pau - vre Juif er -

- sè - - re Du pau - vre Juif er -

p

- rant! Que son sort mal - heu - reux Pa-ralt triste

- rant! Que son sort mal - heu - reux Pa-ralt triste

rallentando

et fà - - cheux!

et fà - - cheux!

Fin.

Suivez

a tempo 1°.

L'ORAGE

(Il pleut, *Sergère*)

LE ROSIER

(*Je l'ai planté, etc.*)

Paroles de FABRE D'ÉGLANTINE, musique de SIMON.

Paroles de DE LEYRE, musique de J.-J. ROUSSEAU.

DESSINS : Paysage par DAUBIGNY — Figures par TRIMOLET.

GRAVURES : 1^{re} 3^e et 4^e Planche, par DAUBIGNY — 2^e Planche, par NARGROT.

NOTICE.

Deux petits chefs-d'œuvre de grace et de sentiment, appartenant tous deux à la fin du dix-huitième siècle, ont pu être, vu leur brièveté, réunis dans cette livraison.

On a peine à se figurer aujourd'hui que l'incorrect mais énergique auteur du *Philtre*, et surtout le fougueux républicain, que Fabre d'Églantine, en un mot, ait un jour laissé couler de sa plume cette suave et touchante pastorale de *Il pleut, il pleut, Sergère*, cette délicieuse idylle lyrique. Si un pareil morceau s'était trouvé chez un auteur ancien, Anacréon, Théocrite, etc., il n'y aurait pas eu, dans nos Cours de Littérature, d'éloges qui eussent paru suffisants pour le recommander à notre admiration.

La vogue populaire, du moins, n'a pas manqué à cette fraîche et naïve inspiration de la jeunesse de Fabre. Elle a été dans toutes les bouches, elle est dans tous les souvenirs, et durera autant que la Chanson Française, c'est à dire que la France elle-même.

Simon, plus tard l'un des administrateurs du théâtre des Variétés, et qui cultivait plusieurs arts en amateur, sut ajouter encore, par une musique simple et mélodieuse, au charme de cette composition de Fabre d'Églantine.

L'auteur des paroles de la seconde romance, De Leyre, n'était pas un homme de la portée de Fabre; mais il a publié plusieurs petites pièces de ce genre, dont la composition est gracieuse, le style pur et facile, et parmi lesquelles *Je l'ai planté, je l'ai vu naître*, occupe le premier rang. L'auteur obtint l'amitié et sa romance le suffrage de Jean-Jacques Rousseau, qui ne prodiguait ni l'un ni l'autre. Le chantre du *Devin du Village* embellit cette production de son ami d'une touchante et expressive mélodie; c'est la seule pièce d'une main étrangère à laquelle le philosophe de Genève ait accordé cet honneur, et il est juste d'ajouter qu'elle était une des plus dignes de l'obtenir.

OURRY, membre du Caveau moderne.

LE ROSIER, mus. de J.-J. ROUSSEAU, avec accompagn. par M. H. COLET, profess. d'harmonie au Conservatoire.

CHANT. *Largido.* *SS*

Je l'ai plan - té, je l'ai vu

PIANO, *p* *cres.*

nai - tre, Ce beau ro - sier où les oi - seaux Viennent chan -

- ter sous ma fe - né - tre, Per - chés sur ses jeu - nes ra -

- meaux! Joy - *SS*

Fin.



L'ORAGE.

Il pleut, il pleut, bergère,
 Pressé tes blancs moutons :
 Allons sous ma chaumière,
 Bergère, vite, allons :
 J'entends sur le feuillage
 Eau qui tombe à grand bruit :
 Voici, voilà l'orage :
 Voilà l'éclair qui luit .

Entends-tu le tonnerre ?
 Il roule en approchant :
 Prends un abri, bergère,
 À ma droite, en marchant :
 Je vois notre cabane....
 Et tiens, voici venir
 Ma mère et ma sœur anne,
 Qui vont l'étable ouvrir .

Bonsoir, bonsoir, ma mère :
 Ma sœur anne, bonsoir :
 J'amène ma bergère
 Près de vous pour ce soir .
 Va te sécher ma mie,
 Auprès de nos tisons :
 Sœur, fais-lui compagnie .
 Entrez, petits moutons .



Soignons bien, ô ma mère :
 Son tant joli troupeau :
 Donnez plus de litière
 A son petit agneau .
 C'est fait : allons près d'elle .
 Eh bien, donc, te voila :
 En corset qu'elle est belle !
 Ma mère, voyez-la .

Soupons : prends cette chaise,
 Tu seras près de moi ;
 Ce flambeau de mélèze
 Brûlera devant toi :
 Goûte de ce laitage ;
 Mais tu ne manges pas ?
 Tu te sens de l'orage ;
 Il a lassé tes pas .

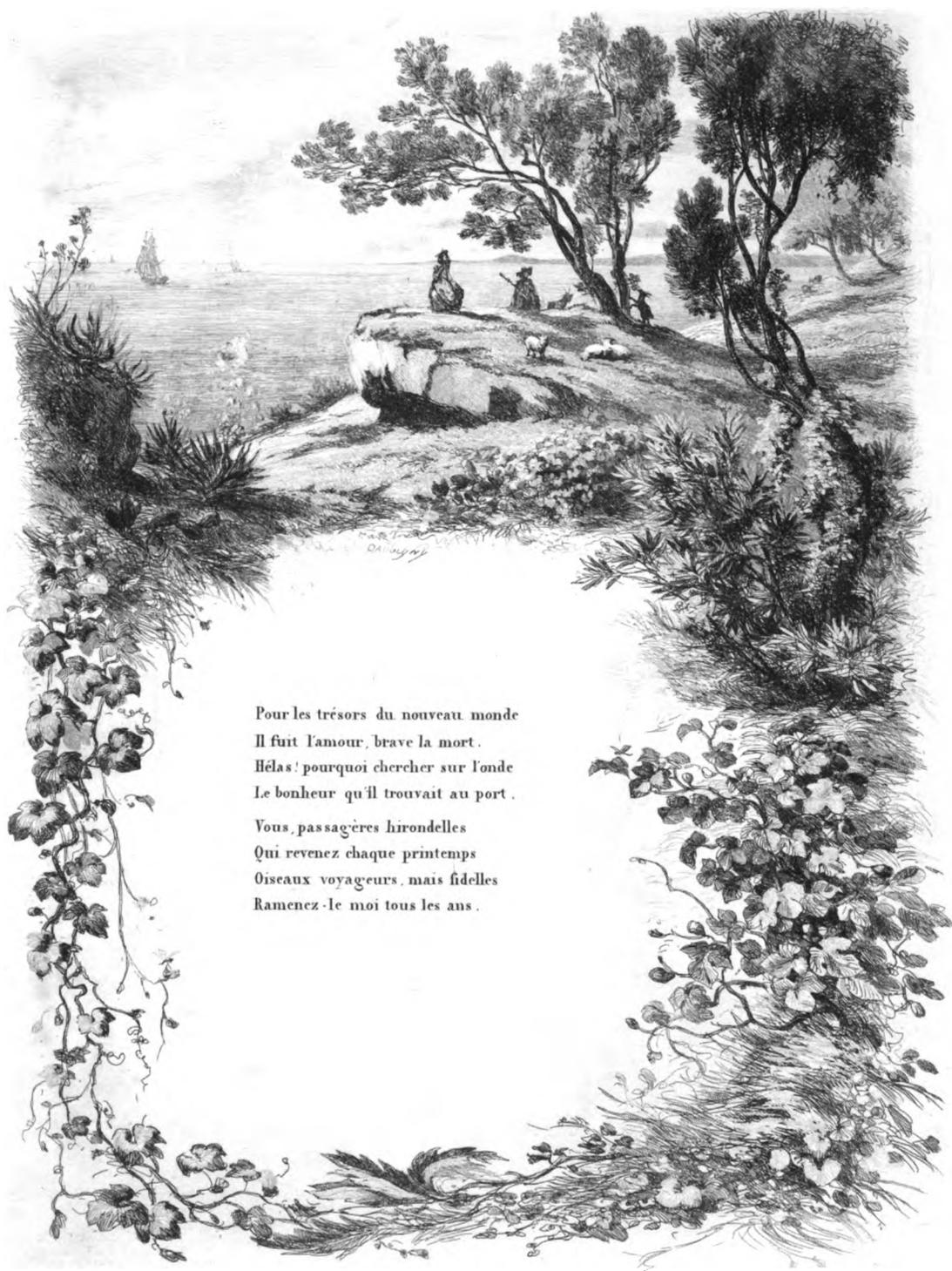
Eh bien ! voila ta couche,
 Dors-y jusques au jour ;
 Laisse-moi sur ta bouche
 Prendre un baiser d'amour .
 Ne rougis pas, bergère,
 Ma mère et moi, demain,
 Nous irons chez ton père
 Lui demander ta main .



LE ROSIER.

Je l'ai planté, je l'ai vu naître
Ce beau rosier où les oiseaux
Viennent chanter sous ma fenêtre.
Perchés sur ses jeunes rameaux.

Joyeux oiseaux, troupe amoureuse.
Ah ! par pitié ne chantez pas.
L'amant qui me rendait heureuse
Est parti pour d'autres climats.



Pour les trésors du nouveau monde
Il fuit l'amour, brave la mort.
Hélas ! pourquoi chercher sur l'onde
Le bonheur qu'il trouvait au port .

Vous, passagères hirondelles
Qui revenez chaque printemps
Oiseaux voyageurs, mais fidèles
Ramenez - le moi tous les ans .

L'ORAGE, musique de SIMON, avec accompagnement par M. COLET, professeur d'harmonie au Conservatoire.

Allegretto. Sf

CHANT. Il pleut, il pleut, ber-gè-re,

PIANO. *Sf* *Ped.* *ff* *ff* *Ped.* *p*

Pres-se les blancs moutons; Al-lons à ma chaumiè-re,

Sf *p* *Sf*

Ber-gè-re, vite, al-lons! J'entends sur le feuil-

p *Sf* *tr*

- la - ge L'eau qui tombe à grand bruit. Voi-t

Sf *tr* *tr*

La 2^e fois on ne dit pas cette mesure.

ci, voi-ci lo-ra - - ge, Voi-là l'é-clair qui luit.

Pe crescendo **FF** *FFF Ped.*

Pour les quatre derniers couplets, jouez l'accompagnement suivant:

PIANO.

Allegretto. **SS** CHANT

LE ROI D'YVETOT

PAR P.-J. DE BÉRANGER.

DESSINS PAR M. TRIMOLET.

GRAVURES : 1^{re} et 4^e planche, par M. TORLERT,
2^e et 3^e planche, par M. NARGEOT,

Musique arrangée avec accompagnement de piano par M. H. COLBT, professeur d'harmonie au Conservatoire.

NOTICE.

Saluez, lecteurs !... ce n'est point ici une de ces royautés imaginaires de Garbe, de Taprobane, des Iles-Vertes, Bleues, etc., créées par nos conteurs et nos romanciers. Oui, vingt témoignages de l'histoire attestent ce fait ; il a existé des *Rois d'Yvetot*, rois légitimes, s'il en fût jamais, puisque cette royauté en miniature était une émanation, et, en quelque sorte, une fille de la grande monarchie française.

Il faut bien en convenir, son berceau est entouré de quelque obscurité ; c'est encore un rapport qu'elle a avec sa mère. Voici, toutefois, comment plusieurs de nos vieux chroniqueurs racontent l'origine de ce royaume normand.

Gauthier, qui n'était encore que Seigneur d'Yvetot, exerçait les fonctions de *Camérier* (de nos jours on dirait *Grand Chambellan*) ; à la cour de Clotaire I ; tombé dans sa disgrâce, il alla combattre les Infidèles ; puis, de retour en Europe, muni de la bénédiction et de lettres du pape Agapet, il revint à Soissons, se présenter aux regards de Clotaire, dans l'église, le Vendredi-Saint, et au moment de la messe. Ces rois de la première race étaient, comme on sait, d'humeur assez dévote, mais encore plus brutale. Dans son premier mouvement de colère, le roi tirant son épée, en perça Gauthier sur les marches même de l'autel. Puis, vu toutes ces circonstances aggravantes, menacé par le Pape d'excommunication, pour apaiser son courroux par une grande expiation, il érigea en royaume la terre d'Yvetot, pour les héritiers et la postérité du malheureux Gauthier.

Si le pyrrhonisme historique de notre temps veut douter de cette tragique aventure, pourra-t-il également contester des actes authentiques formant les titres du royaume d'Yvetot ; cet arrêt de 1392, conservé dans les archives du Parlement de Rouen ; ces lettres-patentes de Louis XI, roi fort peu disposé à laisser empiéter sur ses droits ; et cette lettre autographe de François I, où il traite de Reine la dame de ce lieu ; car il

paraît que le royaume d'Yvetot pouvait tomber en quenouille, en attendant qu'il tombât en sous-préfecture.

La décadence de cet empire de deux ou trois lieues de tour commença sous le règne de Henri II, qui, tout en confirmant les privilèges royaux de cette Seigneurie, s'en réserva toutefois la souveraineté en dernier ressort. Aussi, lorsque quelques jours avant la bataille d'Ivry, Henri IV vint avec ses troupes camper dans la plaine voisine de cette capitale: "Ventre saint-gris! s'écria-t-il, si je perds la couronne de France, je veux au moins être roi d'Yvetot!" Hélas! de nos jours, les rois mis à la retraite n'en trouvent pas toujours une pareille.

Plus tard, Isabeau Chenu apporta pour dot cette couronne amoindrie à la maison Du Bellay. Puis, dans le dernier siècle, Françoise de Crevant, par son mariage, fit passer dans la famille d'Albon, ce royaume qui n'était plus qu'une principauté, et qui redevint même une simple seigneurie, en attendant cette révolution qui allait balayer si rudement rois, princes et seigneurs.

Mais à quoi bon rassembler ici ces témoignages constants de la réalité du petit royaume décadé? Oui, certes, il était, ou plutôt,

*Il existe un Roi d'Yvetot
Peu connu dans l'histoire.*

mais fort connu dans les annales de la chanson, bon petit roi, couronné par Jeanne d'Arc, sacré et immortalisé par Béranger. Cette piquante et maligne biographie lyrique fut composée au commencement de 1813, et ne se chanta d'abord qu'à demi-voix, car c'était une leçon indirecte au conquérant infatigable que ces deux vers entre autres :

*Il n'agrandit point ses états,
Fut un voisin commode.*

Eh bien, voyez comme la malice française sait, en toute occasion, trouver des aliments. Napoléon tombe d'un trône sur lequel on apporte Louis XVIII, et voilà maintenant qu'on veut trouver en ce prince le roi d'Yvetot,

*Se levant tard, se couchant tôt,
Dormant fort bien sans gloire.*

Il n'est pas jusqu'à Jeanne d'Arc qu'on ne prétende avoir reconnue sous les falbalas d'une grande dame.

Le fait est que, toute allusion à part, le Roi d'Yvetot passera à la postérité comme un des chefs-d'œuvre de Béranger, comme un monument de haute philosophie déguisée sous la plus spirituelle gaité. Voilà un Roi à l'épreuve des révolutions, et qu'aucune d'elles ne détruira jamais!

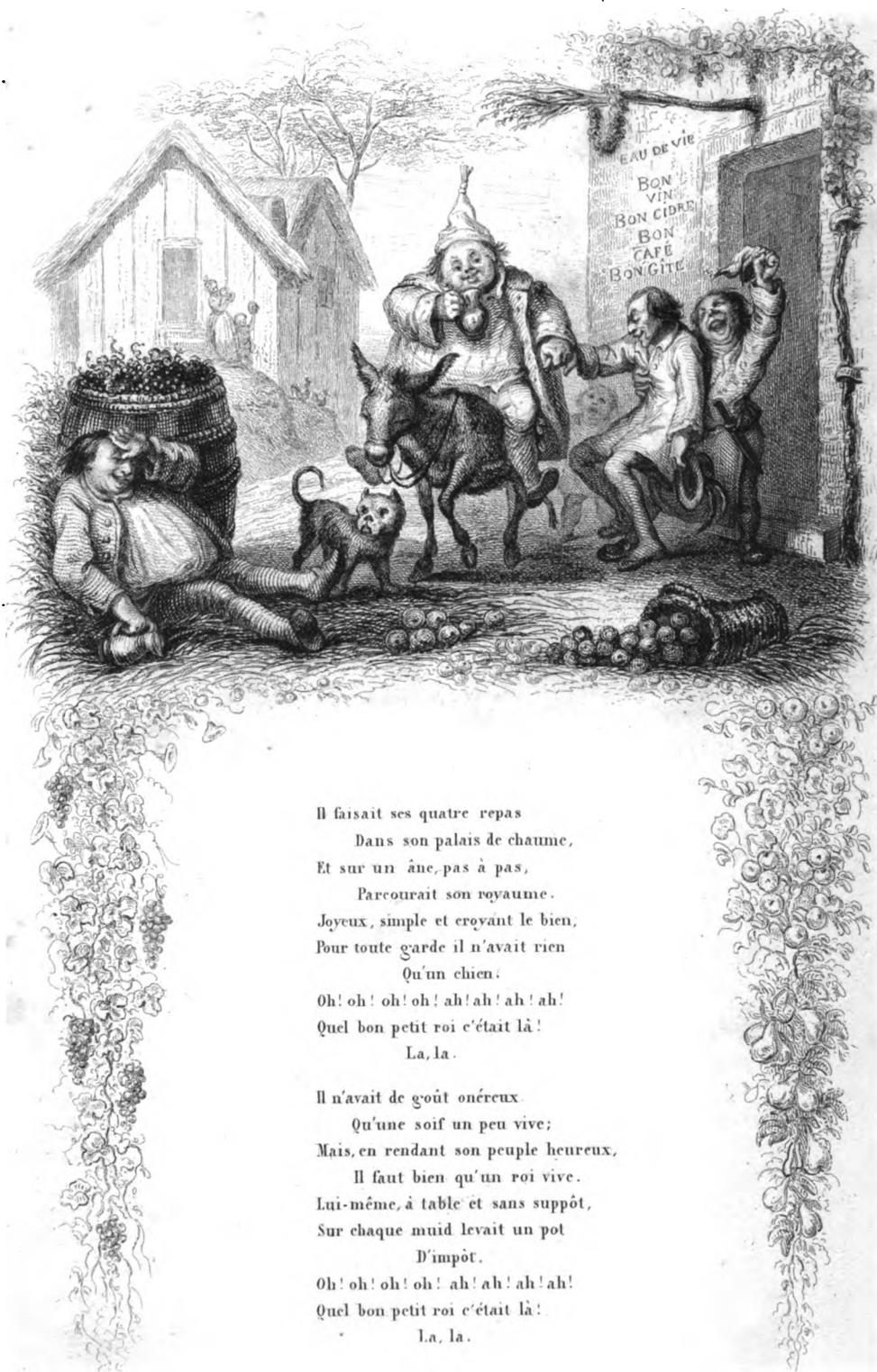
N....

Nous avons obtenu de l'obligeance de M. PERRONIN, éditeur des *Oeuvres de Béranger*, l'autorisation spéciale de publier cette pièce dans notre collection.



LE ROI D'YVETOT.

Il était un roi d'Yvetot
Peu connu dans l'histoire,
Se levant tard, se couchant tôt,
Dormant fort bien sans gloire ;
Et couronné par Jeanneton
D'un simple bonnet de coton.
Dit-on.
Oh : oh : oh : oh : ah : ah : ah : ah :
Quel bon petit roi c'était là :
La, la.



Il faisait ses quatre repas
Dans son palais de chaume,
Et sur un âne, pas à pas,
Parcourait son royaume.
Joyeux, simple et croyant le bien,
Pour toute garde il n'avait rien
Qu'un chien.
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Quel bon petit roi c'était là!
La, la.

Il n'avait de goût onéreux.
Qu'une soif un peu vive;
Mais, en rendant son peuple heureux,
Il faut bien qu'un roi vive.
Lui-même, à table et sans suppôt,
Sur chaque muid levait un pot
D'impôt.
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Quel bon petit roi c'était là!
La, la.



Aux filles de bonnes maisons
Comme il avait su plaire,
Ses sujets avaient cent raisons
De le nommer leur père:
D'ailleurs il ne levait de ban
Que pour tirer, quatre fois l'an,
Au blanc.
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Quel bon petit roi c'était là!
La, la.

Il n'agrandit point ses états,
Fut un voisin commode,
Et, modèle des potentats,
Prit le plaisir pour code.
Ce n'est que lorsqu'il expira
Que le peuple qui l'enterra,
Pleura.
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Quel bon petit roi c'était là!
La, la.



On conserve encor le portrait
 De ce digne et bon prince :
 C'est l'enseigne d'un cabaret
 Fameux dans la province .
 Les jours de fête, bien souvent ,
 La foule s'écrie en buvant
 Devant :
 Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
 Quel bon petit roi c'était la !
 La , la .



AIR DU ROI D'YVETOT

Avec accompagnement de piano par M. H. COLET, professeur d'harmonie au Conservatoire.

Allegretto.

A UNE,
DEUX
OU TROIS VOIX
(*ad libitum*).

Il é - tait un roi d'Y - ve - tot, Peu

Il é - tait un roi d'Y - ve - tot, Peu

Il é - tait un roi d'Y - ve - tot, Peu

PIANO.

con - nu dans l'his - toi - re, Se le - vant tard, se couchant tôt, Dor -

con - nu dans l'his - toi - re, Se le - vant tard, se couchant tôt, Dor -

con - nu dans l'his - toi - re, Se le - vant tard, se couchant tôt, Dor -

- mant fort bien sans gloi - re; Et cou - ron - né par Jean - ne -

- ton D'un sim - ple bon - net de co - ton, Dit - on. Oh! oh! oh!

2^e couplet

oh! ah! ah! ah! ah! Quel bon pe - tit roi c'é - tait là, La la! Il

oh! ah! ah! ah! ah! Quel bon pe - tit roi c'é - tait là, La la! Il

oh! ah! ah! ah! ah! Quel bon pe - tit roi c'é - tait là, La la! Il

Fin.

Paris, impr. de F. Lecqun, 16, r. N.-D. des Victoires.

LA MACHINE INFERNALE

DESSINS DE M. STEINHEIL,

GRAVURES PAR M. FERDINAND DELANNOY,

Musique arrangée avec accompagnement de piano par M. H. COLET, professeur d'harmonie au Conservatoire.

NOTICE.

Bonaparte était revenu vainqueur (et vainqueur en trente jours) de sa seconde campagne d'Italie, celle qu'illustrèrent surtout le passage du mont Saint-Bernard et la victoire de Marengo. Il était facile de voir que, suivant l'expression de Charles Nodier, dans sa *Napoléon*, le Général-Consul rêvait déjà l'Empire; et plusieurs conspirations, entre autres celle d'Aréna, n'annonçaient que trop au nouveau César qu'il pouvait aussi rêver le poignard de Brutus. Mais un attentat plus lâche, puisque ses auteurs restaient cachés tout en frappant, plus féroce puisqu'ils ne reculaient point devant l'idée de sacrifier en même temps d'inoffensives victimes, se préparait mystérieusement contre lui.

Ce fut le 3 nivose an IX de la république (24 décembre 1800) que le passage du Premier Consul par la rue Saint-Nicaise, pour se rendre à l'Opéra, où allait se donner la première représentation de l'*Oratorio* d'Haydn (*la Création du Monde*), fournit aux ténébreux conspirateurs une occasion favorable pour exécuter leur dessein.

Nous reproduisons ici le récit (connu en langage populaire sous le nom de *canard*) qui fut alors crié et vendu dans les rues, au sujet de cet événement. Ces narrations improvisées sont précieuses à recueillir, parce qu'elles retracent avec fidélité les impressions du moment, et semblent ainsi nous reporter en quelque sorte à celui de la catastrophe :

GRAND DÉTAIL EXACT ET CIRCONSTANCIÉ DE L'EXPLOSION

Qui a eu lieu le 3 nivose dernier, à huit heures un quart du soir, dans la rue Nicaise.

« Le 3 nivose, à huit heures du soir, le Premier Consul se rendait à l'Opéra, avec son piquet de garde; arrivé à la rue Nicaise, une mauvaise charrette, attelée d'un petit cheval, se trouvait placée de manière à embarrasser le passage. Le cocher, quoique allant extrêmement vite, a eu l'adresse de l'éviter. — Peu d'instants après, une explosion terrible a cassé les glaces de la voiture, blessé le cheval du dernier homme de piquet, brisé toutes les vitres du quartier, tué trois femmes, un marchand épiciier et un enfant. Une quinzaine de maisons ont été considérablement endommagées. — Il paraît que cette charrette contenait une espèce de machine infernale. La détonation a été entendue de tout Paris; une bande de roue de la charrette a été jetée par-dessus les toits, dans la cour du consul Cambacérès. Le Premier Consul a continué son chemin et a assisté à l'*ORATORIO*. — Il y a deux mois, le Gouvernement fut prévenu qu'une trentaine de ces hommes qui se sont couverts de crimes à toutes les époques de la Révolution, et spécialement aux Journées de Septembre, avait conçu le même projet. Depuis ce temps, douze sont détenus au Temple. — Ces détails sont extraits du *JOURNAL OFFICIEL*. — L'explosion a produit un effet terrible sur les maisons environnantes; celles qui étaient

les plus proches sont presque détruites. Un mur de vingt-cinq pieds, qui forme le derrière des écuries du citoyen Lebrun, troisième Consul, a été renversé, et les débris de ce mur ont été jetés à vingt pieds dans l'intérieur. — Cet événement a coûté la vie à plusieurs personnes. Il s'en trouve aussi de grièvement blessés. Les vitres de tout le quartier sont presque partout brisées, même celles de toute la façade des Tuileries qui donne sur la cour. Parmi les blessés se trouve le citoyen Trepsa, architecte, âgé de soixante ans. — La machine infernale consiste en une espèce de baril que l'on croit être rempli de balles, de marrons et de poudre. Chevalier dit qu'il y a six à sept livres de cette dernière matière. A ce baril tient un canon de fusil solidement fixé, garni de sa batterie, mais ayant la crosse coupée."

Nous compléterons ce récit en y ajoutant quelques circonstances assez curieuses, et le dénouement de ce drame odieux.

La charrette devait être placée, à l'approche du Premier Consul, de manière à obstruer le passage, et sa voiture en la heurtant devant, par le choc, produire elle-même l'explosion; heureusement, le cocher sut éviter cet obstacle avec adresse, et sauva ainsi sans le soupçonner une grande destinée.

Le bruit des roues de la voiture ne permit pas au Premier Consul, ni à ceux qui s'y trouvaient avec lui, de reconnaître bien distinctement l'effet de l'explosion; ce fut seulement après son arrivée à l'Opéra qu'il fut mis au fait. Joséphine, alarmée, le supplia de retourner sur le champ aux Tuileries; il s'y refusa, et ne voulut partir qu'après avoir entendu l'Oratorio jusqu'à la fin, et sans que sa figure révélât aucune émotion.

Ce sang-froid ne se maintint pas à l'aspect de son ministre de la police, Fouché, qui l'attendait au Palais. — "Ce sont vos Jacobins, lui cria-t-il furieux, qui ont fait ce coup-là!" — "Je les en crois très capables, répondit tranquillement Fouché, et je vais donner des ordres pour leur arrestation. Toutefois, j'en soupçonne encore d'autres, et j'espère qu'ils ne m'échapperont pas non plus."

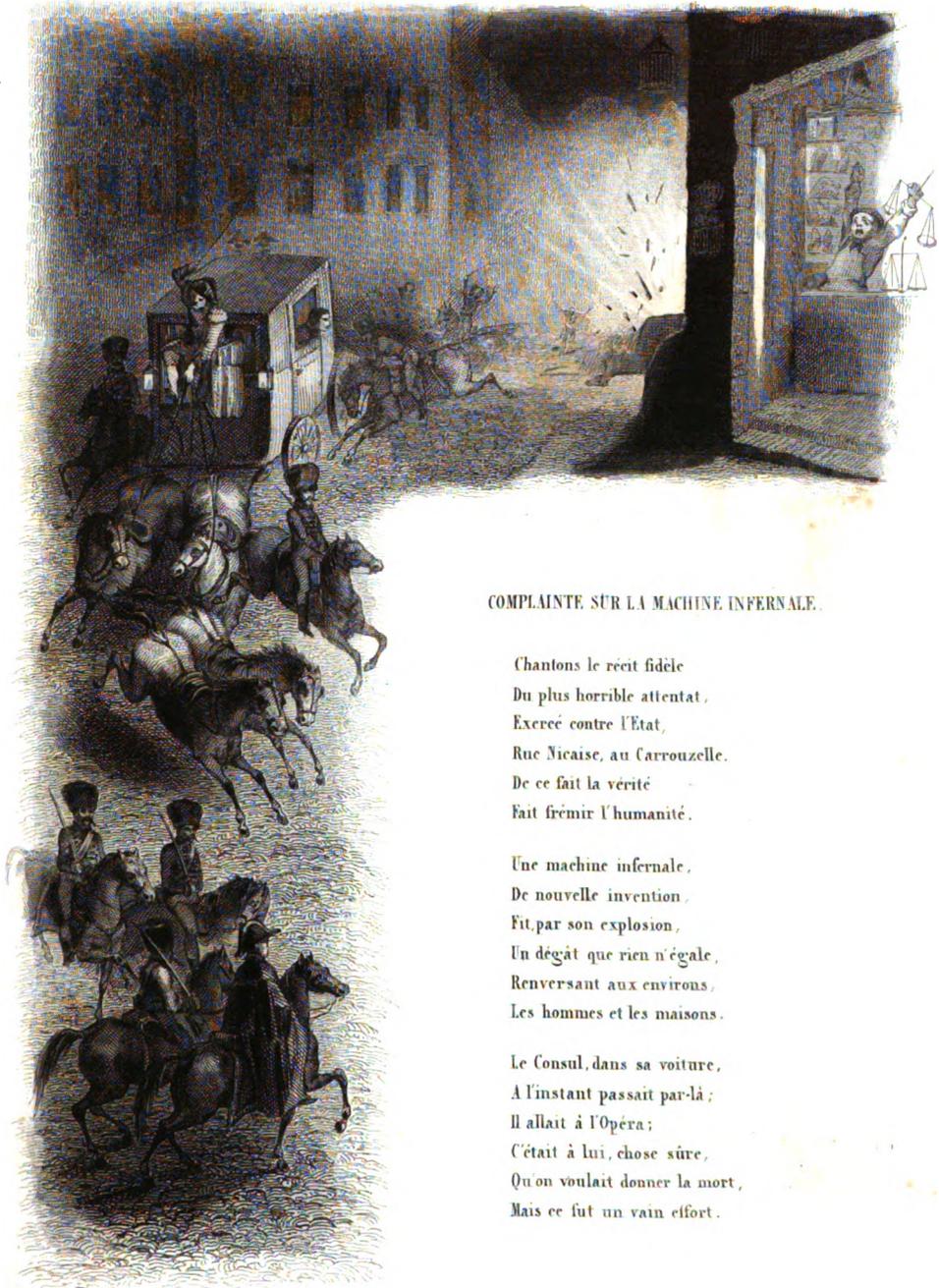
On commença en effet par faire une rafle des Jacobins les plus connus, au nombre de cent trente, et quoique suivant la prévision de Fouché la découverte des vrais coupables eût lieu quelque temps après, les cent trente détenus n'en furent pas moins déportés par un bon arrêt bien juste, comme dit Figaro, de ce Sénat qui préjudait ainsi à ses serviles complaisances.

Avec une plus équitable sévérité, le Tribunal criminel de la Seine condamna à la peine de mort les véritables auteurs du crime, qui appartenaient au parti royaliste, et dont les deux plus connus étaient Carbon et Saint-Régent.

Un bruit, alors très répandu, attribua la découverte des coupables à un dîner de corps, à un louis par tête, donné par les cochers de Paris au cocher du Consul, sauvé par lui, comme nous l'avons dit plus haut. Dans ce repas, dit-on, la police, qui est partout, recueillit des détails qui la mirent sur la voie. Ce ne serait pas la première fois qu'elle n'aurait dû qu'au hasard d'importantes découvertes.

Les ravages produits par l'explosion se trouvèrent plus grands qu'on ne l'avait cru dès les premiers moments. Huit personnes furent tuées, entre autres le conducteur de la charrette; il y en eut vingt-huit de blessées, dont dix très grièvement. Quarante-six maisons furent fortement ébranlées et endommagées: ce qui produisit la suppression de l'étroite et incommode rue Saint-Nicaise, et le dégagement de la belle place du Carrousel.

La Complainte inspirée par l'attentat de la Machine Infernale eut une grande popularité, due à la fois au nom du héros de l'aventure et à l'importance de l'événement. Sa naïveté originale la rend encore fort curieuse aujourd'hui: car on peut dire de cette pièce ce que Montaigne disait de son ouvrage: "Ceci est une œuvre de bonne foi." Le modeste auteur, qui s'était caché sous une simple initiale D***, chanté pendant plus de six mois par les ménestrels de nos rues, résista à l'ivresse du succès, et ne livra point son nom à l'admiration populaire: bel exemple pour nos auteurs d'un jour!

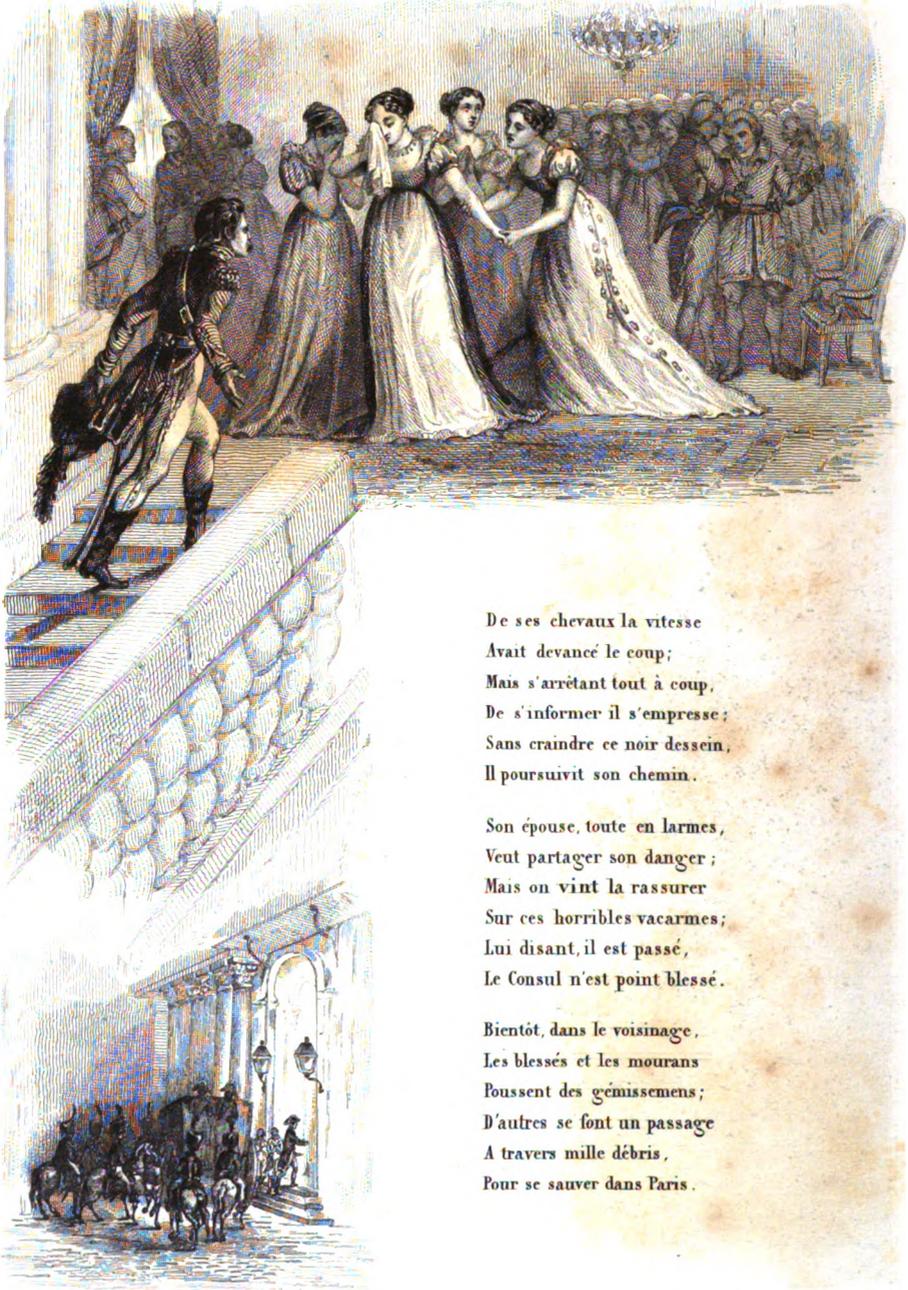


COMPLAINTÉ SUR LA MACHINE INFERNALE.

Chantons le récit fidèle
Du plus horrible attentat,
Exercé contre l'État,
Rue Nicaise, au Carrouzelle,
De ce fait la vérité
Fait frémir l'humanité.

Une machine infernale,
De nouvelle invention,
Fit par son explosion,
Un dégât que rien n'égale,
Renversant aux environs,
Les hommes et les maisons.

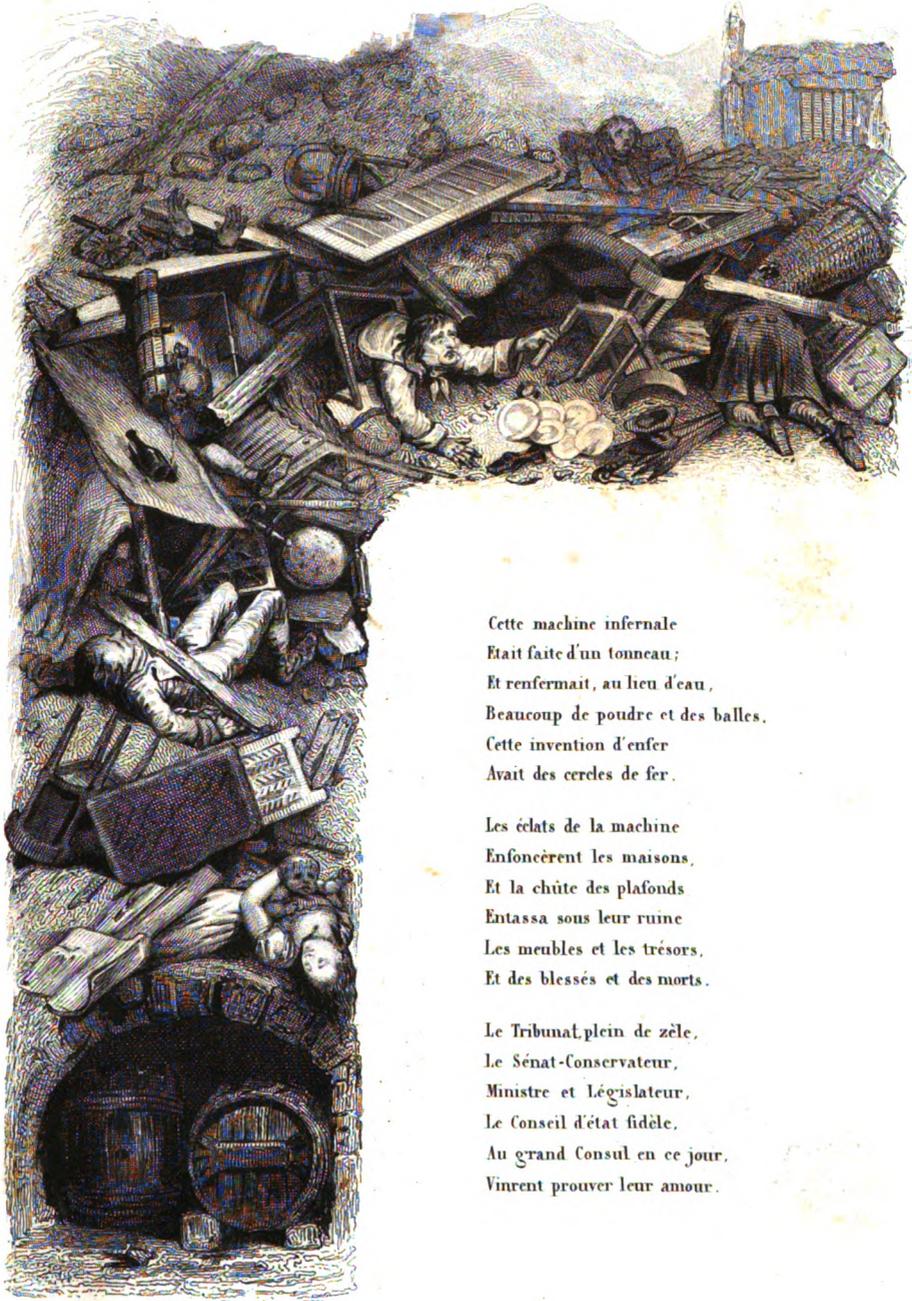
Le Consul, dans sa voiture,
À l'instant passait par-là ;
Il allait à l'Opéra ;
C'était à lui, chose sûre,
Qu'on voulait donner la mort,
Mais ce fut un vain effort.



De ses chevaux la vitesse
Avait devancé le coup ;
Mais s'arrêtant tout à coup,
De s'informer il s'empresse ;
Sans craindre ce noir dessein,
Il poursuit son chemin .

Son épouse, toute en larmes,
Veut partager son danger ;
Mais on vint la rassurer
Sur ces horribles vacarmes ;
Lui disant, il est passé,
Le Consul n'est point blessé .

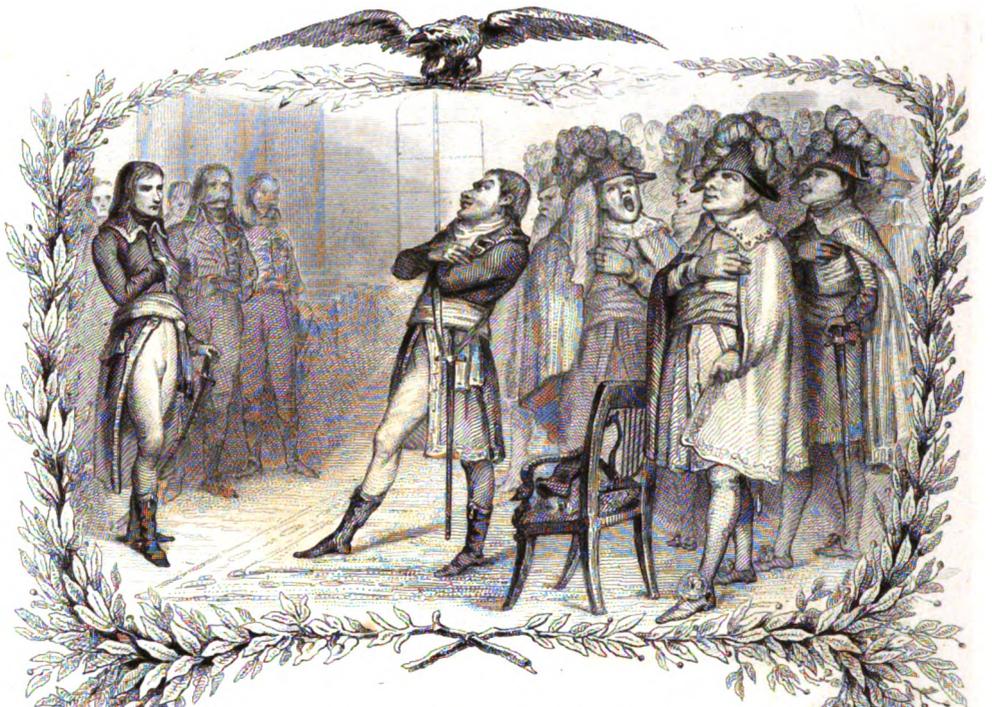
Bientôt, dans le voisinage,
Les blessés et les mourans
Poussent des gémissemens ;
D'autres se font un passage
A travers mille débris,
Pour se sauver dans Paris .



Cette machine infernale
Était faite d'un tonneau ;
Et renfermait, au lieu d'eau,
Beaucoup de poudre et des balles.
Cette invention d'enfer
Avait des cerceaux de fer.

Les éclats de la machine
Enfoncèrent les maisons,
Et la chute des plafonds
Entassa sous leur ruine
Les meubles et les trésors,
Et des blessés et des morts.

Le Tribunal, plein de zèle,
Le Sénat-Conservateur,
Ministre et Législateur,
Le Conseil d'état fidèle,
Au grand Consul en ce jour,
Vinrent prouver leur amour.



Discours du Ministre de la Police au Premier Consul.

Une machine semblable
Est saisie entre les mains
De ces monstres inhumains,
Dont l'intention coupable,
Pour prolonger leurs forfaits,
Est de reculer la paix.

Discours des Présidens des Autorités du Gouvernement.

Quand des monstres pleins de rage,
Veulent renverser l'Etat
Par le feu, l'assassinat,
Le désordre et le carnage,
Nous punirons leurs forfaits,
Pour accélérer la paix.

Bonaparte, en assurance,
De ses lâches ennemis
Saura purger son pays,
Et par sa rare prudence,
Terminer à nos souhaits,
Le grand œuvre de la paix.

AIR DE LA MACHINE INFERNALE

Avec accompagnement de piano par M. H. COLET, professeur d'harmonie au Conservatoire.

Lento. CHANT. *SS*

SOPRANO. *P* *F*
Chantons le ré - cit fi - dé - le Du plus

TÉNOR. *F* *P*
Chantons le ré - cit fi - dé - le

BASSE. *P*
Chantons le ré - cit fi dé - -

PIANO. *F* *P* *F*
P

P *F*
hor - rible at - ten - tat Ex - er -

P *F*
Du plus hor - rible at - ten - tat Ex - er -

F
- le Du plus hor - rible at - ten - tat Ex - er -

P *F*

P.

- cé con - tre l'é - tat, Rue Ni - caise, au Car - rou -

- cé con - tre l'é - tat, Rue Ni - caise, au Car - rou -

- cé con - tre l'é - tat, Rue Ni - caise, au Car - rou -

F. *P.*

- zel - le; De ce fait la vé - ri - té Fait fré -

- zel - le; De ce fait la vé - ri - té Fait fré -

- zel - - le; De ce fait la vé - ri - té Fait fré -

F. 2^e COUPLET. *SS*

- mir l'hu - ma - ni - - té!

- mir l'hu - ma - ni - - té!

- mir l'hu - ma - ni - - té!

SS

(Procédés de Tantenstein et Cordel. 90, rue de la Harpe.)

Fin.

Paris, impr. de F. Lecours, 16, r. N-D des Victoires.

LE CHANT DU DÉPART

HYMNE GUERRIER

Paroles de M. - J. CHÉNIER, musique de MEHUL.

DESSINS PAR M. TRIMOLET.

GRAVURES : 1^{re} et 4^e planche, par M. GARNIER. — 2^e et 3^e planche, par M. BOILLY.

NOTICE.

Après l'*Hymne des Marseillais* * au-dessus duquel il n'y a rien, en ce genre, soit chez les anciens, soit chez les nations modernes, la seconde place appartient incontestablement au *Chant du Départ*. Chénier (Marie-Joseph), cet autre Tyrtée des guerres de la Révolution, le composa en 1794, pour l'anniversaire du 14 Juillet. En faisant la part de l'exaltation républicaine du temps qui ne permettait d'exprimer modérément ni ses affections, ni ses haines; en n'examinant pas à la loupe d'un purisme vétillieux quelques expressions peu harmonieuses, introduites dans un petit nombre de vers par le langage obligé de l'époque, on reconnaîtra toujours dans ce chant guerrier une brillante et poétique inspiration. La magnifique strophe qui en forme le début est à la hauteur des chefs-d'œuvre de nos deux grands lyriques français.

Dans l'une des strophes de ce chant l'auteur rendit un juste hommage à deux jeunes héros, on peut dire à deux héros-enfants, dont l'histoire impartiale signalera aussi les noms et le dévouement.

Joseph Barra, entré, comme tambour, avant sa douzième année, dans les rangs de l'armée républicaine de l'intérieur, était aussi bon fils que soldat intrépide. Envoyant chaque mois à sa mère sa modique solde tout entière, il s'était toujours fait remarquer par son ardeur dans le combat. Cerné un jour par un nombreux parti de Vendéens, vingt baïonnettes sont levées sur lui. — "Crie Vive Louis XVII, lui dit-on, ou tu es mort. — "Vive la République!" s'écrie ce jeune d'Alsas de douze ans, et il tombe percé de coups!

* LA MARSEILLAISE, accompagnée de détails curieux et peu connus sur son auteur et son origine, formera une de nos prochaines livraisons.

La Convention vota une fête à sa mémoire, une pension à sa mère; Chénier et Collin d'Harleville lui offrirent, dans leurs vers, le tribut de l'admiration nationale.

Le second exemple de ce dévouement précoce n'est pas moins héroïque. Les insurgés marseillais allaient traverser la Durance, et écraser par la supériorité du nombre une faible troupe de soldats républicains. Un seul moyen de salut restait à ces derniers, c'était d'aller couper, sous le feu de l'ennemi, les câbles du ponton déjà tombé en son pouvoir; mais une si périlleuse entreprise fait hésiter les plus braves.... Soudain un enfant de treize ans s'élança : c'est Joseph-Agricole Violla, qui saute sur une hache, vole aux bords du fleuve, et frappe sur le câble à coups redoublés. Plusieurs décharges de mousqueterie sont dirigées contre lui : il continue à frapper avec ardeur.... Enfin, atteint d'une balle et mortellement blessé, " Je meurs, mais c'est pour la Liberté!" telles sont ses dernières paroles. La mère de ce jeune Spartiate se montra digne de lui avoir donné le jour. En apprenant cette perte cruelle, sa douleur fut profonde; mais quand on lui eut raconté l'admirable dévouement de son fils. — " Oui, dit-elle, il est mort pour la patrie!" et ses larmes cessèrent de couler.

En regrettant que ces deux traits n'aient pas eu lieu dans une lutte contre l'étranger, la France doit s'enorgueillir de pareils enfants, et savoir gré à la lyre qui a célébré leur courage.

Le Musicien ne resta pas au-dessous du Poète. Exalté par cette belle composition, Méhul en doubla le prix par ses énergiques accords. Ajoutons, comme une circonstance mémorable, qu'ils furent tracés en quelques instants, sur le coin d'une cheminée, et au milieu des causeries d'un salon.

Ainsi, trois des plus remarquables productions lyriques de nos jours sont nées d'improvisations du génie : le Chant du Départ, comme on vient de le dire; l'air O Patrie! du Tancredi, nommé en Italie l'Arria dei Rizzi, parce que Rossini le composa pendant qu'on apprêtait le riz de son repas; enfin, la Marseillaise, qui, nouvelle Pallas, en quelques moments d'une nuit déjà très avancée sortit tout armée du cerveau enflammé de Rouget de l'Isle.

Exécuté d'abord par l'orchestre et les chœurs du Conservatoire de musique, dans la fête nationale de 1794 qui célébrait le souvenir de la prise de la Bastille, le Chant du Départ devint promptement populaire; il fut accueilli avec transport par nos armées, qui le baptisèrent du nom honorable de Frère de la Marseillaise. Il est, en effet, aussi beau de majesté et d'énergie que l'autre de verve et d'enthousiasme. Ces deux Chants belliqueux entraînent des légions de volontaires à la défense de nos frontières menacées, et décidèrent souvent la victoire. Leur souvenir restera toujours inséparable dans les glorieuses annales des guerres de l'indépendance nationale. N.....

LE CHANT DU DÉPART,

HYMNE DE GUERRE.

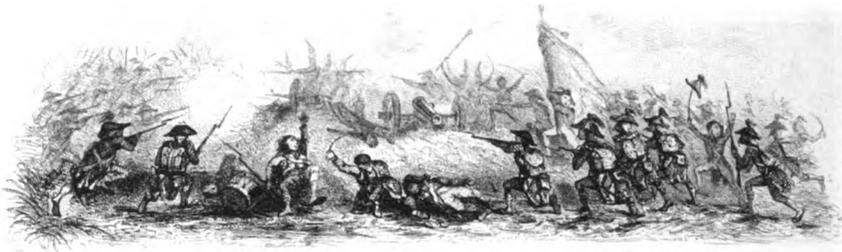
UN DÉPUTÉ DU PEUPLE.

La victoire en chantant nous ouvre la barrière ;
La liberté guide nos pas,
Et du nord au midi la trompette guerrière
A sonné l'heure des combats.
Tremblez, ennemis de la France,
Rois ivres de sang et d'orgueil !
Le peuple souverain s'avance ;
Tyrans, descendez au cercueil :
La république nous appelle,
Sachons vaincre ou sachons périr ;
Un Français doit vivre pour elle,
Pour elle un Français doit mourir.

CHANT DES GUERRIERS.

La république, etc.





UNE MÈRE DE FAMILLE.

De nos vœux maternels ne craignez pas les larmes :
 Loin de nous de lâches douleurs !
 Nous devons triompher quand vous prenez les armes :
 C'est aux rois à verser des pleurs.
 Vous vous avez donné la vie.
 Guerriers, elle n'est plus à vous ;
 Tous vos jours sont à la patrie :
 Elle est votre mère avant nous.

CHOEUR DES MÈRES DE FAMILLE.

La république, etc.

DEUX VIEILLARDS.

Que le fer paternel arme la main des braves :
 Songez à nous au champ de Mars ;
 Consacrez dans le sang des rois et des esclaves
 Le fer béni par vos vieillards ;
 Et, rapportant sous la chaumière
 Des blessures et des vertus,
 Venez fermer notre paupière
 Quand les tyrans ne seront plus.

CHOEUR DES VIEILLARDS.

La république, etc.





UN ENFANT.

De Barra, de Viala le sort nous fait envie ;
 Ils sont morts, mais ils ont vaincu .
 Le lâche accablé d'ans n'a point connu la vie !
 Qui meurt pour le peuple a vécu .
 Vous êtes vaillans, nous le sommes :
 Guidez-nous contre les tyrans ;
 Les républicains sont des hommes,
 Les esclaves sont des enfans .

CHOEUR DES ENFANS .

La république, etc .

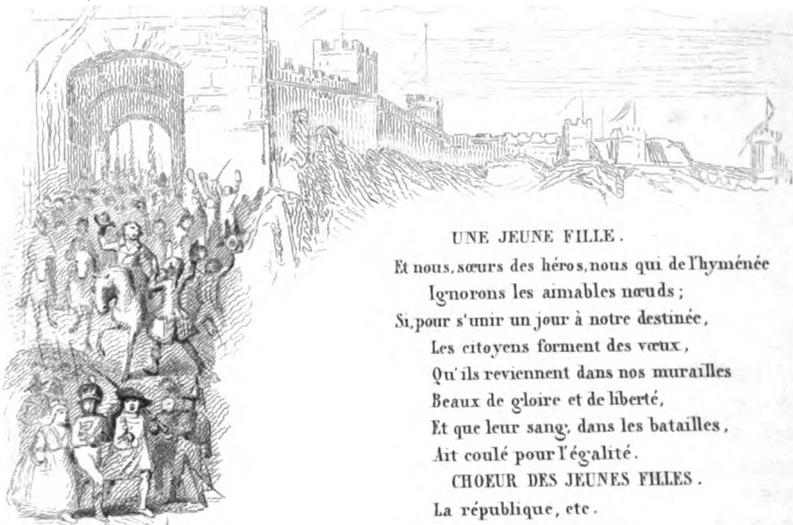
UNE ÉPOUSE.

Partez, vaillans époux ; les combats sont vos fêtes ;
 Partez, modèles des guerriers ;
 Nous cueillerons des fleurs pour en ceindre vos têtes :
 Nos mains tresseront vos lauriers .
 Et, si le temple de mémoire
 S'ouvrait à vos mânes vainqueurs,
 Nos voix chanteront votre gloire .
 Nos flancs porteront vos vengeurs .

CHOEUR DES ÉPOUSES .

La république, etc .





UNE JEUNE FILLE .

Et nous, sœurs des héros, nous qui de l'hyménée
Ignorons les aimables nœuds ;
Si, pour s'unir un jour à notre destinée,
Les citoyens forment des vœux,
Qu'ils reviennent dans nos murailles
Beaux de gloire et de liberté,
Et que leur sang, dans les batailles,
Ait coulé pour l'égalité.

CHOEUR DES JEUNES FILLES .

La république, etc.

TROIS GUERRIERS .

Sur le fer devant Dieu, nous jurons à nos pères,
A nos épouses, à nos sœurs,
A nos représentans, à nos fils, à nos mères,
D'ancêtre les oppresseurs :
En tous lieux, dans la nuit profonde,
Plongeant l'infâme royauté,
Les français donneront au monde
Et la paix et la liberté.

CHOEUR GÉNÉRAL .

La république, etc.



AIR DU CHANT DU DÉPART, par MÉHUL, avec accompagnement de piano par M. H. COLET, professeur d'harmonie au Conservatoire.

Allegro marziale. SS

CHANT.

La vic - toire en chan - tant nous ou - vre la bar -

PIANO.

FF *F* *F* *Ped.* *8va* *loco*

- riè - re, La li - ber - té gui - de nos pas; Et du nord au mi - di la trom -

Ped. *Ped.* *8va* *loco*

- pet - te guer - riè - - re A son - né l'heu - re des com - bats; Trem -

Ped.

- blez en - ne - mis de la Fran - ce, Rois i - vres de sang et d'or - gueil, Le

P *FP* *FP* *F*

peu - ple sou - ve - rain s'a - van - - ce, Ty - rans, des - cen - dez au cer - cueil!

8va *Ped.*

CHOEUR. (La 2^e fois en chœur;

SOPRANI.
La Ré-pu - bli - que vous nous ap - pel - - le, sachez vaincre ou sachez pé -

TENORI.
La Ré-pu - bli - que vous nous ap - pel - - le, sachez vaincre ou sachez pé -

BASSI.
La Ré-pu - bli - que vous nous ap - pel - - le, sachez vaincre ou sachez pé -

PIANO.
loco
Ped.

(La 2^e fois l'accompagnement doit être plus fort que la 1^{re} fois.)

Doux. *F*

- rir, Un Français doit vi - vre pour el - - le, Pour elle un Français doit mou -

- rir, Un Français doit vi - vre pour el - - le, Pour elle un Français doit mou -

- rir! Un Français qui vé - cut pour elle Est heureux de mou -

dolce *F* *Ped.*

Doux. *F* *2^{da} volta al segno*

- rir! Un Français doit vi - vre pour el - le, Pour elle un Français doit mourir.

- rir! Un Français doit vivre pour el - - le, Pour elle un Français doit mourir!

- rir! Un Français qui vécut pour elle Est heureux de mourir!

loco *dolce* *F* *Ped.* Pour finir.

Procédés de Tantenstein et Cordel, 90, rue de la Harpe.

AUSSITÔT QUE LA LUMIÈRE

Par ADAM BILLAUT, menuisier de Nevers (MAITRE ADAM).



NOUS N'AVONS QU'UN TEMPS A VIVRE

RONDE DE TABLE

PAR LE COMTE DE BONNEVAL.

DESSINS DE M. STEINHEIL,

GRAVURES PAR M. PH LANGLOIS,

Musique arrangée avec accompagnement de piano par M. H. COLET, professeur d'harmonie au Conservatoire.

NOTICE.

Au commencement du dix-septième siècle, des poésies écloses dans un atelier étaient encore une rareté, et la singularité du fait ne contribua pas moins à leur succès que leur mérite réel.

Adam Billaut, ce patron des poètes-artisans, n'a pas seulement composé des Rondeaux, des Pièces légères, et cette Chanson-modèle qui eût suffi pour l'immortaliser. Le Poète-Menuisier s'éleva avec bonheur jusqu'au Poème et à l'Ode, et mérita le titre glorieux du Virgile au Rabot que lui décernèrent ses contemporains. Presque tous les littérateurs de son temps voulurent tresser quelques fleurs pour sa couronne, et il eut l'honneur d'être célébré par le grand Corneille lui-même. De nos jours encore le Vaudeville et les Variétés ont consacré à sa mémoire deux de leurs plus jolis ouvrages.

Sa fameuse Chanson Bachique (*Aussitôt que la Lumière*), empreinte de tant de verve et d'originalité, est restée le type de ce genre. Quelques personnes ont prétendu que l'air, si bien adapté aux paroles, était également de sa composition, ce qui est demeuré incertain. Quoi qu'il en soit, la Chanson de Maître Adam sera toujours regardée comme un des petits chefs-d'œuvre de notre langue poétique, et comme la production d'un grand maître en la gaie science, suivant l'expression de nos bons aïeux.



Aucune Chanson à boire n'était plus digne de figurer à la suite de celle de Maître Adam, que cette joyeuse boutade de philosophie épicurienne (*Nous n'avons qu'un Temps à vivre*), animée par une si franche gaieté. Rien de plus populaire que cette Chanson; mais ce qu'on ignore généralement, c'est qu'elle est une œuvre de la jeunesse de ce fameux Comte de Bonneval, tour à tour officier en France, général en Autriche et pacha en Turquie. C'est dans la première partie de sa carrière aventureuse que cet homme, dont la vie fut un roman, composa, outre cette jolie Ronde, plusieurs autres Couplets et Vaudevilles agréables: talent qui le lia avec J.-B. Rousseau, dont il resta constamment l'ami et dont longtemps il partagea l'exil. Plus d'une fois, sans doute, le pacha Bonneval chanta aux beautés de son harem cette folle Chanson de son jeune âge, avec l'accompagnement obligé des rasades; car, malgré son apostasie, il est un culte, celui de la *Divine Bouteille* (suivant l'expression de Rabelais), qui, comme on le sait, ne le compta point au nombre de ses renégats.

OURRY, membre du *Cercle moderne*.

AUSSITOT QUE LA LUMIÈRE, avec accompag. de piano par M. H. COLET, profes. d'harmonie au Conservatoire.

Andante.

CHANT. *S*

Aussi - tôt que la lu - miè - - re A re -

PIANO.



do - re nos co - teaux, Je com - men - ce ma car -



riè - - re Par vi - si - ter mes ton neaux : *Ha-vi*

poco f



de re-voir l'au - re, Le verre en main, je lui dis : Vois-tu



Fin. 2^e couplet

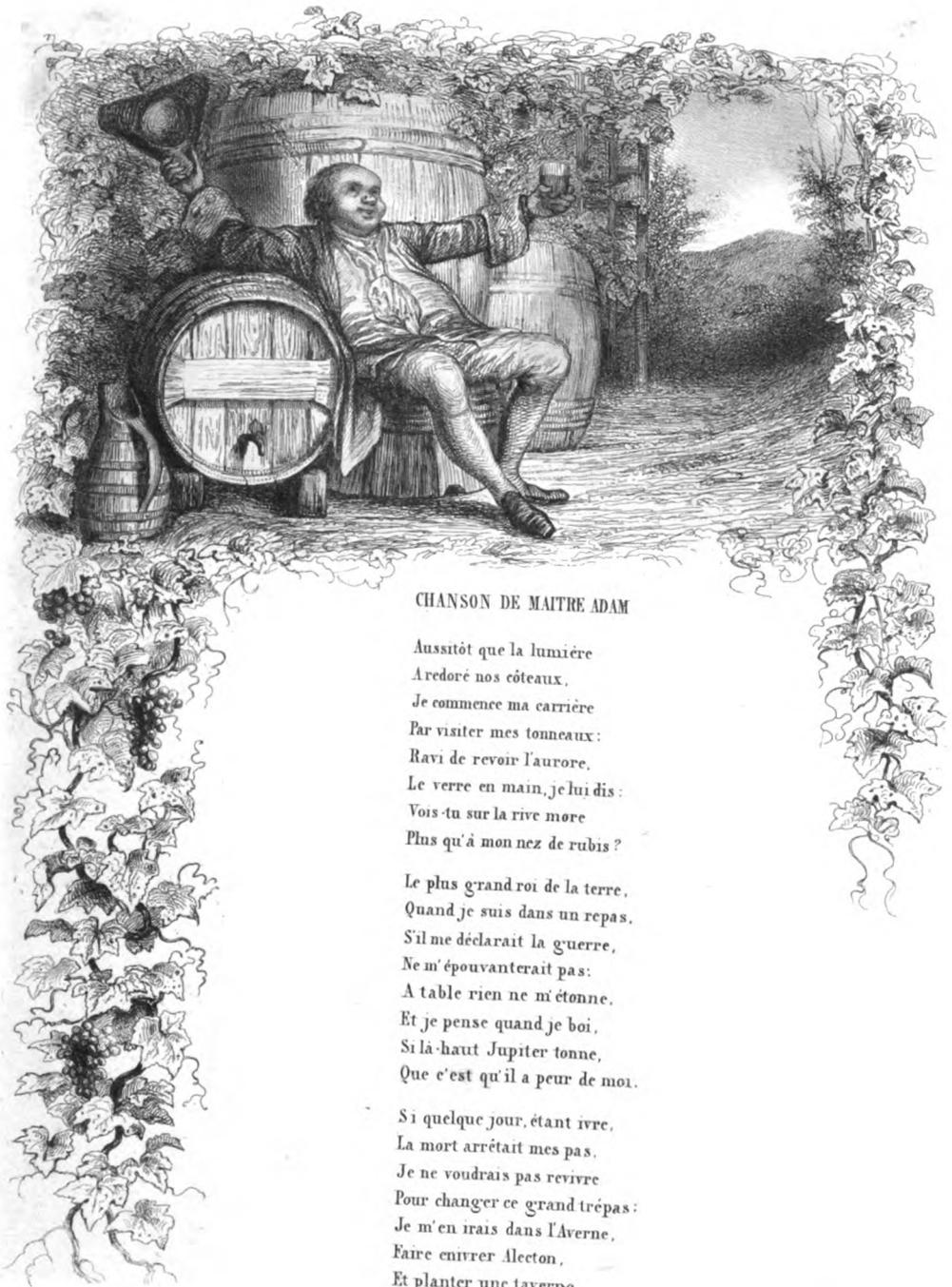
sur la ri-ve mo - re Plus qu'à mon nez de ru - bis ?

Fin.

riturdendo



(Procédés de Tautenstein et Cordel, 90, rue de la Harpe.)

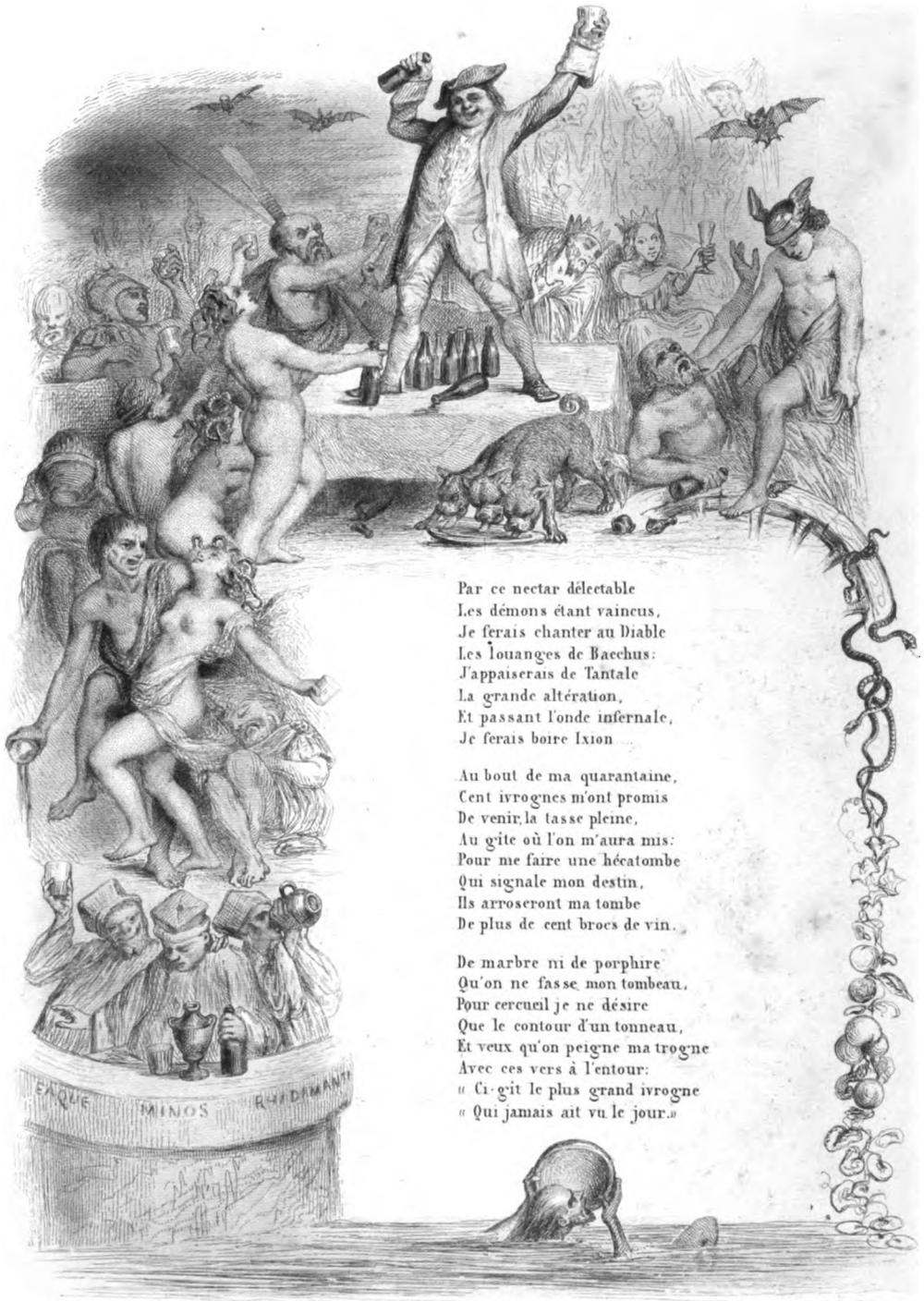


CHANSON DE MAITRE ADAM

Aussitôt que la lumière
A redoré nos côteaux,
Je commence ma carrière
Par visiter mes tonneaux:
Ravi de revoir l'aurore,
Le verre en main, je lui dis :
Vois-tu sur la rive mère
Plus qu'à mon nez de rubis ?

Le plus grand roi de la terre,
Quand je suis dans un repas,
S'il me déclarait la guerre,
Ne m'épouvanterait pas :
A table rien ne m'étonne,
Et je pense quand je boi,
Si là-haut Jupiter tonne,
Que c'est qu'il a peur de moi.

Si quelque jour, étant ivre,
La mort arrêtaït mes pas,
Je ne voudrais pas revivre
Pour changer ce grand trépas :
Je m'en irais dans l'Averne,
Faire enivrer Alecton,
Et planter une taverne
Dans la chambre de Pluton.



Par ce nectar délectable
 Les démons étant vaincus,
 Je ferais chanter au Diable
 Les louanges de Bacchus:
 J'appaiserais de Tantale
 La grande altération,
 Et passant l'onde infernale,
 Je ferais boire Ixion

Au bout de ma quarantaine,
 Cent ivrognes m'ont promis
 De venir, la tasse pleine,
 Au gîte où l'on m'aura mis:
 Pour me faire une hécatombe
 Qui signale mon destin,
 Ils arroseront ma tombe
 De plus de cent brocs de vin.

De marbre ni de porphyre
 Qu'on ne fasse mon tombeau,
 Pour cercueil je ne désire
 Que le contour d'un tonneau,
 Et veux qu'on peigne ma trogne
 Avec ces vers à l'entour:
 « Ci-gît le plus grand ivrogne
 « Qui jamais ait vu le jour.»



JOUISSONS DU TEMPS PRÉSENT

Nous n'avons qu'un temps à vivre.
Amis, passons le gaiement;
De tout ce qui va le suivre
N'avons jamais aucun tourment.

A quoi sert d'apprendre l'histoire?
N'est-ce pas la même partout?
Apprenons seulement à bien boire:
Quand on sait bien boire on sait tout.

Nous n'avons etc.

Qu'un tel soit général d'armée;
Que l'Anglais succombe sous lui;
Moi, qui suis sans renommée,
Je ne veux vaincre que l'ennui.

Nous n'avons etc.



A courir sur terre et sur l'onde
 On perd trop de temps en chemin;
Faisons plutôt tourner le monde
 Par l'effet de ce jus divin.
 Nous n'avons etc.

Qu'un savant à chercher les planètes
 Occupe son plus beau loisir;
 Je n'ai pas besoin de lunettes
 Pour appercevoir le plaisir.
 Nous n'avons etc.

Qu'un avide chimiste exhale
 Sa fortune en cherchant de l'or;
 J'ai ma pierre philosophale
 Dans un cœur qui fait mon trésor.
 Nous n'avons etc.

Au grec, à l'hébreu je renonce:
 Ma maîtresse entend le français.
 Sitôt qu'à boire je prononce
 Elle me verse du vin frais!
 Nous n'avons etc.



NOUS N'AVONS QU'UN TEMPS A VIVRE

Avec accompagnement de piano par M. H. COLET, professeur d'harmonie au Conservatoire.

Allegro. REFRAIN. S

F Nous n'avons qu'un temps à vi - vre, A-mis,
F Nous n'avons qu'un temps à
F Nous n'avons qu'un temps à vi - vre,
F Nous n'avons qu'un temps à
PIANO.
F Ped.

pas - sons-le gai - ment; De tout ce qui va le sui - vre N'avons
vi - vre, A-mis, pas-sous-le gai - ment; De tout ce qui va le
A-mis, pas - sous-le gai - ment; De tout ce qui va le sui - vre N'a-

Fin. p
 ja-mais au - cun tour - ment. A quoi sert d'apprendre l'his -
 sui - vre N'ayons ja-mais au-cun tour-ment. A quoi sert d'apprendre l'his -
 - yons ja-mais au-cun tour - ment. A quoi sert d'apprendre l'his -

loco *Fin.* *tr*
p

pp
 - toi-re, N'est-ce pas la même par tout ? Ap-prenons seu-lement à bien
 - toi-re, N'est-ce pas la même par-tout ? Ap-prenons seu-lement à bien
 - toi-re, N'est ce pas la mé-me par tout ? Ap-prenons seu-lement à bien

tr *tr* *tr* *tr* *tr* *tr* *tr* *tr*
pp

boi - re, Quand on sait bien boire on sait tout. Nous n'a -
 boi - re, Quand on sait bien boire on sait tout. *S*
 boi - re, Quand on sait bien boire on sait tout. *S*
 boi - re, Quand on sait bien boire on sait tout. *S*

tr *tr* *tr* *tr* *tr* *tr* *tr* *tr*
Ped. *f*

(Procès de Tantenstein et Cordil, 90, rue de la Harpe.)

Paris. Imp. de F. Lecquix, 16, rue N.-D. des Victoires.

LE COMTE ORRY

CHANSON PICARDE.

DESSINS PAR M. TRIMOLET.

GRAVURES : 1^{re} et 4^e pl., par M. WOLFF. — 2^e et 3^e pl., par M. LECHARD.

Musique arrangée avec accompagnement de piano par M. H. COLET, professeur d'harmonie au Conservatoire.

NOTICE.

La Chanson du Comte Orry, après avoir joui d'une grande popularité, il y a plusieurs siècles, s'est retrouvée tout d'un coup à la mode, grâce aux changements qui ont été faits dans les paroles par un littérateur moderne. Elle fut reproduite vers 1785 par De La Place qui, s'il faut ajouter foi à son témoignage, en connaissait quelques fragments du quatorzième ou quinzième siècle. Il ne craignit pas de remplir les lacunes, de rajeunir le langage, mais il en conserva l'air sur lequel il avait autrefois entendu chanter ces mêmes fragments dans la Picardie.

Si, comme antiquaire, on a lieu de regretter que La Place n'ait pas recueilli avec plus de fidélité les paroles du Comte Orry, on doit lui savoir gré de l'esprit dont il a fait preuve en les arrangeant. Non seulement il a conservé le rythme sur lequel ce chant fut primitivement composé, mais encore il a mis dans le récit de cette aventure galante et peu chevaleresque, une finesse remarquable et beaucoup de naïveté; il a saisi avec bonheur le caractère de nos chansons populaires dans lesquelles un trait spirituel et malin fait toujours pardonner ce qu'il y a de risqué et de contraire à la morale, et où l'on ne tencontre aucune expression qui soit seulement grossière.

Peut-être quelques personnes sévères, rigides observatrices des lois de la morale, blâmeront-elles la reproduction d'un récit peu fait, sans aucun doute, pour nous édifier sur la régularité des mœurs du bon vieux temps. Mais qu'on veuille bien réfléchir qu'à toutes les époques certains désordres ont eu lieu sans qu'ils aient apporté aucun préjudice à l'accomplissement des devoirs les plus sacrés, et sans qu'une corruption générale en soit devenue le résultat nécessaire; de plus, qu'on se rappelle les Fabliaux de nos Trouvères les productions de nos Conteurs du quinzième et du seizième siècle, l'Heptaméron de la Reine de Navarre par exemple, et toutes ces facéties légères empreintes à un si haut degré de la gaieté française, et l'on verra qu'on n'a craint à aucune époque, parmi nous, d'aborder le récit d'une aventure galante, pourvu toutefois que l'esprit et la finesse des détails en fissent oublier la liberté ou même la licence; c'est pourquoi je demanderai en faveur de l'ancienneté la même indulgence pour notre Comte Orry.

Comme on le pense bien, l'histoire n'a gardé aucune trace du fait raconté dans la Chanson. Orry est le nom de baptême de quelque seigneur qui se sera rendu coupable envers l'abbaye de Farmoutiers de violence

sacrilège. Quant à cette abbaye, située dans l'ancienne province de Champagne, non loin de Coulommiers, elle a été fondée, dit-on, vers 637, par Sara, sœur du fameux Saint Saron, évêque de Meaux. Enrichie peu à peu par la piété des fidèles, et les nombreux pèlerinages qu'on y faisait le 10 mai de chaque année, en l'honneur de la sainte fondatrice, l'abbaye de Farmoutiers jouissait d'un revenu de plus de vingt mille livres. Les bâtiments de l'Abbatiale existent encore aujourd'hui; ils sont remarquables par l'agrément de leur position et la beauté des jardins.

Nous avons dit précédemment que La Place avait su conserver le rythme ancien de la Chanson du Comte Orry. Comme presque toutes les productions du même genre, elle rime par *assonance*, c'est à dire que chaque vers est terminé par une voyelle, tantôt muette, tantôt ouverte, indifféremment, en ne tenant pas compte des consonnes qui la suivent. Un exemple fera mieux comprendre ma définition :

Si le roi m'avoit donné
 Paris sa grand ville,
 Et qu'il m'eût fallu quitter
 L'amour de ma mie,
 J'aurois dit au roi Henri:
 Reprenez votre Paris,
 J'aime mieux ma mie,
 O gai
 J'aime mieux ma mie.

Ce rythme, dont l'origine remonte au berceau de notre langue, et qui se trouve dans les plus anciennes poésies françaises, a toujours été employé dans la Chanson populaire, principalement dans la Chanson populaire historique. On peut le considérer comme en étant la forme consacrée. Qu'on me permette de reproduire ici trois vers empruntés à l'un de ces poèmes, connus dans l'histoire de notre vieille littérature sous le nom de *Chansons de Geste*, au roman de *Garin le Loherain*, publié il y a quelques années par M. P. Paris. Le frère de Garin, l'un des héros de ce poème, Begon de Belin, éprouve un de ces accès de tristesse qui semblent pour les esprits superstitieux un présage de mort. Telle est la position de Begon. Il a près de lui sa femme et ses deux enfants qui se livrent aux amusements de leur âge : "Pourquoi cette tristesse? dit Béatrix au Chevalier, n'êtes-vous pas un duc riche et puissant? n'avez-vous pas de l'or dans vos coffres, des faucons sur vos perches, des chevaux, des étoffes de menu vair et de gris?" — "Il est vrai, répond Belin, mais

N'est pas richesse ne de vair, ne de gris....
 Mais est richesse de parens et d'amis,
 Et cuers (le cœur) d'un homme vaut tout l'or d'un pais."

On me pardonnera, je l'espère, en faveur de cette belle pensée, cette petite excursion sur le domaine de l'érudition.

La Chanson du Comte Orry était dans toutes les bouches, quand M. Scribe, en 1816, composa sur le même sujet une de ces petites comédies spirituelles et malignes dont il possède le secret, seulement il rejeta aux temps des Croisades et dans un château l'époque et le lieu de l'action.

Ce fut sur cette donnée que Rossini, en 1828, écrivit sa charmante musique du *Comte Orry*, devenue presque aussi populaire que la Chanson; il avait pour but de préparer les Artistes du Grand-Opéra à l'exécution de *Guillaume Tell*. Il préludait ainsi par des accords harmonieux et charmants au dernier chef-d'œuvre qu'il nous a laissé.

LE ROUX DE LINCY.



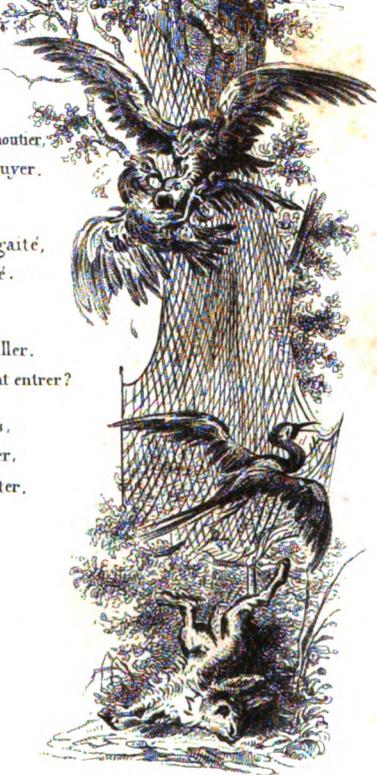
LE COMTE ORRY

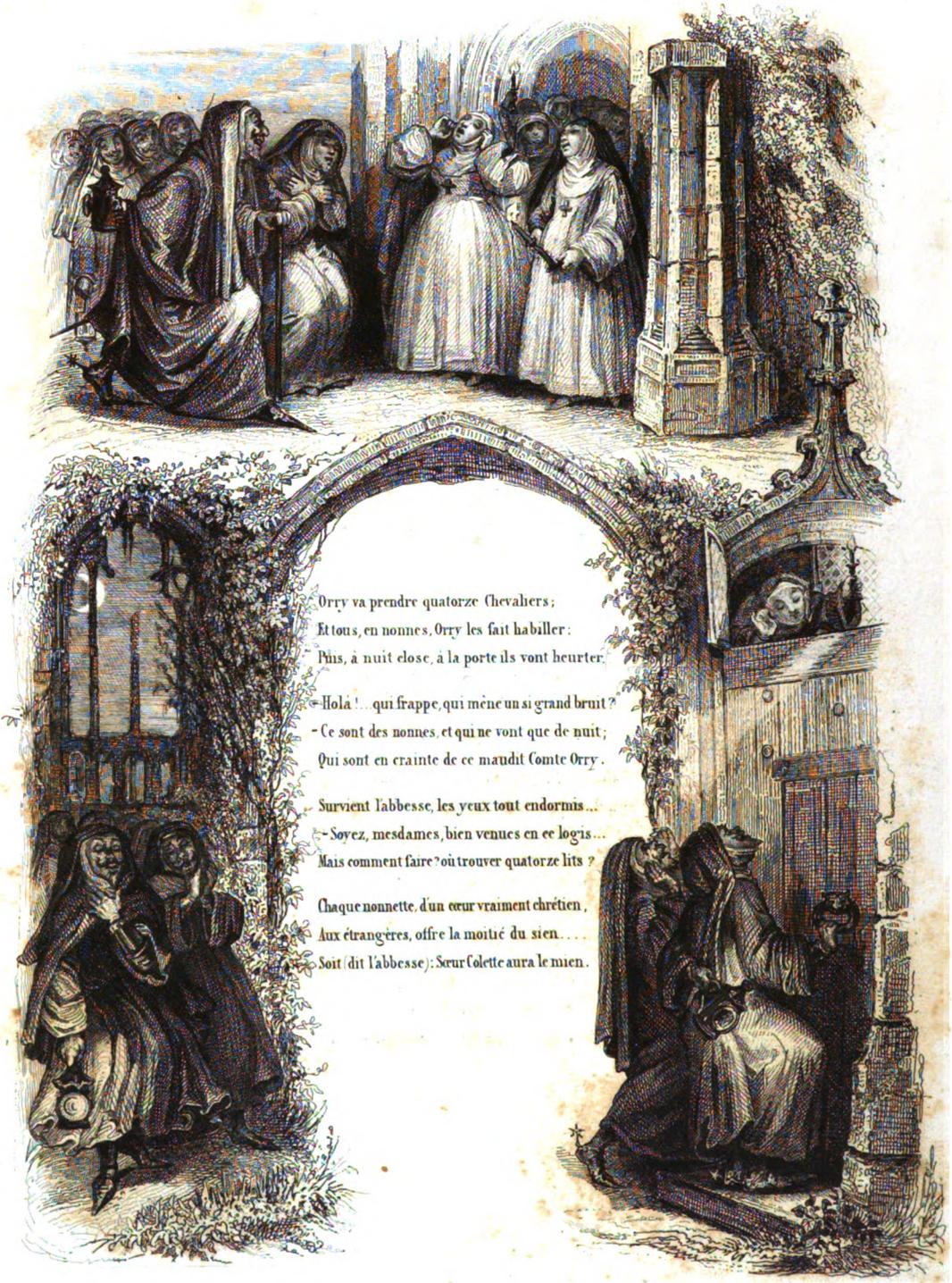
Le Comte Orry disait pour s'égayer
 Qu'il voulait prendre le couvent de farmoutier,
 Pour plaire aux nonnes et pour les désennuyer.

Ce Comte Orry, chatelain redouté,
 Après la chasse, n'aimait rien que la gaité,
 Que la bombance, les combats et la beauté.

Holà ! mon page, venez me conseiller
 L'amour me berce, et je ne puis sommeiller.
 Comment m'y prendre pour dans ce couvent entrer ?

Sire, il faut prendre quatorze chevaliers,
 Et tous en nonnes il vous les faut habiller,
 Puis, à nuit close, à la porte aller heurter.



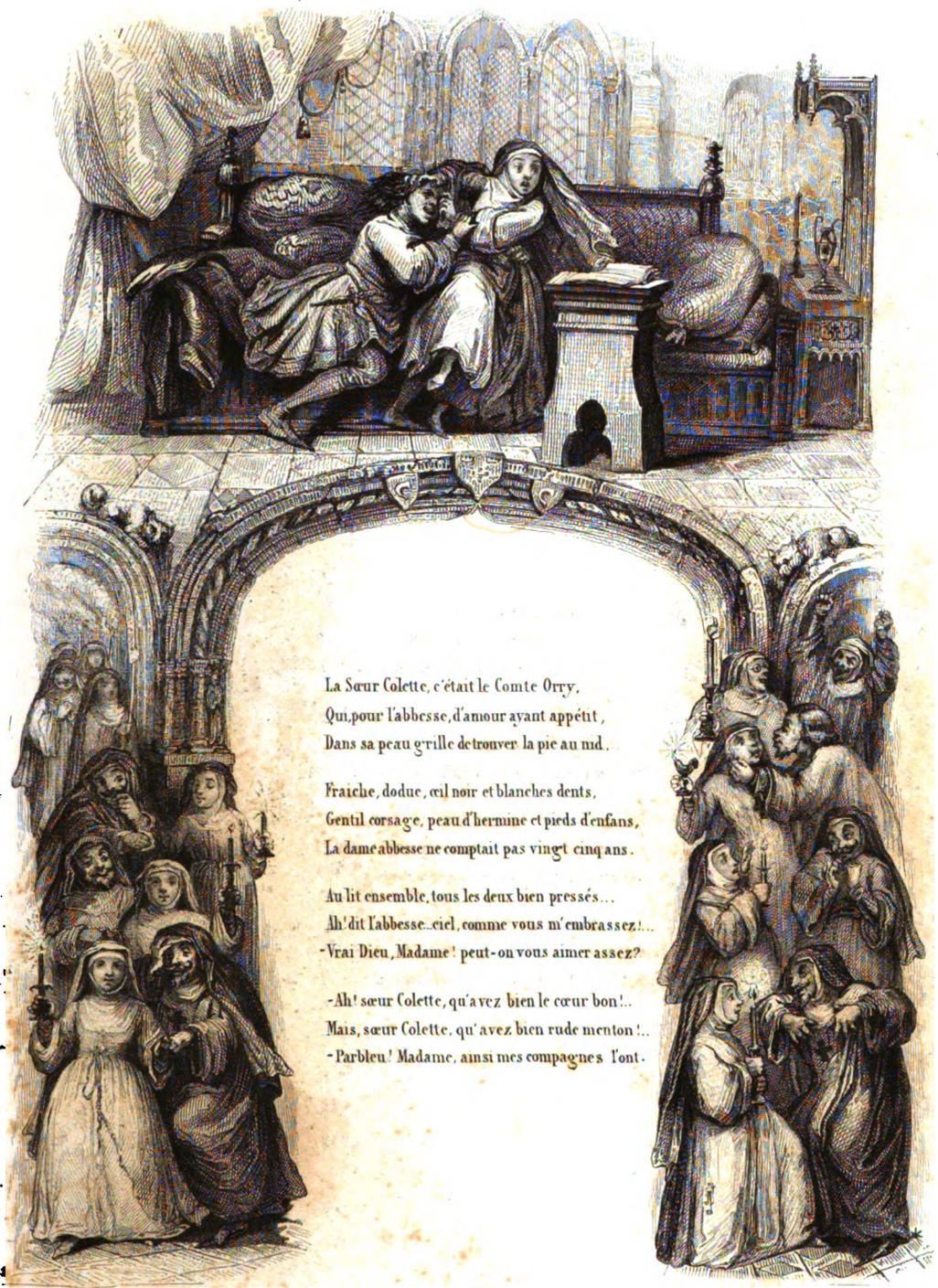


Orry va prendre quatorze Chevaliers ;
Et tous, en nonnes, Orry les fait habiller :
Puis, à nuit close, à la porte ils vont heurter.

— Holà !... qui frappe, qui mène un si grand bruit ?
— Ce sont des nonnes, et qui ne vont que de nuit ;
Qui sont en crainte de ce maudit Comte Orry.

Survient l'abbesse, les yeux tout endormis...
— Soyez, mesdames, bien venues en ce logis...
Mais comment faire ? où trouver quatorze lits ?

Chaque nonnette, d'un cœur vraiment chrétien,
Aux étrangères, offre la moitié du sien...
Soit (dit l'abbesse) : Sœur Colette aura le mien.

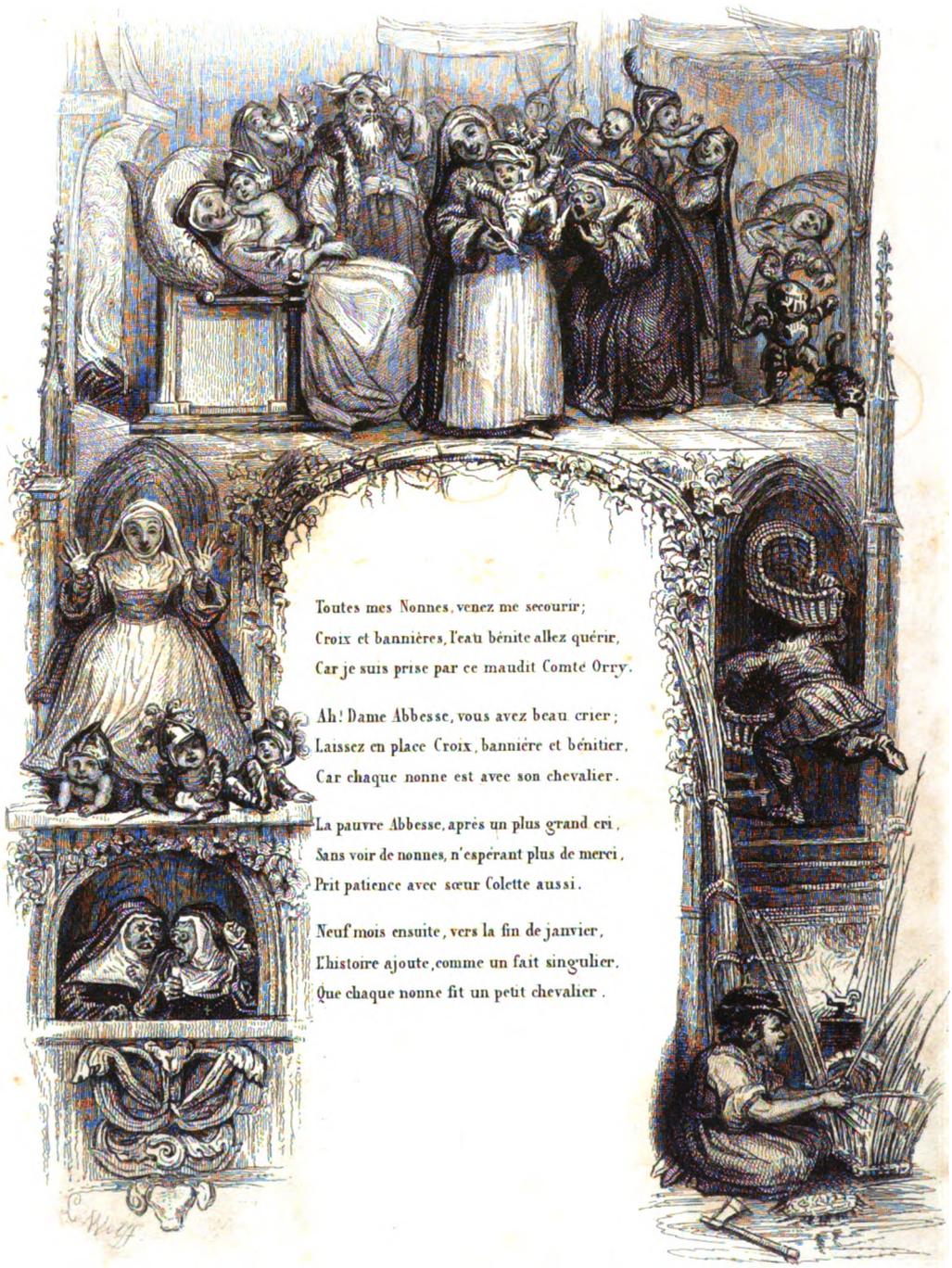


La Sœur Colette, c'était le Comte Orry,
Qui, pour l'abbesse, d'amour ayant appétit,
Dans sa peau grille de trouver la pie au nid.

Fraiche, dodue, eil noir et blanches dents,
Gentil corsage, peau d'hermine et pieds d'enfans,
La dame abbesse ne comptait pas vingt cinq ans.

Au lit ensemble, tous les deux bien pressés...
Ah! dit l'abbesse...ciel, comme vous m'embrassez!...
-Vrai Dieu, Madame! peut-on vous aimer assez?

-Ah! sœur Colette, qu'avez bien le cœur bon!..
Mais, sœur Colette, qu'avez bien rude menton!..
-Parbleu! Madame, ainsi mes compagnes l'ont.



Toutes mes Nonnes, venez me secourir;
Croix et bannières, l'eau bénite allez quérir,
Car je suis prise par ce maudit Comte Orry.

Ah! Dame Abbess, vous avez beau crier;
Laissez en place Croix, bannière et bénitier,
Car chaque nonne est avec son chevalier.

La pauvre Abbess, après un plus grand cri,
Sans voir de nonnes, n'espérant plus de merci,
Prit patience avec sœur Colette aussi.

Neuf mois ensuite, vers la fin de janvier,
L'histoire ajoute, comme un fait singulier,
Que chaque nonne fit un petit chevalier.

AIR DU COMTE ORRY, avec accomp. de piano par M. H. COLET, profes. Harmonie au Conservatoire.

Allegro.

CHANT.

Le comte Or-ry, di- sait pour s'é-ga- yer Qu'il vou- lait prendre

PIANO.

Lecouvent de Farmoutier Pour plaire aux non - nes, Et pour les dé-sen-nu - yer.

(On pourra chanter un couplet solo et l'autre en chœur.)

Allegro.

SOPRANO.

TÉNOR.

BASSE.

PIANO.

F Ce comte Or - ry, châ - te - lain re - dou -

F Ce comte Or - ry, châ - te - lain re - dou -

F Ce comte Or - ry, châ - te - lain re - dou -

- té, A - près la chas - se, N'aimait rien que la gai - té, Que

- té, A - près la chas - se, N'aimait rien que la gai - té, Que

- té, A - près la chas - se, N'aimait rien que la gai - té, Que

la bom - ban - ce, Les com - bats et la beau - té.

la bom - ban - ce, Les com - bats et la beau - té.

la bom - ban - ce, Les com - bats et la beau - té.

(Procedra de Tantenstein et Cordel, 80, rue de la Harpe.)

Patis. Imp. de F. Loquin 16, rue N.-D. des Victoires.

COMPLAINTE

DE

GENEVIÈVE DE BRABANT.

DESSINS DE M. STEINHEIL.

GRAVURES : 1^{re} et 4^e pl., par M. BOILLY.—2^e et 3^e pl., par M. ALÈS.

Musique arrangée avec accompagnement de piano par M. H. COLLET, professeur d'harmonie au Conservatoire

NOTICE.

Si jamais il a existé une légende qui soit devenue populaire, c'est sans contredit celle qui consacre le souvenir des malheurs de Geneviève de Brabant. Parcourez les villes d'une grande partie de l'Europe, et dans toutes les foires, dans tous les marchés, à la porte des églises, vous entendrez chanter le récit de ses malheurs. A côté d'une représentation de la Croix sur laquelle Jésus-Christ mourut, ou de l'Étable qui le reçut à sa naissance, vous verrez celle de la Forêt où Geneviève endura patiemment son infortune, et du Cerf que Dieu lui envoya pour nourrir son enfant. On serait curieux de savoir si cette légende, qui a traversé tout le Moyen-Age, renferme quelque chose de vrai. Malheureusement les documents que l'histoire nous a transmis à cet égard ne sont pas de nature à éclaircir tous nos doutes. Le savant Freher, dans un recueil sur les origines des comtes Palatins, nous a conservé une légende latine assez étendue contenant le Récit des aventures de Geneviève. Il la regarde comme ayant été composée à peu près dans le même temps où ces aventures se sont passées, c'est à dire dans le milieu du huitième siècle (754). Sans assigner à ce récit une date aussi reculée, on peut admettre comme probable l'opinion qui le reporte à l'année 1156. Ce qu'il y a de certain, c'est que cette légende est écrite d'une manière très remarquable et renferme des passages d'une naïveté touchante. Ainsi, lorsque Geneviève est rencontrée par son mari dans la forêt, abandonnée avec son enfant, sans secours, sans vêtements, elle est environnée tout à coup d'une meute de chiens haletants, prêts de saisir la biche qui a nourri son enfant.

"Et quand cette tendre mère s'aperçoit qu'elle va être privée du seul appui que le ciel lui a laissé, elle s'arme d'un bâton pour défendre les jours du pauvre animal. Le Comte arrive entouré de ses serviteurs; il s'écrie : " Chiens, retirez-vous; puis s'adressant à Geneviève qui se cachait : Es-tu chrétienne ? lui demande-t-il. — Je suis chrétienne, répond Geneviève, mais privée de tout vêtement, comme tu le vois, j'ai honte de me montrer. Donne-moi le manteau dont tu es enveloppé afin que je couvre mon corps. Le Comte ayant obéi, lui dit : O femme, tu n'as donc ni vêtement ni subsistance. Geneviève répond : Je n'ai pas un seul morceau de pain, et je me nourris des

herbes qui sont dans cette forêt. — Depuis quelle époque y demeures-tu? — Depuis six ans et trois mois. — A qui est cet enfant? — C'est le mien. Le Comte se plaisait à regarder l'enfant; il demande: Quel est son père? — La femme répond: Dieu le connaît. — Comment, reprend le Comte, es-tu ici? et quel est ton nom? — Je m'appelle Geneviève. " A ce mot, le Comte pensa que ce devait être sa femme."

L'histoire de Geneviève de Brabant a ceci de remarquable qu'elle est devenue populaire dans toute l'acception qu'il faut donner à ce mot. Aucune rédaction ancienne en langue vulgaire n'est arrivée jusqu'à nous. Ce récit s'est perpétué de génération en génération jusqu'aux temps modernes, où il a servi de texte à l'une de ces complaintes chantées par toute la France, sans que les auteurs en soient jamais connus.

Des écrivains ecclésiastiques ont regardé Geneviève comme une Sainte, et le jour de sa fête a été fixé au 2 Avril. On lui donne aussi le nom de *Fille du Duc de Brabant*, mais l'histoire ne s'accorde pas avec ce titre. Au bord du Rhin, derrière Brohl, dans un bassin semé de galets volcaniques, on trouve le lac et l'abbaye de Laak, de l'Ordre de Saint-Benoît. Ce monastère de femmes, fondé vers 1083, n'est plus qu'une métairie; la tradition en rattache l'origine à l'histoire de Geneviève de Brabant. Ce ne sont là que de vagues souvenirs, mais qui attestent la popularité de Geneviève et qui expliquent la qualité de Sainte que dans le cantique comme dans le récit en prose on lui a donnée.

Si l'on ne rencontre aucune rédaction ancienne en langue vulgaire de l'histoire de Geneviève de Brabant, en récompense les aventures dont cette histoire se compose ont été souvent imitées. C'est ainsi qu'Herman, prêtre du diocèse de Valenciennes, qui au treizième siècle a composé, d'après les Apocryphes, un poème français sur la Bible, nous représente sainte Anne, encore enfant, abandonnée dans une forêt, vivant sur un arbre des fleurs qu'un cerf miraculeux lui apportait. Comme dans notre légende, le cerf est poursuivi par Phanael, père de sainte Anne, qui, en protégeant l'animal, se fait reconnaître de son père. De même dans cette légende si célèbre en Allemagne et dans tout le nord de la France, du Chevalier au Cygne, les enfants de la Fée, portés au milieu d'une forêt obscure, sont nourris par un cerf, et leur père les rencontre en venant à la chasse. Berte au grand pied, mère de Charlemagne, accusée d'adultère par un serviteur infidèle, est, comme Geneviève de Brabant, condamnée à périr au milieu des bois. Comme elle livrée aux bêtes féroces par les soldats chargés de la tuer, elle reste seule et sans appui; c'est encore en chassant que le roi Pépin la reconnaît. Les circonstances ajoutées à ces différents récits varient, mais ont la même origine. Ils furent composés les deux premiers dans le nord de la France, et dans la Flandre, le troisième, par Adenès, né vers 1240, dans le duché de Brabant, et qui a été ménestrel du duc Henri III, l'un des successeurs de Sigfrid.

L'histoire de Geneviève de Brabant a été le sujet de nombreuses compositions: des nouvelles, des romans, des pièces de théâtre principalement parurent à différentes époques. Parmi ces dernières, la plus ancienne est une tragédie attribuée au Père Ceriziers, Jésuite; elle a pour titre: *Geneviève ou l'Innocence reconnue*, tragédie chrétienne, 1 vol. in-18; Paris, 1669. Le même auteur, en 1646, fit entrer l'histoire de Geneviève dans un roman assez étendu, qu'il appela: *Les trois Etats de l'Innocence*, contenant l'histoire de la Pucelle d'Orléans ou l'Innocence affligée, de Geneviève ou l'Innocence reconnue, d'Girlande ou l'Innocence couronnée. 1646, in-8. D'Aure, Corneille Blessebois, La Chaussée, ont suivi Ceriziers et fait, après lui, sur Geneviève des drames ou des tragédies; Berquin lui a consacré l'une de ses plus jolies romances. L'Allemand Tieck a écrit une pièce dont madame de Staël, dans son livre sur l'Allemagne, parle avec éloge. Cette pièce a été analysée il y a quelques années, dans le premier volume d'un recueil intitulé: *Le Monde dramatique*.

LE ROUX DE LINGY.



CANTIQUE DE GENEVIÈVE DE BRABANT.

Approchez-vous, honorable assistance,
 Pour entendre réciter en ce lieu,
 L'innocence reconnue et patience
 De Geneviève très aimée de Dieu ;
 Etant Comtesse,
 De grand noblesse,
 Née du Brabant était assurément.

Geneviève fut nommée au baptême ;
 Ses père et mère l'aimaient tendrement ;
 La solitude prenait d'elle même,
 Donnant son cœur au sauveur tout puissant.
 Son grand mérite
 Fit qu'à la suite,
 Dès dix-huit ans fut mariée richement.

En peu de temps s'éleva grande guerre ;
 Son mari, seigneur du palatinat,
 Fut obligé pour son honneur et gloire,
 De quitter la Comtesse en cet état,
 Etant enceinte
 D'un mois sans feinte,
 Fit ses adieux, ayant les larmes aux yeux.

Il a laissé son aimable Comtesse
 Entre les mains d'un méchant intendant,
 Qui la voulut séduire par finesse,
 Et l'honneur lui ravir subtilement ;
 Mais cette Dame,
 Pleine de charme,
 N'y voulut consentir aucunement.

Ce malheureux accusa sa maîtresse
 D'avoir péché avec son cuisinier ;
 Le serviteur fit mourir par adresse,
 Et la Comtesse fit emprisonner ;
 Chose assurée,
 Est accouchée,
 Dans la prison, d'un beau petit garçon.

Le temps finit toute cette grande guerre,
 Et le seigneur revint en son pays ;
 Golo s'en fut au devant de son maître,
 Jusqu'à Strasbourg accomplir son envie ;
 Ce téméraire
 Lui fit accroire
 Que sa femme adultère avait commis.

Etant troublé de chagrin dans son âme ;
 Il ordonna à Golo ce tyran,
 D'aller au plutôt faire tuer sa Dame,
 Et massacrer son petit innocent,
 Ce méchant traître,
 Quittant son maître,
 Va, d'un grand cœur, exercer sa fureur.

Ce bourreau de Geneviève si tendre,
 La dépouilla de ses habillemens ;
 De vieux haillons la fit vêtir et prendre
 Par deux valets fort rudes et très puissans,
 L'ont emmenée,
 Bien desolée,
 Dans la forêt avec son cher enfant.



Geneviève, approchant du supplice.
 Dit à ses deux valets, tout en pleurant :
 Si vous voulez me rendre un grand service,
 Faites moi mourir avant mon cher enfant.
 Et sans remise.
 Je suis soumise
 A votre volonté présentement.

La regardant, l'un dit, qu'allons nous faire ?
 Quoi ! un massacre ! je n'en ferai rien ;
 Faire mourir notre aimable maîtresse....
 Peut-être un jour nous fera-t-elle du bien ;
 Sauvez-vous, Dame,
 Pleine de charme
 Dans ces forêts qu'on ne vous vove jamais.

Celui qui a fait grâce à sa maîtresse,
 Dit : je sais bien comment tromper Golo :
 La langue d'un chien, nous faut, par finesse,
 Prendre et porter à ce cruel bourreau ;
 Ce traître infâme,
 Dedans son âme,
 Dira : c'est cell' de Gen'viève au tombeau.

Au fond d'un bois, dedans une carrière,
 Geneviève demeura pauvrement,
 Etant sans pain, sans feu, et sans lumière,
 Ni compagnie que son cher enfant ;
 Mais l'assistance
 Qui la substantive
 C'est le bon Dieu qui la garde en tout lieu.

Elle fut visitée par un' pauvre biche,
 Qui, tous les jours, allaitait son enfant :
 Tous les oiseaux chantent et la réjouissent,
 L'accoutumant à leur aimable chant ;
 Les bêtes farouches
 Près d'elle se couchent,
 Divertissant elle et son cher enfant.

Voilà son mari qui est en grand' peine,
 Dans son château, consolé par Golo ;
 Ce n'est que jeux que festins qu'on lui mène ;
 Mais ces plaisirs sont très mal à propos ;
 Car, dans son âme,
 Sa chere Dame,
 Ce chatelain pleure avec grand chagrin.

Jesus-Christ a découvert l'innocence
 De Geneviève, par sa grande bonté ;
 Chassant dans la forêt en diligence,
 Le Comte, des chasseurs s'est écarté,
 Après la biche
 Qui est nourrie
 De son enfant qu'elle allaitait souvent.

La pauvre biche se sauve au plus vite,
 Dedans la grotte, auprès de l'innocent :
 Le Comte, aussitôt faisant la poursuite,
 Pour l'attirer de ces lieux promptement,
 Vit la figure
 D'un' créature
 Qui était auprès de son cher enfant.



Appercévant dans cette grotte obscure
 Cette femme couverte de cheveux,
 Lui demanda : qui êtes vous, créature ?
 Que faites vous dans ces lieux ténébreux ?
 Ma chère amie,
 Je vous en prie,
 Dites moi donc, s'il vous plaît, votre nom.

Geneviève, c'est mon nom d'assurance,
 Née du Brabant, où sont tous mes parens :
 Un grand seigneur m'épousa, sans doutance,
 Dans son pays m'emmena promptement :
 Je suis Comtesse,
 De grand noblesse,
 Mais mon mari fait de moi grand mépris.

Il m'a laissée étant d'un mois enceinte,
 Entre les mains d'un méchant intendant,
 Qui a voulu me séduire par contrainte,
 Et puis me faire mourir vilainement :
 De rage félonne,
 Dit à deux hommes,
 De me tuer moi et mon cher enfant.

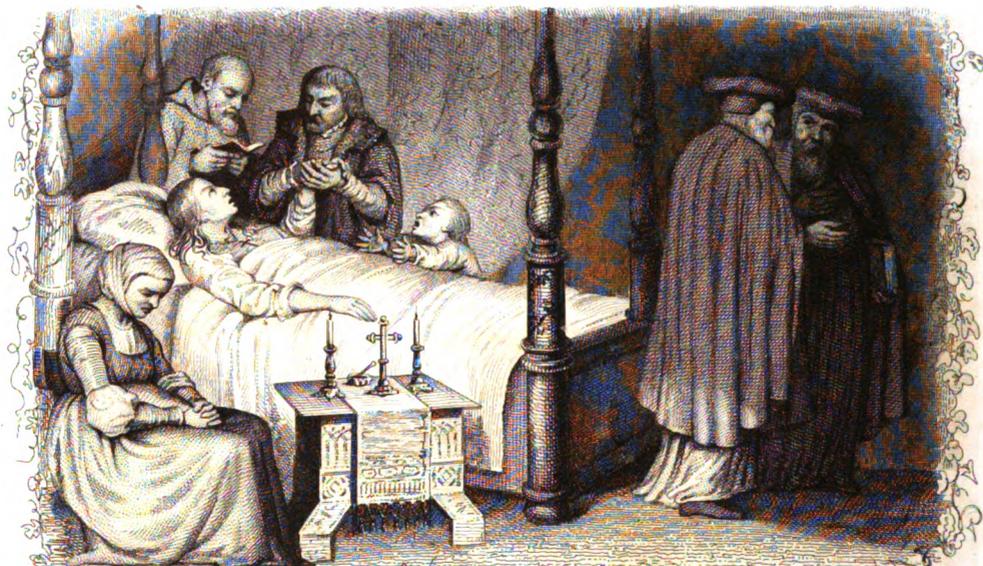
Le Comte ému, reconnaissant sa femme,
 Dedans ce lieu, la regarde en pleurant ;
 Quoi ! est-ce vous Geneviève, chère Dame,
 Pour qui je pleure il y a si longtemps ?
 Mon dieu : quelle grace,
 Dans cette place,
 De retrouver ma très chère moitié.

Ah ! que de joie ! au son de la trompette,
 Voici venir la chasse et les chasseurs,
 Qui reconnurent le Comte, je proteste,
 A ses côtés et sa femme et son cœur,
 L'enfant, la Biche,
 Les chiens chérissent,
 Les serviteurs rendent grâce au seigneur.

Tous les oiseaux et les bêtes sauvages,
 Regrettent Geneviève par leur chant,
 Pleurent et gémissent par leurs doux ramages,
 En chantant tous d'un ton fort languissant.
 Pleurant la perte
 Et la retraite
 De Geneviève et de son cher enfant.

Ce grand seigneur, pour punir l'insolence,
 Et la perfidie du traître Golo,
 Le fit juger par très juste sentence,
 D'être écorché tout vif par un bourreau :
 A la Voirie
 L'on certifie
 Que son corps y fut jette par morceaux.

Fort peu de temps notre illustre princesse
 Restait vivante avec son cher mari,
 Malgré ses chères et tendres caresses
 Elle ne pensait qu'au sauveur Jesus-Christ ;
 Dans sa chère âme,
 Remplie de flamme,
 Elle priait Dieu tant le jour que la nuit.



Elle ne pouvait manger que des racines,
 Dont elle s'était nourrie dans les bois:
 Ce qui fait que son mari se chagrine,
 Offrant toujours des vœux au Roi des Rois:
 Qu'il s'intéresse
 De sa princesse,
 Qui suivait si austèrement ses lois.

Puissant seigneur, par amour je vous prie,
 Et puis qu'aujourd'hui il nous faut quitter,
 Que mon cher fils, ma douce compagnie,
 Tienne toujours place à votre côté;
 Que la souffrance,
 De son enfance,
 Fasse preuve de ma fidélité.

Geneviève, à ce moment rendit l'âme
 Au Roi des Rois, le sauteur tout puissant,
 Benoni de tout son cœur et son âme,
 Poussait des cris terribles et languissans
 Se jettant par terre
 Lui et son père,
 Se lamentant, pleurant amèrement.

Du ciel, alors, sortit une lumière,
 Comme un rayon d'un soleil tout nouveau,
 Dont la clarté dura la nuit entière,
 Rien n'a paru au monde de plus beau:
 Les pauvres et riches,
 Jusqu'à la biche,
 Tout a suivi Geneviève au tombeau.



Pour conserver à jamais l'innocence
 De Geneviève accusée par Golo,
 La pauvre Biche veut, par sa souffrance,
 Le prouver par un miracle nouveau:
 Puisqu'elle est morte,
 Quoi qu'on lui porte,
 Sans boire ni manger sur le tombeau.

AIR DE GENEVIÈVE DE BRABANT, avec accompag. de piano par M. H. COLET, profes. d'harmonie au Conservatoire.

Andante.

CHANT.

PIANO.

Ped. dolce

Ap - pro - chez - vous, ho - no -

- rable as - sis - tan - - ce, Pour en - ten -

- dre ré - ci - ter, en ce lieu, L'in - no - cen - ce re - con -

- nue et pa - tien - ce De Gé - ne - viè - ve très ai - mée de

Dieu; E - tant com - tes - se De grand' no - bles - se,

(*) J'ai cru devoir conserver, quant aux paroles, la prosodie usitée pour ces deux airs.

Née du Bra - bant E - tait as - su - - ré - ment.

tr

rallent.

S

Fin.

L'air suivant, qui est devenu populaire, dérive évidemment (par corruption) de celui que nous venons de donner.

Andante.

CHANT

Approchez-vous, ho-norable as-sis - tan - ce, Pour en-ten-

PIANO.

Ped. dolce

S

- dre re-ci-ter en ce lieu, L'inno-cen-ce re-connue et pa-tien-ce De Gé-ne-

Andante.

- viè - ve très ai - mée de Dieu; E - tant com-tes - se De grand no-

- bles - se, Née du Bra - bant E - tait as - su - - ré - ment.

tr

S

Fin.

Procédés de Tantenstein et Cordel, 90, rue de la Harpe.

Paris. Imp. de F. Loquin, 16, rue N.-D. des Victoires.

FANFAN LA TULIPE

PAROLES D'ÉMILE DEBRAUX.

DESSINS PAR H. TRIMOLET

GRAVURES : 1^{re} et 4^e planche, par M. FONTAINE ; 2^e et 3^e planche, par M. J. COLLIGNON.

Musique arrangée avec accompagnement de piano par M. S. Colet.

AIR : *Boira qui voudra, larivette.*

NOTICE.

Le pauvre Émile a passé comme une ombre,
Ombre joyeuse et chère aux bons vivants ;
Ses gais refrains vous égalent en nombre,
Fleurs d'acacia qu'éparpillent les vents.....

BÉRANGER.

Peu de chansons ont obtenu les honneurs d'une popularité égale à celle de *Fanfan la Tulipe*. Lors de son apparition, en 1849, elle passa rapidement des *goguettes* où elle avait pris naissance, dans les rangs de l'armée qui l'accueillit avec enthousiasme, et bientôt elle pénétra, rayonnante, dans les salons, où les souvenirs de notre gloire trouvaient encore des échos. On assure même qu'elle fut souvent chantée par le duc de Berry qui en aimait surtout la musique. Enfin, pour que rien ne manquât à son triomphe, le théâtre de la Gaîté en fit le sujet d'une charmante petite pièce qui eut une longue suite de représentations.

Ce n'est pas, cependant, que cette chanson fût regardée comme un chef-d'œuvre de parisisme ou de poésie ; son esprit de bon aloi autant que d'à-propos, sa franchise nationale et son originalité sans prétention, en avaient seuls déterminé le succès. Émile Debraux, qui en est l'auteur, se souciait peu d'observer les règles du langage et de la versification, bien qu'il eût fait d'assez bonnes études pour être correct. La nature lui avait donné le secret de parler au cœur et de s'en faire comprendre, il n'aspirait pas

à autre chose. Chansonnier du peuple, ce titre semblait suffire à son ambition. Il est mort sans avoir songé qu'il aurait pu être un poète remarquable.

En jetant sur la tombe d'Émile un adieu qui ressemble beaucoup à un brevet d'immortalité, Béranger a dit :

A tant d'esprit passez la négligence;
Ah! du talent le besoin est l'écueil.

Mais il est fort douteux pour nous que Debraux, placé dans une condition de fortune moins équivoque, se fût jamais plus sérieusement occupé de ses compositions. Une impérieuse habitude de produire était devenue sa première Muse; il traitait vingt sujets pour ne pas prendre le temps d'en choisir un; ses pensées étaient souvent jetées sans ordre sur le papier, et, lorsqu'il en avait formé un tout, quelque imparfait qu'il fût pour lui-même, il n'y retouchait plus.

Cependant, que de jolis refrains éclos sous la plume d'Émile Debraux, et combien on regrette en les parcourant, que leur auteur, plus convaincu de son mérite ou plus soigneux de sa réputation d'écrivain, ne se soit pas toujours conformé aux exigences de l'art en suivant l'exemple du grand maître dont il était le contemporain et l'admirateur enthousiaste!

La circonstance est le meilleur aliment de la Chanson, telle que la comprenait Debraux, et il savait l'exploiter avec autant de talent que de bonheur. *Sanfan la Tulipe*, cette chaleureuse expression des sentiments guerriers qui agitaient la France à l'époque où la queue de l'invasion se traînait encore à nos portes, aurait probablement fait moins de bruit quelques années plus tard. L'intérêt qui se rattache aux plus grandes choses se prescrit vite; mais celles que célébrait la Chanson, deux cent mille braves, à peine déponillés de leur vieil uniforme, venaient d'en être témoins. L'histoire de *Sanfan la Tulipe* était la leur, rien n'y manquait, pas même l'épilogue :

Maintenant je me repose
Sous le chaume hospitalier.....

La chanson d'Émile Debraux est peut-être encore de notre temps. C'est la Victoire au repos, mais toujours prête à marcher au premier signal. Les soldats d'autrefois la chantaient comme ils raconteraient un épisode de leur vie, et ceux d'aujourd'hui comme une fiction de leur état.

CHARLES LE PAGE,
Ancien ami et collaborateur de Debraux.



FANFAN LA TULIPE

Comme l'mari d'notre mère
Doit toujours s'app'ler papa.
Je vous dirai que mon père
Un certain jour me happa;
Puis me m'nant jusqu'au bas de la rampe
M'dit ces mots qui m'mir'nt tout sans d'ssus d'ssous :
J'te dirai ma foi
Qui g'nia plus pour toi
Rien chez nous,
V'là cinq sous
Et décampe
En avant,
Fanfan la Tulipe
Oui mill'nom d'un' pipe
En avant .



Puisqu'il est d'fait qu'un jeune homme
Quand il a cinq sous vaillant,
Peut aller d'Paris à Rome,
Je partis en sautillant.
L'premier jour je trottais comme un ange
Mais l'lend'main
Je mourais quasi d'faim.
Un r'eruteur passa
Qui me proposa
Pas d'orgueil,
J'n'en bats l'œil,
Faut que j'mange!
En avant, etc .

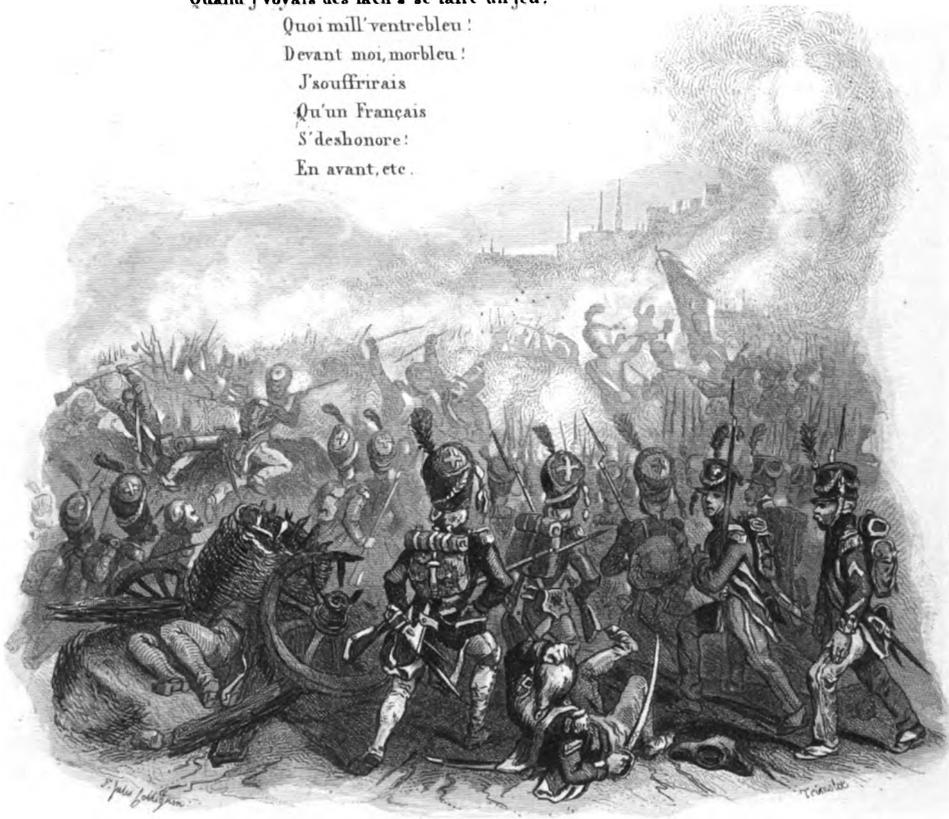


Quand j'entendis la mitraille.
Comm' je r'grettais mes foyers !
Mais quand j'vis à la bataille
Marcher nos vieux grenadiers ;
Un instant nous somm's toujours ensemble,
Ventrebleu, me dis-je alors tout bas :

Allons, mon enfant,
Mon petit fanfan,
Vite au pas,
Qu'on n'dis pas
Que tu trembles.
En avant, etc.

En vrai soldat de la garde,
Quand les feux étaient césés,
Sans r'garder à la cocarde
J'tendais la main aux blessés.
D'insulter des homm's vivant encore
Quand j'voyais des lâch's se faire un jeu.

Quoi mill' ventrebleu !
Devant moi, morbleu !
J'souffrirais
Qu'un Français
S'deshonore !
En avant, etc.



Vingt ans soldat vaill' que vaille,
 Quoiqu' au d'voir toujours soumis,
 Un' fois hors du champ d' bataille
 J' nai jamais connu d' enn' mis.

Des vaincus la touchante prière
 M' fit toujours
 Voler à leur secours.
 P't' et c' que j' fais pour eux,
 Les malheureux
 L' front un jour
 A leur tour
 Pour ma mère !
 En avant, etc.

A plus d'un' gentill' friponne
 Mainte fois j'ai fait la cour,
 Mais toujours à la dragonne,
 C'est vraiment l' chemin l' plus court,
 Et j' disais quand un' fille un peu fière
 Sur l'honneur se mettait à dada :
 N' irembons pas pour ça
 Ces vertus là
 Tôt ou tard,
 Finiss' nt par
 S' laisser faire !
 En avant, etc.





Mon père, dans l'infortune,
M'app'la pour le protéger;
Si j'avais eu d'la rancune,
Quel moment pour me venger!
Mais un franc et loyal militaire
D'ses parens doit toujours être l'appui;
Si j'n'avais eu qu' lui,
J's'rais aujourd'hui
Mort de faim,
Mais enfin,
C'est mon père!
En avant, etc.

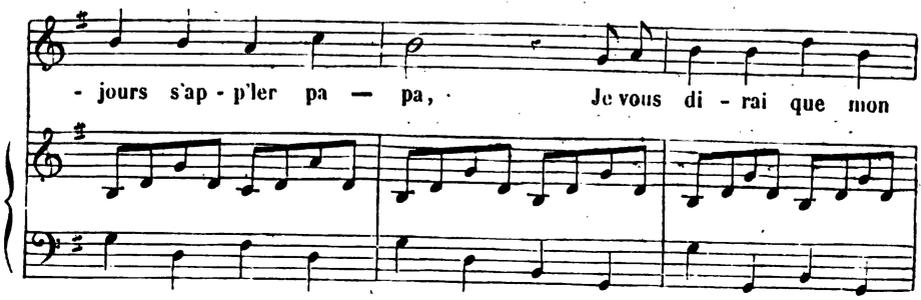
Maintenant je me repose
Sous le chaume hospitalier
Et j'y cultive la rose,
Sans négliger le laurier.
D'mon armur'je détache la rouille,
Si le Roi m'app'lait dans les combats:
De nos jeun's soldats
Guidant les pas,
J'm'écrirais
J'suis français,
Qui touch' mouille!
En avant,
Fanfan la Tulipe
Qui mill'nom d'un pipe
En avant.

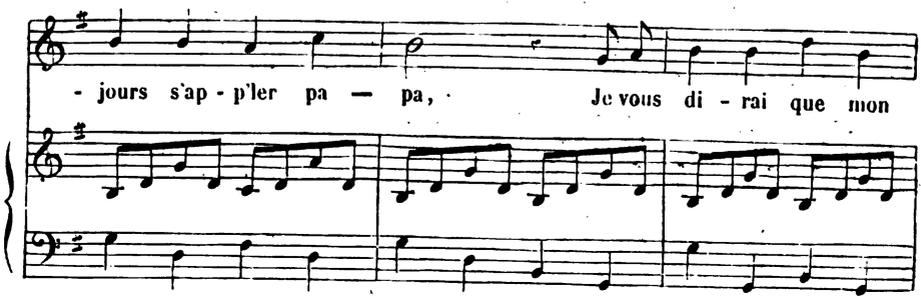
AIR DE FANFAN LA TULIPE, avec accompagn. de piano par M. H. COLET, profes. d'harmonie au Conservatoire.

Allegretto.

CHANT.  Comme l'ma-ri d'no-tre mè - re Doit tou-

PIANO. 

 - jours s'ap - p'ler pa - pa, Je vous di - rai que mon



 pè - re Un cer - tain jour me hap - pa; Puis, me



 m'nant jusqu'au bas de la ram-pe, M'dit, ces mots qui m'irent tout sans d'ssus



d'ssous: J'te di - rai, ma foi, Qui gnia plus pour toi Rien chez nous, V'la cinq

F *crescendo.*

sous Et dé - cam - pe. En a - vant, Fan - fan la Tu -

F

- li - pe, Oui, mill' noms d'un' pipe, En a - vant!

8va

Ped. FF

9^e COUPLET. *SS*

Puisqu'il

loco.

SS

Fin.

Procédés de Tantenstein et Cordet, 90, rue de la Harpe

Paris. Imp. de F. Lecqun, 15, rue N.-D. des Vieilles.

T A B L E A U

DE

PARIS A CINQ HEURES DU MATIN

PAR DÉSAUGIERS.

DESSINS PAR M. TRIMOLET.

GRAVURES : 1^{re} et 4^e planche, par M. NARGEOT ; 2^e et 3^e planche, par M. TORLET.

Musique arrangée avec accompagnement de piano par M. G. Colet.

NOTICE.

Que de tableaux on a faits de cette grande capitale de la France et de la civilisation ! Sous combien d'aspects, en effet, on peut la peindre ! Mercier, ce bizarre écrivain, ou plutôt fabricant d'écrits en tout genre, qui se donnait tant de peine pour singer l'originalité, fut le premier qui entreprit ce portrait en grand. Jusque-là, on s'était borné à en décrire les monuments et les édifices ; il voulut en retracer aussi les usages et les mœurs. Son *Tableau de Paris* ne manquait point, dans quelques parties, d'observation et de vérité ; mais un philosophisme frondeur et bavard, un manque presque total de vues saines et élevées, condamnaient cette œuvre à la médiocrité. Son style, sans correction et sans couleur, acheva de la vouer à l'oubli. Aussi n'en reste-t-il guère aujourd'hui dans nos souvenirs que cet arrêt porté sur elle par un ingénieux critique : " *Siore pensé dans la rue et écrit sur la borne !* "

Mercier, toutefois, se crut, d'après cette ébauche, promu en quelque sorte à l'emploi de peintre officiel et permanent de notre capitale. En 1796, il en recommençait le tableau sous le titre du *Nouveau Paris* ; mais cette fois ce fut pis encore. Outre ses divagations personnelles, il y entassa les doctrines et rêveries politiques de l'époque : ce qui en rendit la lecture dès lors très fastidieuse, et aujourd'hui à peu près impossible.

Au temps où il avait entrepris son premier travail, c'était tenter une espèce de voyage de découvertes dans cette cité-monde. Il en avait laissé beaucoup à faire à ses successeurs, et vingt années de révolutions

les avaient multipliées pour eux. Aussi un assez grand nombre d'observateurs se lancèrent dans cette carrière, avec plus ou moins de succès. Salgues, Gallois, Saint-Victor, Dulaure, etc., y consacrèrent tour à tour leurs pinceaux. Ajoutons que, pour justifier un adage de nos jours :

Tout s'entreprend par compagnie.

La capitale a également fourni le sujet de deux ouvrages assez volumineux, éclos de l'association de divers écrivains, le *Siècle des Cent-Un*, et le *Nouveau Tableau de Paris*.

Paris a aussi inspiré, comme on sait, des compositions moins graves; ainsi le spirituel *Ermite de la Chaussée-d'Antin* en crayonna, sous l'Empire, avec une légèreté railleuse les mœurs et les ridicules, et Picard voulut en transporter sur le théâtre le panorama critique; mais il fut moins heureux avec la *Grande-Ville* qu'avec la *Petite*.

Depuis longtemps la Poésie avait aussi trouvé des couleurs sur sa palette pour retracer au moins quelques traits de la physionomie de cette vaste cité, et la verve satyrique de Boileau en avait dépeint les embarras, qui, de nos jours, auraient fourni un ample supplément à ses descriptions. Désaugiers ne voulut pas que la Chanson fût déshéritée dans ce partage; il saisit, pour faire poser Paris devant lui, l'instant où le portrait devait être et rester le plus vrai, cinq heures du matin, moment où n'ayant point encore fait sa toilette, Paris s'offrait à lui

. dans le simple appareil
D'une cité qui vient d'échapper au sommeil.

Grace à cet habile choix, ce tableau a conservé, après un demi-siècle, toute sa fraîcheur, tout son coloris. Son exécution finie l'a rendu il est vrai l'un des chefs-d'œuvre de son auteur. Là ne brille pas seulement sa vive et franche gaieté; observation fine, critique maligne, morale enjouée, tout s'y trouve réuni et disposé avec un art qui a tout le charme du naturel.

Dans cette production, Désaugiers s'imposa en outre la tâche et mérita le prix de la difficulté vaincue par le choix de son rythme. Sur la contredanse du *Gallet de la Rosière*, de Gardel aîné, il fit courir pour ainsi dire une foule de vers rapides, courts et légers, de rimes redoublées, qui constituent ce que l'on appelle chez nous le couplet de facteur. C'est un mérite de plus, quand il n'a rien coûté au sens, au goût et à la vérité; et, à tous ces titres, cette jolie miniature restera l'un des ornements de notre Musée lyrique.

OCRRY, membre du Caveau moderne.

TABLEAU DE PARIS
A CINQ HEURES DU MATIN



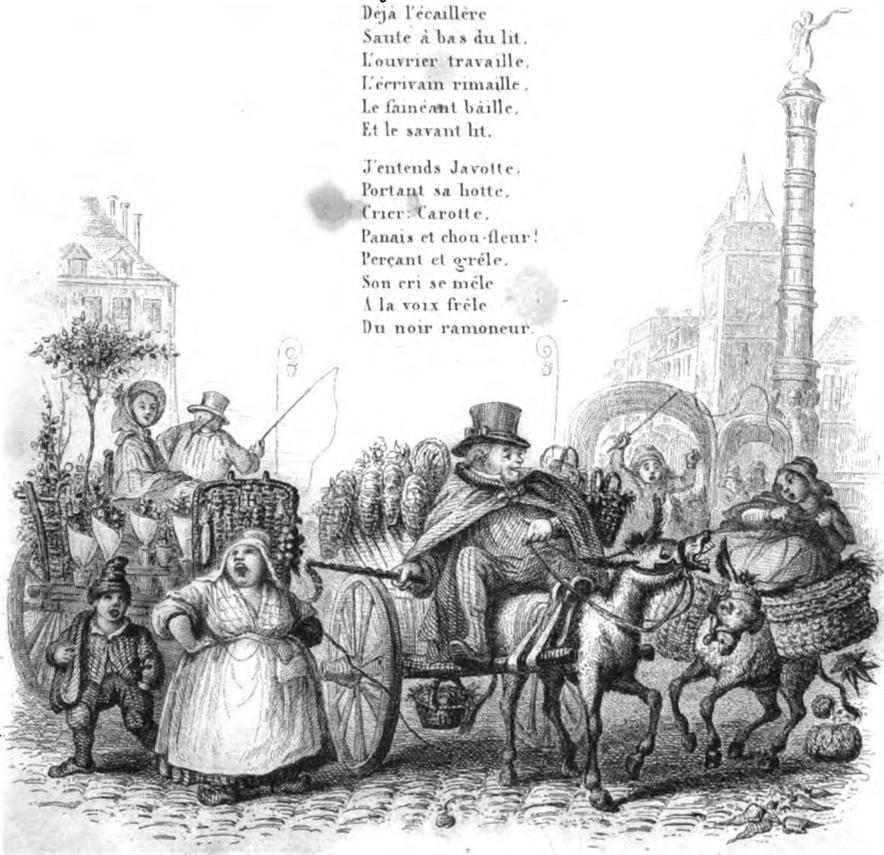
L'ombre s'évapore
Et déjà l'aurore
De ses rayons dore
Les toits d'alentour;
Les lampes pâlissent,
Les maisons blanchissent.
Les marchés s'emplissent:
On a vu le jour.

De la Villette,
Dans sa charrette,
Suzon brouette
Ses fleurs sur le quai,
Et de Vincenne
Gros-Pierre amène
Ses fruits que traîne
L'un âne eslanque.



Déjà l'épicière,
Déjà la fruitière,
Déjà l'écaillère
Sauté à bas du lit.
L'ouvrier travaille,
L'écrivain rimaille,
Le fainéant bâille,
Et le savant lit.

J'entends Javotte,
Portant sa hotte,
Crier: Carotte,
Panais et chou-fleur!
Perçant et grêle,
Son cri se mêle
À la voix frêle
Du noir ramoneur.





L'huissier carillonne,
 Attend, jure, sonne,
 Resonne, et la bonne,
 Qui l'entend trop bien ;
 Maudissant le traître,
 Du lit de son maître
 Prompte à disparaître,
 Regagne le sien.

Gentille, accorte,
 Devant ma porte
 Perrette apporte
 Son lait encor chaud ;
 Et la portière,
 Sous la gouttière,
 Pend la volière
 De dame Margot.

Le joueur avide,
 La mine livide
 Et la bourse vide,
 Rentre en fulminant ;
 Et sur son passage,
 L'ivrogne, plus sage,
 Révant son breuvage,
 Ronfle en fredonnant.

Tout, chez Hortense,
 Est en cadence ;
 On chante, danse,
 Joue, et cætera...
 Et sur la pierre
 Un pauvre hère,
 La nuit entière,
 Souffrit et pleura.





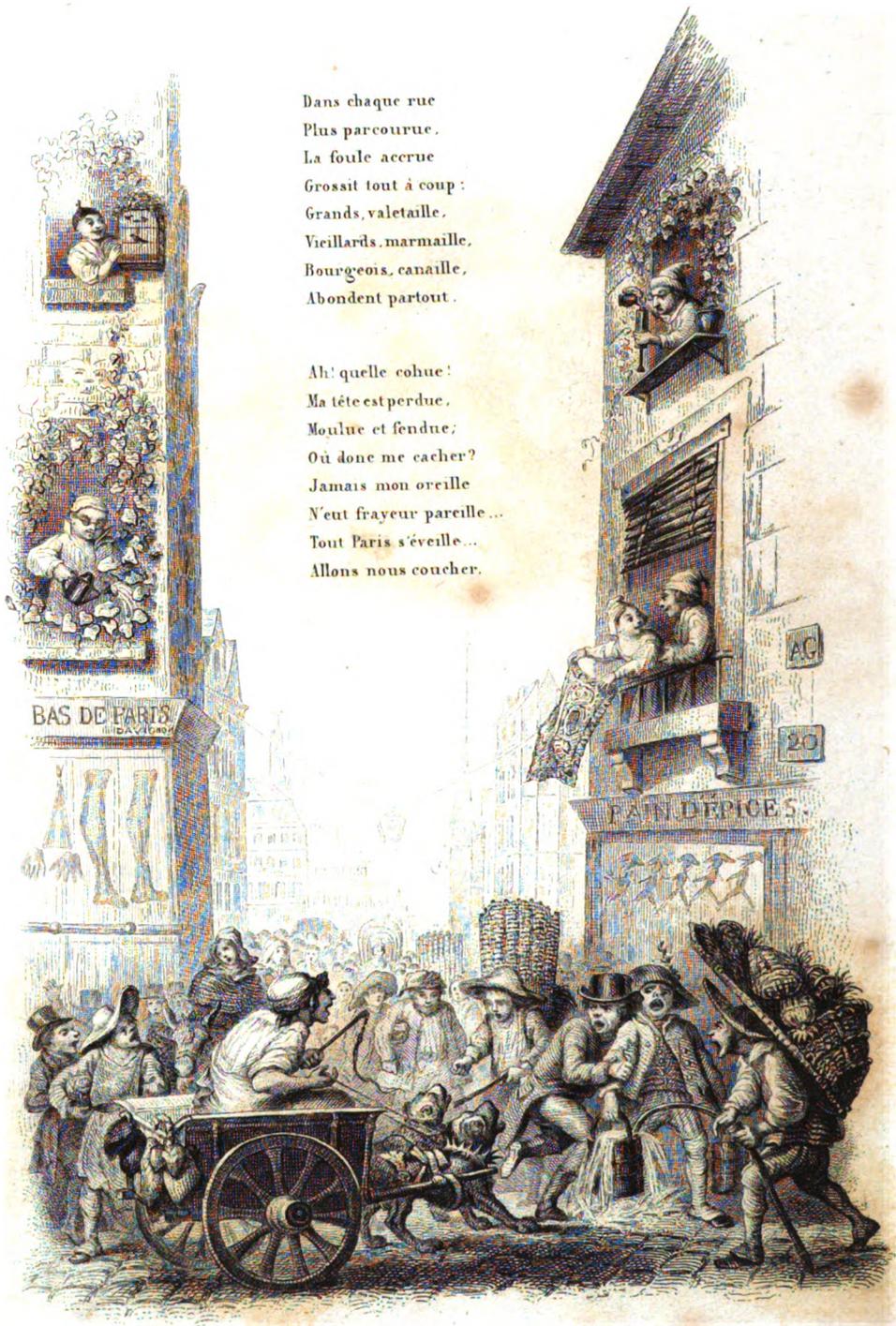
Le malade soune,
 Afin qu'on lui donne
 La drogue qu'ordonne
 Son vieux médecin,
 Tandis que sa belle,
 Que l'amour appelle,
 Au plaisir fidèle,
 Feint daller au bain.

Quand vers Cythère
 La solitaire,
 Avec mystère,
 Dirige ses pas,
 La diligence
 Part pour Mayence,
 Bordeaux, Florence,
 Ou les Pays-Bas.

« Adieu donc, mon père;
 Adieu donc, mon frère;
 Adieu donc, ma mère.
 — Adieu, mes petits. »
 Les chevaux hennissent,
 Les fouets retentissent,
 Les vitres frémissent :
 Les voilà partis.



Adolphe Toullet Aquafortis



Dans chaque rue
Plus parcourue.
La foule accrue
Grossit tout à coup :
Grands, valetaille,
Vieillards, marmaille,
Bourgeois, canaille,
Abondent partout.

Ah! quelle cohue !
Ma tête est perdue.
Moulue et fendue,
Où donc me cacher ?
Jamais mon oreille
N'eut frayeur pareille...
Tout Paris s'éveille...
Allons nous coucher.

AIR de PARIS A CINQ HEURES DU MATIN, avec accompag. de piano par M. H. COLET, profes. d'harmonie au Conservatoire.

Allegro.

CHANT.

L'om - bre s'é - va - po - re, Et

PIANO.

dé - ja l'au-ro - re De ses ra-yons do - re Les toits d'a - len-tour; Les

lamps pâ - lis - sent, Les mai-sons blan-chis - sent, Les marchés s'em-plis-sent. On

Fin.

a vu le jour. De la Vil - let - té, Dans sa char-ret - te. Su -

Fin.

- zon brou-et - te Ses fleurs sur le quai, Et de Vin-cen-ne Gros -

Pierre a - mè-ne Ses fruits que trai-ne Un âne ef-flan - qué. Dé -

On choisira à volonté l'accompagnement qui précède ou celui qui suit.

Allegro. sf

PIANO. *P*

Fin.

Procédés de Tantenstein et Cordel.

Paris. Imp. de F. Lecœur, 16, rue N. D. des Victoires.

Ô MA TENDRE MUSETTE,

PAROLES DE LA HARPE, MUSIQUE DE MONSIGNY.

QUE NE SUIS-JE LA FOUGÈRE!

Paroles de Riboulté, musique de Pergolèse.

QUE J'AIME A VOIR LES HIRONDELLES!

PAROLES DE FLORIAN, MUSIQUE DE DEVIENNE.

DESSINS ET GRAVURES PAR M. DAUBIGNY.

Musique arrangée avec accompagnement de piano par M. H. COLLET.

NOTICE.

L'habile et sévère critique La Harpe savait dans l'occasion sacrifier aux Graces. Son petit poème de *Cangu et Féline*, sa charmante imitation de l'une des Odes amoureuses d'Horace: " Si le ciel t'avait punie, etc. ", en sont des témoignages auxquels il faut ajouter sa romance si connue: *Ô ma tendre Musette*, qui devait figurer dans cette collection comme un des modèles du genre. Aucun recueil n'avait encore révélé le nom de celui qui l'orna d'une musique simple et touchante. Ce compositeur anonyme fut l'auteur des partitions du *Déserteur*, de *Félix*, etc., Monsigny, qui, sans aspirer à la science, a presque toujours rencontré la mélodie et le chant.

Que ne suis-je la Fougère! gracieuse bluette, composée sur un air italien du célèbre Pergolèse, et qui semble échappée à la lyre d'Anacréon, tient aussi un rang distingué dans les fastes de la romance française; c'est une des heureuses distractions poétiques par lesquelles Riboulté, contrôleur des rentes sous Louis XV (qui, à ce que nous croyons, fut le père de l'auteur de l'*Assemblée de Famille*), se délassait de ses occupations financières. Plusieurs autres de ses productions légères furent remarquées dans les *Almanachs des Muses* de son temps. Celle-ci leur a survécu seule, et méritait cette favorable exception.

La troisième Romance de cette livraison est, s'il nous est permis d'employer cette expression, une de ces petites perles lyriques que Florian donna pour parure à son *Estelle*, et dont le brillant succès éclipsa celui de l'héroïne elle-même. Dès sa naissance, en effet, l'amante de Némorin fut jugée un peu trop pastorale, et l'on regretta " de ne pas trouver de loup dans sa bergerie. " Mais les romances de l'ouvrage obtinrent des suffrages unanimes, et une vogue suffisamment attestée par la concurrence qui s'établit entre plusieurs compositeurs pour les mettre en musique. L'éditeur a donné la préférence, avec raison, au joli air de Devienne, plus tard auteur des *Visitandines*, et qui préludait à son triomphe en méritant le prix de ce concours.

OURRY, membre du *Caveau moderne*.

O MA TENDRE MUSETTE, musique de MONSIGNY, avec accompagnement de piano par M. H. COLET.

CHANT *Andante.* *rallent.*

O ma ten-dre mu-set - te, Mu-set-te, mes a -

PIANO. *P* *P* *Sf* *rallent.*

rallent.

- mours! Toi qui chanta-is Li-set - te, Li-sette et les beaux jours;

Sf *rallent.*

D'u-ne vaine es - pé - ran - ce Tu m'avais trop flat - té.

poco F *Sf cresc.* *minuendo.*

rallent. *S*

Chan-te son in - con - stan - ce Et ma fi - dé - li - té!

P *Sf* *rallent.* *S*

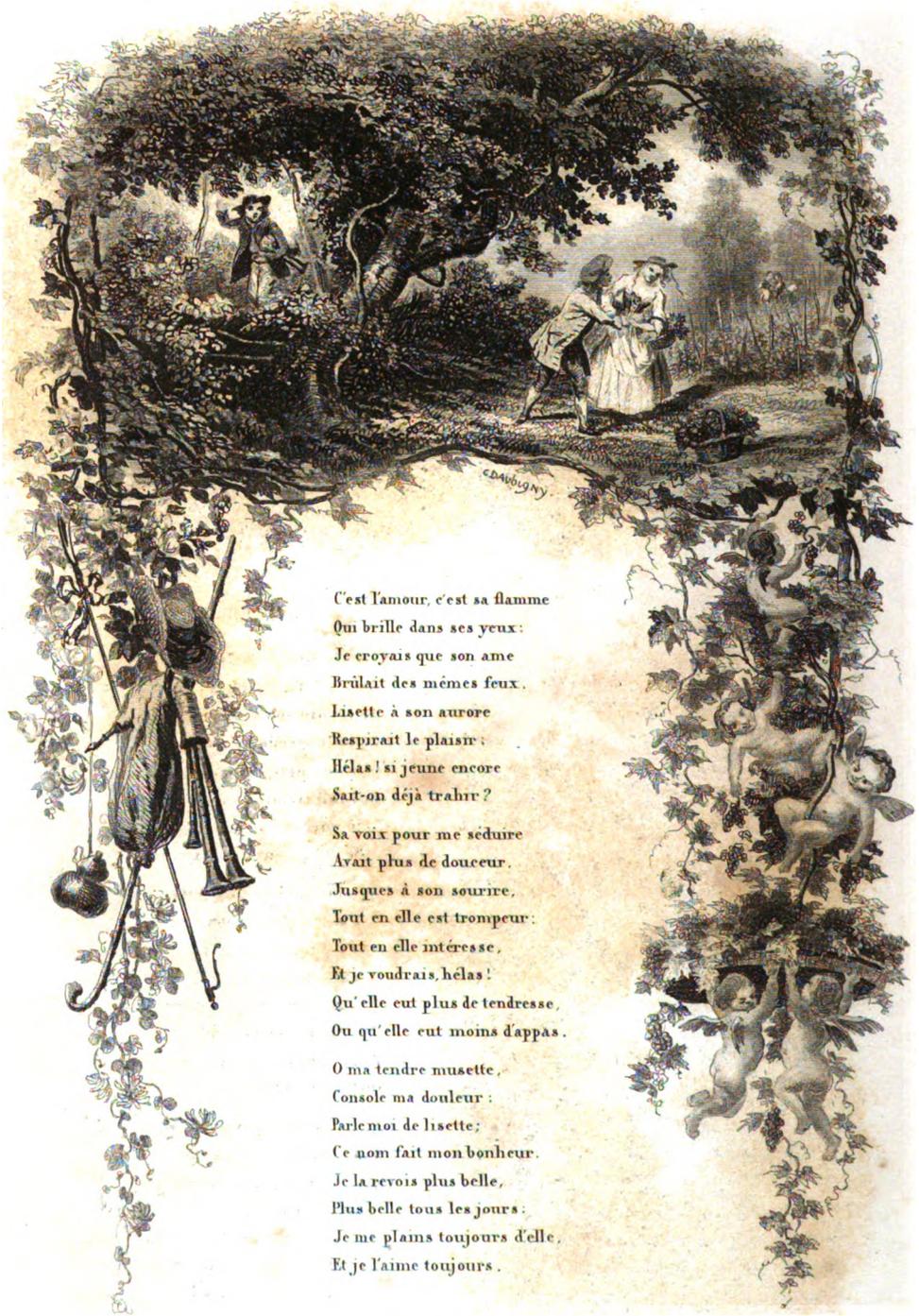
Procédés de Tantenstein et Cordel, 90, rue de la Harpe.

Fin.



LA MUSETTE

O ma tendre musette,
Musette mes amours,
Toi qui chantais Lisette,
Lisette et les beaux jours;
D'une vaine espérance,
Tu m'avais trop flatté:
Chante son inconstance
Et ma fidélité.



C'est l'amour, c'est sa flamme
Qui brille dans ses yeux :
Je croyais que son ame
Brûlait des mêmes feux .
Lisette à son aurore
Respirait le plaisir :
Hélas ! si jeune encore
Sait-on déjà trahir ?
Sa voix pour me séduire
Avait plus de douceur .
Jusques à son sourire .
Tout en elle est trompeur :
Tout en elle intéresse .
Et je voudrais, hélas !
Qu'elle eut plus de tendresse ,
Ou qu'elle eut moins d'appas .
O ma tendre musette ,
Console ma douleur :
Parle moi de Lisette ;
Ce nom fait mon bonheur .
Je la revois plus belle ,
Plus belle tous les jours :
Je me plains toujours d'elle .
Et je l'aime toujours .

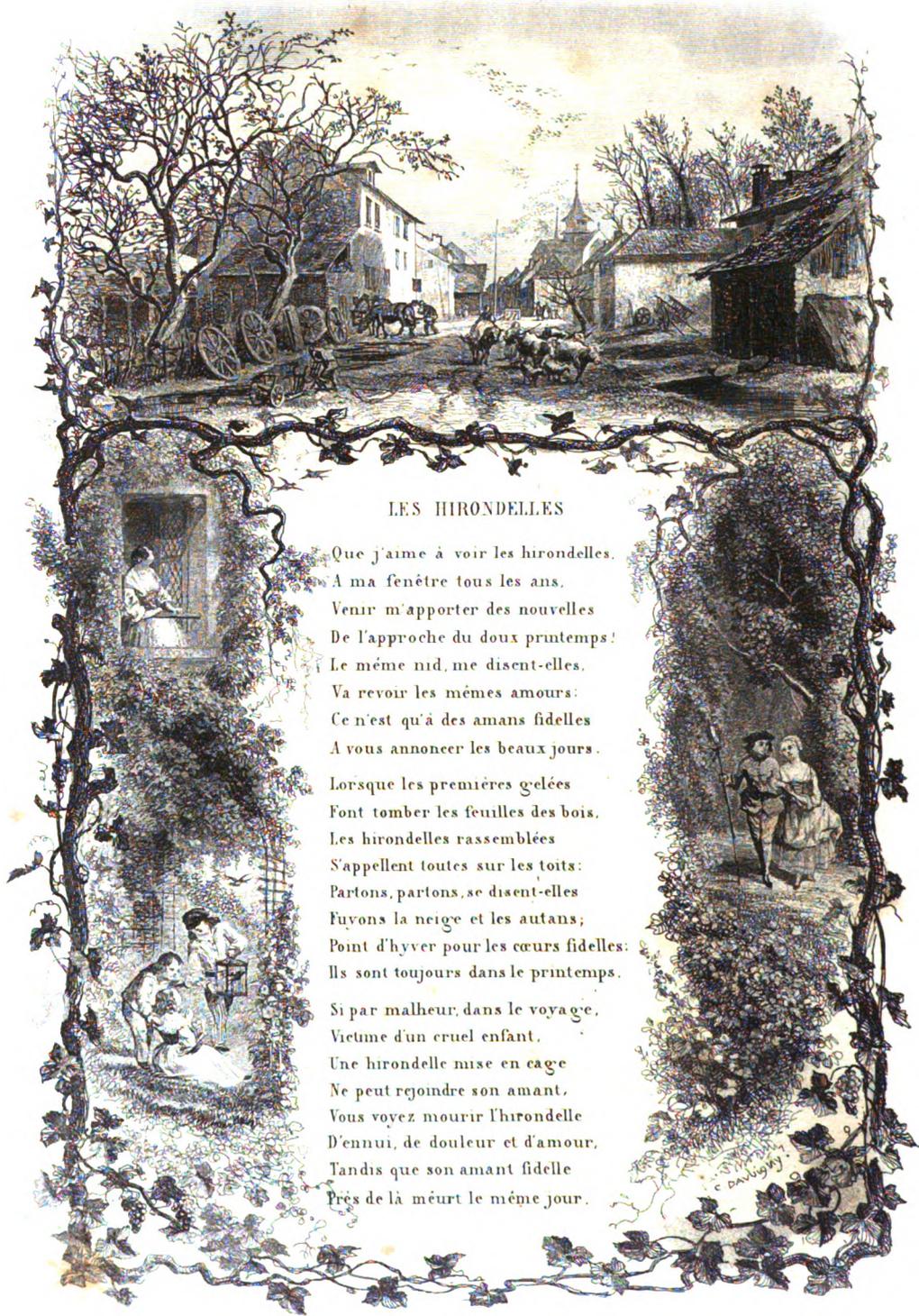


LES SOUHAITS.

Que ne suis-je la fougère
 Où, sur la fin d'un beau jour,
 Se repose ma bergère
 Sous la garde de l'amour !
 Que ne suis-je le zéphire
 Qui rafraîchit ses appas,
 L'air que sa bouche respire,
 La fleur qui naît sous ses pas.

Que ne suis-je l'onde pure
 Qui la reçoit dans son sein !
 Que ne suis-je la parure
 Qui la couvre après le bain !
 Que ne suis-je cette glace
 Où son miroir répété
 Offre à nos yeux une grace
 Qui sourit à la beauté.

Que ne puis-je par un songe
 Tenir son cœur enchanté !
 Que ne puis-je du mensonge
 Passer à la vérité !
 Les dieux qui m'ont donné l'être
 M'ont fait trop ambitieux,
 Car enfin je voudrais être
 Tout ce qui plaît à ses yeux.



LES HIRONDELLES

Que j'aime à voir les hirondelles,
A ma fenêtre tous les ans,
Venir m'apporter des nouvelles
De l'approche du doux printemps !
Le même nid, me disent-elles,
Va revoir les mêmes amours :
Ce n'est qu'à des amans fidelles
A vous annoncer les beaux jours .

Lorsque les premières gelées
Font tomber les feuilles des bois,
Les hirondelles rassemblées
S'appellent toutes sur les toits :
Partons, partons, se disent-elles
Fuyons la neige et les autans ;
Point d'hyver pour les cœurs fidelles :
Ils sont toujours dans le printemps .

Si par malheur, dans le voyage,
Victime d'un cruel enfant,
Une hirondelle mise en cage
Ne peut rejoindre son amant,
Vous voyez mourir l'hirondelle
D'ennui, de douleur et d'amour,
Tandis que son amant fidelle
Près de là meurt le même jour .

QUE NE SUIS-JE LA FOUÈRE! musique de PERGOLESE, avec accompag. de piano par M. H. COLET.

Andante.

CHANT. *Sf*
 Que ne suis - je la fou - gè - re, OÙ, sur

PIANO. *P* *P* *Sf* *P*

la fin d'un beau jour, Se re - po - se ma ber - gè - re Sous la gar - de de l'a -

Ped. Sf *F* *P* *P*

- mour! Que ne suis - je le zé - phy - re Qui ra - frai - chit ses ap - pas, L'air que

poco F. *Ped.* *P*

Sf *P*

Sf *Sf* *COUPLET.*

sa bou - che res - pi - re, La fleur qui nait sous ses pas! Que ne

Sf *P*

Fin.

Proédés de Taitensteln et Cordel, 90, rue de la Harpe.

QUE J'AIME A VOIR LES HIRONDELLES! musique de DEVIENNE, avec accompag. de piano par M. H. COLLET.

Andante. **CHANT.** *Sf*

(1) Que j'aime à voir les hi - ron - del - les A ma fe -

PIANO. *dolce.* *segue* *Sf*

- nè - tre, tous les ans, Ve - nir m'ap - por - ter des nou - vel - les, De l'ap -

- proche du doux prin - temps! Le mé - me nid, Me di - saient - el - les, Va re - voir

Ped. FF *ped dolce.*

les mé - mes a - mours; Ce n'est qu'à des a - mants fi - dè - les A vous an -

cresc. *sfz* *p* *arpegé*

- non - cer les beaux jours, A vous an - non - cer les beaux jours.

arpegé *sfz decresc.* *Sf*

Fin.

(1) Continuez les arpegés à la main droite jusqu'à la septième mesure.

LE

VIEUX CHATEAU DES ARDENNES,

OU

LE RÉVEIL D'ENGUERRAND,

PAROLES DE CAZOTTE.

DESSINS DE M. STEINHEIL.

GRAVURES : 1^{re} et 4^e planche, par M. BOILLY. — 2^e et 3^e planche, par M. ALÈS.

NOTICE.

L'ingénieux auteur du *Diable amoureux* et de plusieurs autres productions originales, Cazotte, composa, au milieu du dernier siècle, la *Romance* ou *Ballade fantastique* publiée dans cette Livraison. Ce fut à la demande de Madame Poissonnier, née comme lui à Dijon, et son amie d'enfance, qui venait d'être choisie pour nourrice du Duc de Bourgogne, premier enfant du Dauphin fils de Louis XV. Adaptée par Cazotte à un air déjà populaire, son œuvre, destinée à bercer le royal enfant, obtint beaucoup de succès à la Cour, et plus encore à la ville. Ce dernier suffrage lui est resté fidèle; un siècle entier aura bientôt passé sur ce petit Poème lyrique et diabolique; on le chante encore aux marmots, et les grands enfants n'y prennent pas moins d'intérêt. Allez dans les ateliers de nos artistes, et vous l'entendrez exécuter avec un accompagnement de pincettes, de pelles, de marteaux, etc., parfaitement assorti au sujet, par son tapage infernal. Dans les veillées de celles de nos provinces où les villageoises sont moins esprits-forts que les paysannes des environs de Paris, souvent aussi l'une d'elles se hasarde, non sans quelque émotion, à chanter cette terrible *Histoire de Revenant*, et procure ainsi à ses compagnes, comme à elle-même, le plaisir d'avoir peur.

Le *Château des Ardennes* fut la base de la renommée littéraire de Cazotte, car il y trouva le sujet de son *Ollivier*. Tout en traçant de riantes fictions, plus d'une fois encore le spirituel Conteur paya tribut au genre sombre. Cet homme de bien, dont on voulut à tort faire un prophète, aurait-il eu du moins le pressentiment de sa tragique destinée? On sait qu'après avoir échappé au 2 Septembre par le dévouement de sa fille, il fut une des premières victimes de la hache révolutionnaire; et c'est de lui qu'un Poète a dit :

" Des bourreaux l'ont absous, des juges l'ont frappé! "

OÜRRY, membre du Caveau moderne.

LE VIEUX CHATEAU DES ARDENNES,

OU

LE RÉVEIL D'ENGUERRAND.

Tout au beau milieu des Ardenues,
Est un château sur le haut d'un rocher,
Où fantômes sont par centaines;
Les voyageurs n'osent en approcher :
Dessus ses tours
Sont nichés les vautours,
Les oiseaux de malheur.
Hélas ! ma bonne, hélas ! que j'ai grand' peur.

Tout à l'entour de ses murailles,
On y entend les loups-garoux hurler ;
On entend traîner des ferrailles,
On voit des feux, on voit du sang couler,
Tout à la fois
Le très sinistres voix
Qui vous glacent le cœur.
Hélas ! ma bonne, hélas ! etc.

Sire Enguerrand venait d'Espagne,
Passant par là, cuidait se délasser ;
Il monte au haut de la montagne :
Faites mon lit ; je veux me reposer.
Beau cavalier,
Restez en étrier ;
Vous mourriez de frayeur.
Hélas ! ma bonne, hélas ! etc.

Par la sembler, par la cent diable !
Me prenez vous pour un jeune écolier ?
Faites du feu, dressez la table ;
Mettez des draps, venez me débouter.
Nous les verrous
Tous ces esprits félons
Qui font tant de frayeur.
Hélas ! ma bonne, hélas ! etc.

Bonsoir, vous dis, mon capitaine,
Tenez-vous bien ferme sur l'oreiller. —
De moi ne soyez point en peine,
Le diable y soit ; j'ose le défier. —
Monsieur, tout doux !
D'aussi fermes que vous
Y ont manqué de cœur. —
Hélas ! ma bonne, hélas ! que j'ai grand' peur.

Vers minuit, voilà grand tapage,
Tout le château commence à s'ébranler ;
On entend des cris pleins de rage ;
Tous les enfers semblent se rassembler.
Quels hurlements !
Quels grincements de dents !
Que de cris ! que d'horreur !
Hélas ! ma bonne, hélas ! etc.

Tout à coup, par la cheminée,
On voit et têtes et cornes tomber ;
Des pieds, des mains, une nuée
Sur les parois, partout semblent flamber.
En même temps,
Des portes les battants
S'ouvrent avec ruineur.
Hélas ! ma bonne, hélas ! etc.

Un démon de figure hideuse
Était traîné par cent diables affreux ;
Sa bouche était tout écumeuse,
Le plomb fondu lui décollait des yeux ;
Et ses cheveux,
Tout embrasés de feu,
S'hérissaient de douleur.
Hélas ! ma bonne, hélas ! etc.

Sur ses épaules déchirées,
Les démons fouettaient à coups redoublés ;
Les fouets dont leurs mains sont armées
Sont des serpents des plus envenimés ;
Il veut crier ;
Un crapaud, du gosier
Lui sort avec clameur.
Hélas ! ma bonne, hélas ! que j'ai grand' peur



Une ombre toute échevelée
 Va, lui plongeant un poignard dans le cœur.
 Avec une épaisse fumée
 Le sang en sort, si noir qu'il fait horreur;
 Avec éclat
 Criant : meurs, seclérat !
 Expie ta fureur !...
 Hélas ! ma bonne, hélas ! que j'ai grand' peur !

Malheureuse ame réprouvée,
 Dit Enguerrand en élevant la voix :
 Qui t'amène en cette contrée ?
 De par le ciel, écoute et réponds moi...
 En soupirant,
 L'ombre au même moment
 Lui répondit : monsieur,
 Hélas ! ma bonne, hélas ! etc.

Le Comte Anselme était mon père.
 Prince il était de tous les alentours...
 Belle j'étais, j'en étais fière ;
 Sage j'étais, je l'eusse été toujours.
 De mes beaux yeux
 Las : ce monstre odieux,
 S'éprit pour mon malheur.
 Hélas ! ma bonne, hélas ! etc.

De prêtre il n'avait que la mine,
 Et de mon père il était aumonier.
 Au lieu de prêcher la doctrine
 Qu'à des Chrétiens il devait enseigner,
 Ne faisait rien
 Que penser au moyen
 De m'enlever l'honneur.
 Hélas ! ma bonne, hélas ! etc.



Tous les matins à l'aventure,
J'allais au bois pour y prendre le frais;
Dans le cristal d'une onde pure
Je me plaisais à mirer mes attraits;
Nulle beauté,
Disait ma vanité,
Ne m'égalait en splendeur.
Hélas ! ma bonne, hélas ! etc.

Son ame au désespoir livrée,
Pour obtenir l'objet de son ardeur,
Va sur une route croisée
Pour se donner au père de l'erreur,
Et le démon
Lui octroya le don
De ravir une fleur.
Hélas ! ma bonne, hélas ! etc.

Là, tout auprès d'une fontaine,
Certaine rose aux yeux faisait plaisir;
Fraîche, brillante, éclosée à peine;
Tout paraissait indure à la cueillir;
Il vous semblait
Las ! qu'elle répandait
La plus aimable odeur,
Hélas ! ma bonne, hélas ! etc.

J'en veux orner ma chevelure
Pour ajouter plus d'éclat à mon teint;
Je ne sais quoi, contre nature,
Me repoussait quand j'y portais la main,
Mon cœur battait,
Et en battant disait :
Le diable est sous la fleur.
Hélas ! ma bonne, hélas ! etc.



A peine en suis-je la maîtresse,
 Comment en pourrais-je faire le récit ?
 Je me sens tomber en faiblesse ;
 Le malheureux son dessein accomplit :
 Et puis le sort
 Fait que, sans nul remords,
 J'en goûtai la douceur.
 Hélas ! ma bonne, hélas ! etc.

Revenant à moi : vas, infâme,
 Tu m'as perdue ! ah ! lâche, tu mourras !
 Alors de courroux il s'enflamme,
 Et le démon le poussait par le bras ;
 D'un œil hagard,
 Il tire un grand poignard,
 Et me perça le cœur.
 Hélas ! ma bonne, hélas ! etc.

Pour dérober ce crime énorme,
 Il veut, aidé du secours de Satan,
 Faire une fosse au pied d'un orme,
 Mais aussitôt elle s'emplit de sang.
 Qui contre lui
 Se tourne et rejaillit
 D'une grande fureur.
 Hélas ! ma bonne, hélas ! etc.

Il veut aller à la fontaine,
 Pour effacer la trace de ce sang ;
 Mais le méchant perdait sa peine,
 Plus il frottait, plus la tache s'étend.
 Puis, dans le bois
 De mon père la voix
 Redouble sa terreur.
 Hélas ! ma bonne, hélas ! etc.



Où m'enfuirai-je ? misérable !
Pour m'engloutir, abîme, entr'ouvre-toi.
D'un air officieux, le diable
Se change en bouc : monte, dit-il, sur moi,
Et ne crains rien ;
Viens, mon cher ami, viens,
Fidèle serviteur.
Hélas ! ma bonne, hélas ! etc.

Il monte, et, sans qu'il s'en étonne,
Il sent sous lui le diable détailler :
Sur son chemin l'air s'empoisonne
Et le terrain sous lui semble brûler.
En un instant
Il le plonge vivant
Au séjour de douleur.
Hélas ! ma bonne, hélas ! etc.

Enfin l'ombre parlait encore,
Quand par hasard dit notre chevalier :
Mon bon Jésus, je vous adore ;
Et de la croix commença à se signer.
A ce seul nom,
Les suivans du démon
Se sauvent pleins d'horreur.
Hélas ! ma bonne, hélas ! etc.

MORALITÉ

Apprenez par ceci, mesdames,
A ne pas croire à votre vanité.
Et vous qui courtisez les femmes,
Retenez bien cette moralité :
Qu'il ne faut pas
Du traître Satanas
Invoker la faveur.
Hélas ! ma bonne, hélas ! que j'ai grand peur.

LE CHATEAU DES ARDENNES, avec accomp. de piano, par M. COLET, profes. d'harmonie au Conservatoire.

CHANT. *Moderato*

PIANO: *Lento* *pp* *P. a tempo* Cet accompagnement

Tout au beau mi - lieu

des Ar - den - nes. Est un châ - teau sur le haut d'un ro -

doit se jouer piano jusqu'à la fin. *Ped. dolce.*

cher, Où fan-tô - mes sont par cen - tai - nes; Les vo - ya - geurs n'o -

sent en ap - pro - cher: Des - sous ses tours, Sont ni - chés les vau -

Ped. P

- tours, Les oiseaux de mal-heur, Hélas! ma bonne, hé-las! Que j'ai grand'peur!

pp *mystérieux.*

Fin.

Autre accompagnement.

Moderato. CHANT.

PIANO. *pp cresc poco a poco.* *F* *p*

F *p* *F*

Ped. dolce.

Fin.

Procédés de Tantenstein et Cordel, 90, rue de la Harpe.

Cet air, que j'ai trouvé dans un *Recueil de Romances historiques tendres et burlesques* de M. D. L. (Paris), est sans contredit le véritable. Sa mélodie, qui est charmante, semble se retrouver dans quelques compositions modernes.

Paris. Imp. de F. Lecouin, 16, rue N.-D. des Victoires.

BANIQUE

DE

L'ENFANT PRODIGE.

DESSINS DE M. STEINHEIL,

GRAVURES : 1^{re} et 4^e planche, par M. DANOIS. — 2^e et 3^e planche, par M. PH. LANGLOIS.

Musique arrangée avec accompagnement de piano par M. S. Colet.

NOTICE.

Certains récits de l'Évangile ont vivement frappé la mémoire populaire, et sont devenus, surtout pendant le Moyen-Age, le sujet de compositions dramatiques ou de légendes souvent répétées par les jongleurs. Ces jongleurs, on le sait, étaient de grands colporteurs de poésie, outre les histoires profanes, les chansons de geste et les malins fabliaux, qu'ils aimaient à redire, ils connaissaient encore des légendes sacrées qu'ils récitait le dimanche ou les jours des grandes fêtes, aux portes des églises. La Parole de l'Enfant prodige, qui fait partie du chapitre XV de l'Évangile selon Saint-Luc, a surtout inspiré la Muse populaire. Par exemple, au treizième siècle, un prêtre de Valenciennes, Herman, dont j'ai eu déjà occasion de parler dans une autre Notice, a développé la Parole de l'Enfant prodige dans sa traduction de l'Évangile en vers, et en a fait une véritable pièce de théâtre. C'est principalement sous cette forme que le sujet de l'Enfant prodige a été mis en œuvre. Ainsi, au commencement du seizième siècle, il existait une composition dans ce genre, dont voici le titre exact : *L'Enfant prodige par personnages nouvellement traduit de latin en françois selon le texte de l'Évangile, et lui bailla son père sa part laquelle il despendist (dépensa) meschamment avec folles femmes.* 1 vol. in-4. Goth. Douze personnages jouent un rôle dans cette Moralité : le Père — le Rustre — le Prodige — le Maître — la Maîtresse — la Sorrière — Francœur doux — l'Enfant gasté — le Frère aîné — le Valet du Père — l'Acteur — l'Ami de bonne foi. Elle se termine par un discours en prose dans lequel le but moral est expliqué : Il est à noter que les dits personnages sont trois principaux, le Père et ses deux Enfants, desquels le plus jeune est l'Enfant prodige, et moralement celui père est Dieu, et ses deux enfants sont deux manières de gens au monde, les uns bons et les autres pecheurs; par l'enfant aîné sont entendus les justes,

* Voyez la Notice sur GENEVIÈVE DE BRABANT.

qui toujours demeurent avec Dieu leur père par grace, et par l'enfant prodigue les pecheurs qui despendent les biens receus de Dieu follement en volupté et plaïssance mondaine.

Au milieu du seizième siècle un poète latin, appelé Langevelt, et qui prit le nom de *Macropedius*, a aussi fait sur la Parabole de l'Enfant prodigue une comédie en cinq actes qui fut traduite quelques années plus tard et imprimée sous ce titre : *L'Histoire de l'Enfant prodigue, reduite et étendue en forme de comédie en cinq actes, traduit du latin par Ant. Ciron. Anvers, 1564, in-8.*

Le père du Cerceau, jésuite, l'un des poètes latins les plus connus de la seconde moitié du dix septième siècle, composa d'abord dans cette langue une comédie en vers sur la Parabole de l'Enfant prodigue. Il traduisit plus tard cet ouvrage en vers français et le mit en trois actes. Cette imitation aussi bien que l'original furent représentés plusieurs fois dans les collèges des jésuites où des divertissements de ce genre étaient fort en usage. Enfin, le 10 octobre 1736, les comédiens du Théâtre-Français, qui avaient annoncé *Britannicus*, changèrent subitement le spectacle et donnèrent la première représentation de l'Enfant prodigue, pièce en cinq actes et en vers par Voltaire. Mais l'auteur de *Zaïre* avait trop de goût pour mettre en scène les personnages de l'Évangile, aussi le titre seul de son ouvrage et le sujet sont empruntés à la Parabole, mais les personnages, le lieu et le temps de l'action appartiennent à l'époque où il écrivait.

Une des grandes preuves de la popularité dont a joui l'histoire de l'Enfant prodigue, c'est qu'elle existe en différents patois de la France au nombre de quatre-vingt-six (voyez le tome 6 des *Mémoires de la Société des Antiquaires de France*, page 432). Cette Parabole a aussi plusieurs fois servi de texte aux prédicateurs : parmi eux, je citerai Michel Ménot, célèbre par les quolibets et les jeux de mots, soit en français, soit en latin, dont il entremêlait ses discours. Le sermon qu'il a prononcé sur l'Enfant prodigue fut imprimé deux fois en 1519 et en 1526; il commençait ainsi : *Pater quidam habebat duos filios : quorum junior se ostendit magis fatuus quam inconstans fuit* : (c'était un enfant plain de sa volonté; volage, un mignon, un vert gallant. *Ipse erat unus puer plenus suo velle, versitatis Qui quando venit ad cognoscendum seipsum. ... sa force, sa jeunesse, et que le sang lui fust monté au front : venit ad patrem resolutus comme papa : Et dirit ei : Pater, da mihi portionem substantiæ quæ me contingit.* (Voyez ce sermon entier, dont le texte original est fort rare, dans le tome 6, page 437 des *Mémoires de la Société des Antiquaires de France.*)

Les différentes indications qui précèdent prouvent suffisamment la popularité de la Parabole de l'Enfant prodigue. On ne doit pas être surpris que des Cantiques sur un pareil sujet se soient rencontrés à toutes les époques; déjà au seizième siècle il en existait. Je trouve dans un recueil de chansons relatives aux guerres de religion et dirigées contre les huguenots, une pièce ainsi désignée : *Chanson contenant la mort et passion de Nostre Seigneur Jesus-Christ sur le chant de L'ENFANT PRODIGE.* Cette pièce est la vingt-neuvième de celles qui furent composées par un certain Christophe, de Bordeaux, qui leur donna le titre suivant : *Recueil de plusieurs belles chansons spirituelles faictes et composées contre les perturbateurs du repos et tranquillité de ce royaume de France, avec plusieurs autres chansons des victoires qu'il a pleu à Dieu de donner à nostre très chrestien Roy Charles IX de ce nom.*

Je regrette de n'avoir pas pu trouver le texte ancien de la Complainte de l'Enfant prodigue, déjà populaire à la fin du seizième siècle. Christophe, de Bordeaux, poète du parti catholique, s'efforçait de répandre ses compositions dans la foule, et il les écrivait sur des airs généralement connus. Le texte que nous reproduisons aujourd'hui est moderne quant au langage; quant à la composition, cette pièce a tout à fait la marche des anciennes complaintes dont elle n'est sans doute qu'une reproduction.

LE ROUX DE LINCY.



CANTIQUE
DE L'ENFANT PRODIGE.

LE PRODIGE DÉBAUCHÉ.

Je suis enfin résolu
D'être en mes mœurs absolu ;
Donnez-moi vite, mon père,
Ce qui revient à ma part.
Vous aurez mon autre frère ;
Consentez à mon départ.

LE PÈRE.

Pourquoi veux-tu, mon enfant,
Faire ce que Dieu défend ?
Veux-tu désoler mon ame,
Nos parens et nos amis !
Je serais digne de blâme
Si je te l'avais permis.

LE PRODIGE.

Je veux en dépit de tous
M'éloigner dauprès de vous ;
En vain vous faites la guerre
À ma propre volonté ;
Je ne crains ni ciel ni terre,
Je veux vivre en liberté.

LE PÈRE.

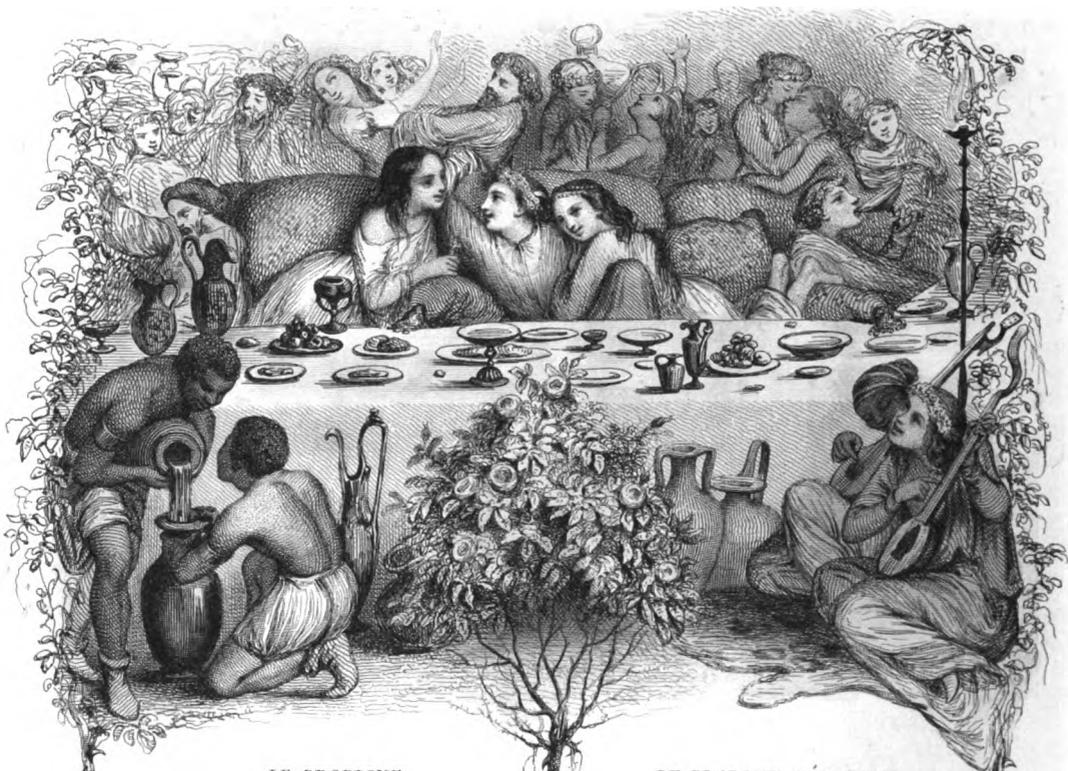
Mais, hélas ! quelle raison
Te fait quitter la maison ?
Ne suis-je pas un bon père ?
De quoi te plains tu de moi ?
Et qu'est-ce que je puis faire
Que je ne fasse pour toi ?

LE PRODIGE.

Vous m'exhortez, il est vrai,
Mais je veux vivre en cadet ;
Vous condamnez à toute heure
Le moindre dérèglement ;
Je vais changer de demeure
Sans retarder un moment.

LE PÈRE.

Adieu donc, cœur obstiné !
Adieu, pauvre infortuné !
Ton égarement me tue ;
J'en suis accablé d'ennui ;
Je vois ton ame perdue,
Et ne sais plus où j'en suis.



LE PRODIGE

Venez à moi, libertins ;
 Prenez part à mes festins ;
 Venez à moi, chers Iubriques ;
 Consumons nos courts momens
 Dans les infâmes pratiques
 Des plus noirs débordemens .

Pensons à boire et manger
 Dans ce pays étranger ;
 Je n'ai plus la peur d'un père
 Qui me suive pas à pas ;
 Songeons à nous satisfaire
 Dans l'ordure et les ébats .

Contentons tous nos désirs
 En nageant dans les plaisirs,
 Et vivons de cette sorte
 Tant que l'argent durera ;
 Nous irons de porte en porte
 Sitôt qu'il nous manquera .

LE PRODIGE PÉNITENT

Oh ! le triste changement
 Après un train si charmant !
 Je ne vois plus à ma suite
 Ceux qui me faisaient la cour ;
 Tout le monde a pris la fuite,
 Pas un n'use de retour .

Je me trouve sans appui
 Dans la honte et dans l'ennui ;
 Ma conduite tout impure
 M'a mis au rang des pourceaux :
 Il est juste que j'endure
 Autour de ces animaux .

Je rougis de mes forfaits
 Et des crimes que j'ai faits ;
 Je fonds en pleurs, je soupire ;
 Je sens de cuisans remords ;
 Je sens un cruel martyre
 De cœur, d'esprit et de corps .



*LE PRODIGE DE RETOUR
A SON PÈRE .*

Je meurs même ici de faim,
Faute d'un morceau de pain ;
Tandis que chez mon cher père,
Où jamais rien ne défaut,
Le plus chétif mercenaire
En a plus qu'il ne lui faut .

Je voudrais bien me nourrir
Des fruits qu'on laisse pourrir ;
Je voudrais bien sous ce chêne
Les restes de ces pourceaux ;
Mais j'ai mérité la peine
Qu'attirent les bons morceaux .

Je veux pourtant me lever
Pour penser à me sauver ;
Il est tems que je détourne
Mon cœur de l'iniquité
Et qu'enfin je m'en retourne
Vers celui que j'ai quitté .

Voici, cher père, à genoux,
Un fils indigne de vous :
Si vous daignez me permettre
D'entrer dans votre palais,
Ce me sera trop que d'être
Comme l'un de vos valets .

J'ai péché contre les cieux ;
Je n'ose lever les yeux ;
J'ai péché contre vous même ;
Je crains de vous regarder :
Ma douleur en est extrême ;
Je suis près de m'amender .

Je me sou mets de bon cœur
A votre juste rigueur ;
Je ne veux plus vous déplaire ;
Oubliez ce que je fis ;
Vous êtes encore le père
De ce misérable fils .



LE PÈRE

Cher enfant, embrasse moi,
 Je brûle d'amour pour toi;
 Mes entrailles sont émues
 Et de joie et de pitié;
 Par ton retour tu remues
 Tout ce que j'ai d'amitié.

Laquais, cherchez des souliers,
 Et les mettez à ses pieds;
 Cherchez dans ma garde-robe
 Une bague pour son doigt;
 Avec sa première robe,
 Puis qu'il revient comme il doit.

Qu'on prépare le veau gras;
 J'ai mon fils entre mes bras;
 Il avait perdu la vie,
 Mais il est ressuscité:
 Chers amis, je vous convie
 A cette solennité.

RÉFLEXIONS

C'est ainsi que le Seigneur
 Reçoit le pauvre pécheur;
 Il l'embrasse, il le console,
 Il l'aime plus que jamais,
 Et d'une simple parole
 Il remplit tous ses souhaits.

Fais donc, pécheur, par amour,
 Vers Dieu ce parfait retour;
 Tu recouvreras la grâce
 Et les dons du Saint Esprit,
 L'ennemi rendra la place
 De ton cœur à Jésus-Christ.

Tes mérites suspendus
 Te seront soudain rendus;
 Ta paix en sera parfaite;
 La terre t'en bénira:
 Tout le ciel en fera fête,
 Et l'enfer en rougira.



L'ENFANT PRODIGE, avec accompagnement de piano par M. COLET, professeur d'harmonie au Conservatoire.

Moderato. §

CHANT. Je suis en - fin ré - so - lu D'être en

PIANO.

mes mœurs ab - so - lu; Don - nez - moi vi - te, mon

pè - re, Ce qui re - vient à ma part: Vous a -

2^e COUPLET. §

- vez mon au - tre frè - re, Con - sen - tez à mon dé - part. Pourquoi

Fin.

Allegretto.

CHANT.

Je suis en - fin ré - so - lu D'être en

PIANO.

mes mœurs ab - so - lu; Don - nez - moi vi - te, mon père, Ce qui

re - vient à ma part: Vous a - vez mon au - tre

2^e COUPLET.

frère, Con - sen - tez à mon dé - part. Pour - quoi

(Procédés de Tantenslein et Cordel 90, rue de la Harpe.)

MALGRÉ LA BATAILLE,

PAROLES DE MANGENOT.

FANCHON.

DESSINS PAR M. TRIMOLET.

GRAVURES DE M. NARGEOT,

Musique arrangée avec accompagnement de piano par M. H. Colet.

NOTICE.

Voici deux Chansons militaires et grivoises toutes deux, et qui, toutefois, ont entre elles des différences assez marquées.

Malgré la Bataille, œuvre pleine de verve, d'originalité et dont les troupiers du temps (règne de Louis XV) auront pu dire aussi, comme ceux de 1792 au sujet de la production de Rouget de l'Isle : " En voilà une qui a des moustaches ! "

Cette Chanson guerrière se rattache du reste à une campagne glorieuse, à celle de 1745, où Raucoux et Fontenoy illustrèrent à la fois nos armées, et le grand général qui les commandait. Le Maréchal de Saxe, qui faisait annoncer la victoire du lendemain par des couplets que Favart traçait la veille, dut certainement sourire à ceux-ci, qui peignaient si bien l'insouciant courage et la gaité quand même du soldat français.

La vogue de cette Chanson fut si grande qu'on lui fit l'honneur insigne de l'attribuer à Voltaire. Elle est, ou du moins elle porte le nom de Mangenot, commissaire des guerres dans l'armée du Maréchal ; mais la chronique du temps prétendit que le véritable auteur était son frère, l'abbé Mangenot, connu par de jolies églogues et quelques autres poésies du genre sérieux, mais qui dut faire passer sous l'uniforme de son frère ce qui eût paru un peu trop profane sous la soutane de l'abbé.

La *Fanchon*, dont le mérite et la gloire sont joyeusement célébrés dans la seconde Chanson, n'est point cette héroïne du boulevard, érigée en grande dame et transformée en vertu par feu M. Bouilly. Notre *Fanchon* est une de ces lutrannes qui ont vu le feu, qui, comme on dit vulgairement, n'ont pas les mains dans leurs poches, et donnent au besoin un baiser et quatre soufflets.

La nuance principale entre ces deux pièces, c'est que la première semble née sous la tente, la seconde dans la garnison. Il y a plus du soldat dans l'une, du loustic dans l'autre, et *Fanchon* a bien les franches allures d'une improvisation faite entre deux bouteilles. C'est depuis longtemps l'une des chansons les plus répandues dans nos régiments ; mais son trop modeste auteur est resté inconnu.

OURRY, membre du Caveau moderne.

MALGRÉ LA BATAILLE, avec accomp. de piano par M. H. COLET, profes. d'harmonie au Conservatoire.

CHANT. *Allegretto.* SS

PIANO. SS

Mal - gré la ba - tail - le Qu'on don - ne de -
- main, Ça, fai - sons ri - pail - le, Char - man - te Ca -
- tin: At - ten - dant la gloi - re, Pre - nons le plai -
- sir, Sans lire au gri - moi - re Du sombre a - ve - nir. SS

poco. F

Fin



LES ADIEUX DE LA TULIPE

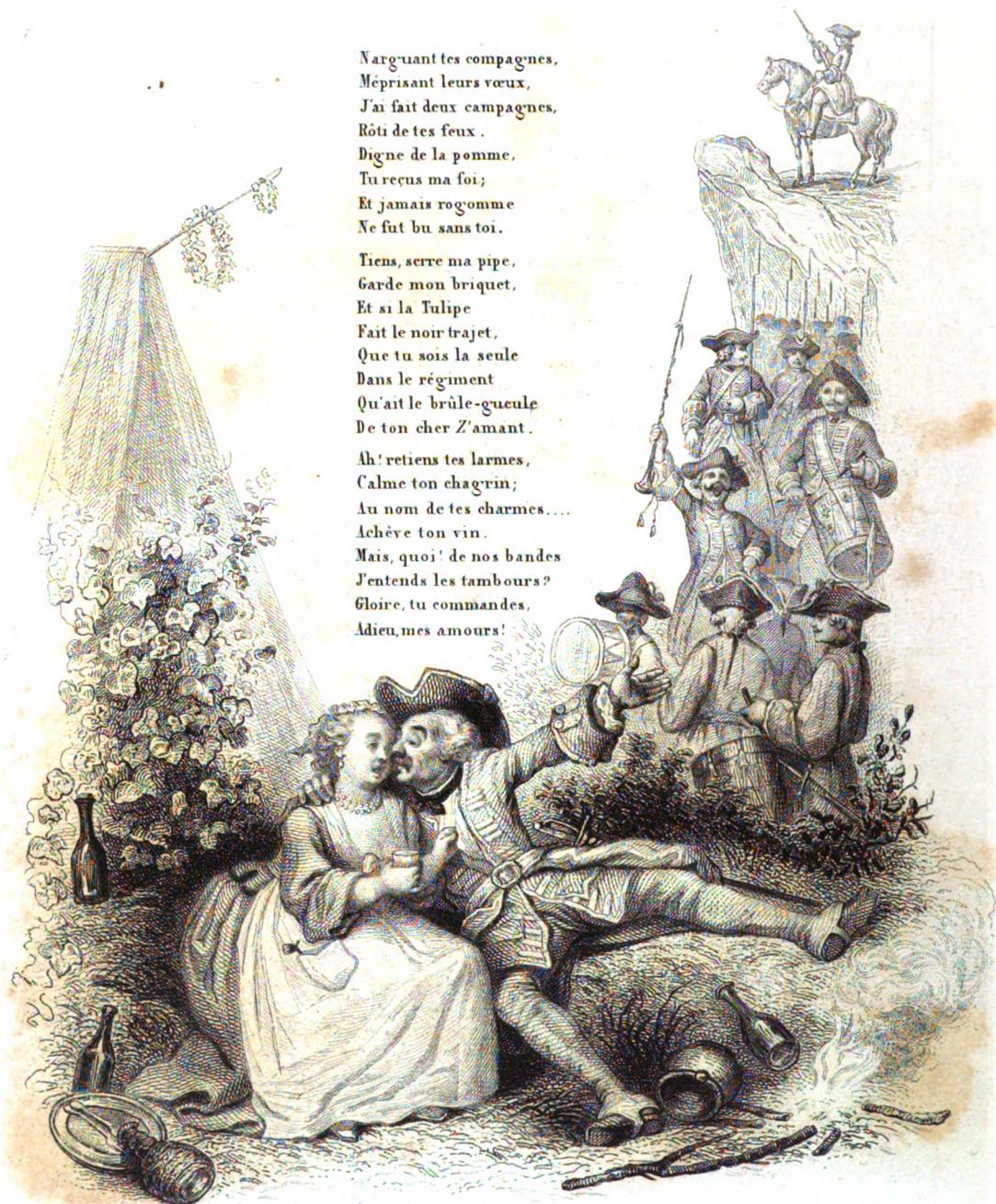
Malgré la bataille
 Qu'on livre demain,
 Ça, faisons ripaille,
 Charmante Catin ;
 Attendant la gloire,
 Prenons le plaisir,
 Sans lire au grimoire
 Du sombre avenir.

Si la hallebarde
 Je peux mériter,
 Près du corps-de-garde
 Je te fais planter,
 Ayant la dentelle,
 Le soulier brodé,
 La blouque à l'oreille,
 Le chignon cardé.

Narguant tes compagnes,
Méprisant leurs vœux,
J'ai fait deux campagnes,
Rôti de tes feux.
Digne de la pomme,
Tu reçus ma foi;
Et jamais rogomme
Ne fut bu sans toi.

Tiens, serre ma pipe,
Garde mon briquet,
Et si la Tulipe
Fait le noir trajet,
Que tu sois la seule
Dans le régiment
Qu'ait le brûle-gueule
De ton cher Z'amant.

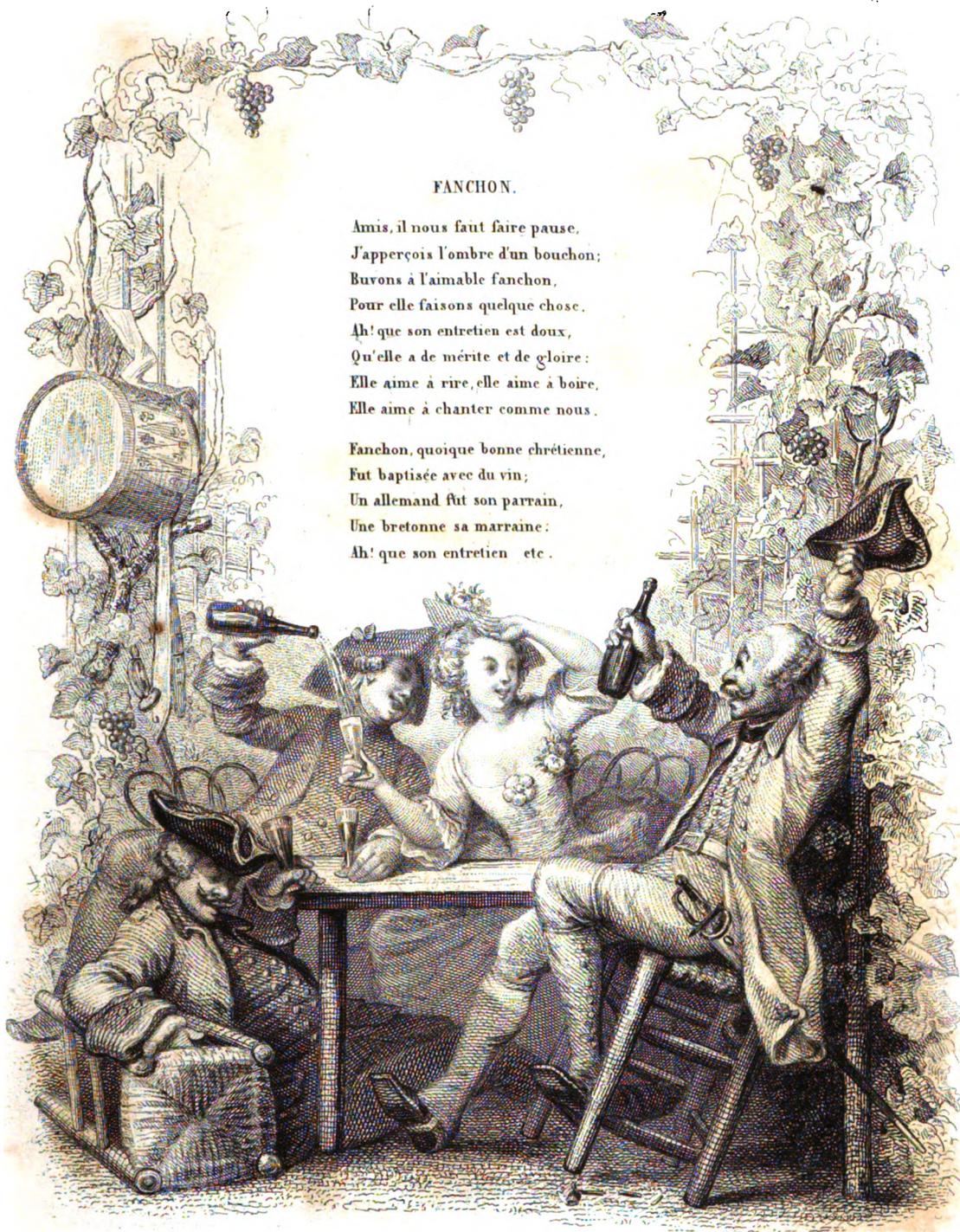
Ah! retiens tes larmes,
Calme ton chagrin;
Au nom de tes charmes....
Achève ton vin.
Mais, quoi! de nos bandes
J'entends les tambours?
Gloire, tu commandes,
Adieu, mes amours!



FANCHON.

Amis, il nous faut faire pause,
J'aperçois l'ombre d'un bouchon;
Buvons à l'aimable fanchon,
Pour elle faisons quelque chose.
Ah! que son entretien est doux,
Qu'elle a de mérite et de gloire:
Elle aime à rire, elle aime à boire,
Elle aime à chanter comme nous.

Fanchon, quoique bonne chrétienne,
Fut baptisée avec du vin;
Un allemand fut son parrain,
Une bretonne sa marraine:
Ah! que son entretien etc.





Elle préfère une grillade
Aux repas les plus délicats;
Son teint prend un nouvel éclat,
Quand on lui verse une rasade :
Ah ! que son entretien etc.

Si quelquefois elle est cruelle,
C'est quand on lui parle d'amour ;
Mais moi, je ne lui fais la cour
Que pour m'enivrer avec elle :
Ah ! que son entretien etc.

Un jour le voisin la Grenade
Lui mit la main dans son corset,
Elle riposte d'un soufflet
Sur le muscau du camarade :
Ah ! que son entretien etc.

FANCHON, avec accomp. de piano, par M. H. COLET, profes. d'Harmonie au Conservatoire.

Allegretto. ♩

CHANT. A - mis, il nous faut fai - re pau - se, J'a - per - çois

PIANO. *F*

l'om - bre d'un bou - chon; Bu - vons à l'ai - ma - ble Fan -

- chon, faisons pour el - le quel - que cho - se: Ah! que son

cresc. *FF* *loco.* *P*

en - tre - tien est doux, Qu'elle a de mé - rite et de gloi -

FF

- re! Elle aime à rire, elle aime à boire, Elle aime à chan - ter com - me nous!

P *FF*

Cet air s'écrit aussi dans la mesure à 6/8. Les deux chants sont à peu près les mêmes, sauf quelques très petits changements de la 11^e à la 15^e mesure, et le chœur qui finit à la 6^e mesure dans l'air à 6/8. Le chant que nous donnons est plus usité que l'autre.

CHOEUR.

Elle aime à rire, elle aime à boire, Elle aime à chan-ter com-me

Elle aime à rire, elle aime à boire, Elle aime à chan-ter com-me

Elle aime à rire, elle aime à boire, Elle aime à chan-ter com-me

nous, Elle aime à rire, elle aime à boire, Elle aime à chan-ter com-me nous!

nous, Elle aime à rire, elle aime à boire, Elle aime à chan-ter com-me nous!

nous, Elle aime à rire, elle aime à boire, Elle aime à chan-ter com-me nous!

P cresc. *FF*

2^e COUPLET *SS*

Elle aime à rire, elle aime à boire, Elle aime à chanter comme nous! *Al-SS*

Elle aime à rire, Elle aime à boire, Elle aime à chanter comme nous! *SS*

Elle aime à rire, elle aime à boire, Elle aime à chanter comme nous!

Fin.

(Procédés de Tantenstein et Cordel, 90, rue de la Harpe.)

CADET ROUSSELLE.

DESSINS DE M. TRIMOLET

GRAVURES : 1^{re} et 4^e planche, par M. WOLFF. — 2^e et 3^e planche, par M. PFITZER.

Musique arrangée avec accompagnement de piano par M. G. Colet.

NOTICE.

On chantait en 1792, comme on a toujours chanté en France, comme on avait chanté pendant la Ligue et pendant la Fronde. Les chansons épigrammatiques n'ont manqué sous aucun régime, et les chansons populaires ont souvent servi de cadre à des poètes qui y faisaient entrer par contrebande des couplets auxquels le thème général servait de passeport.

La chanson de *Cadet Rousselle* fut fameuse à cette époque, elle n'était qu'une importation étrangère. Nos soldats avaient entendu chanter dans le Brabant une chanson de *Jean de Nivelles*, qui, sans doute, faisait allusion au personnage historique dont nous allons parler. Ce Jean de Nivelles était fils de Jean II, sire de Montmorency, qui avait épousé Jeanne de Posseux, dame de Nivelles. Le père, marié en secondes noces à Marguerite d'Orgemont, s'attacha à la fortune de Louis XI, pendant que le fils suivait la bannière de Charles-le-Téméraire, dans les États duquel il était né. Jean de Montmorency, à l'instigation de sa femme et de Louis XI, fit sommer trois fois, par ses sergents et les hérauts-d'armes, Jean de Nivelles, son fils, de le venir joindre et de combattre pour le roi de France. Mais Jean, secrètement instruit qu'on voulait le jeter dans une tour, s'enfuit, au lieu de suivre les émissaires de son père, qui s'écria *Ce chien de Jean de Nivelles s'enfuit quand on l'appelle!*

Cette tradition corrompue donna lieu au peuple ignorant de penser que Jean de Nivelles avait un chien, et de dire : *Ce chien de Jean de Nivelles s'enfuit quand on l'appelle*. Des ballades et des chansons ont été faites sur Jean de Nivelles, et quelques bibliographes prétendent en avoir vu une dans un petit imprimé fort rare, fait à Namur en 1680. Cependant, dans un article de *l'Émancipation*, répété par le *Cabinet de Lecture*, ils y joignent le couplet des trois chœurs que nous avons vu faire nous-même à Aude!...

Comme nos soldats connaissaient fort peu Jean de Nivelles, il est probable qu'ils appliquèrent la chanson à quelque loustic de régiment, appelé *Cadet Rousselle*, et c'est sous ce nom qu'en 1792 cette chanson devint si populaire que deux auteurs jugèrent à propos d'en faire une pièce de circonstance.

La manie de la comédie avait alors gagné toutes les classes, on la jouait dans tous les coins de Paris, dans tous les cafés du boulevard, et entre autres au *Café des Aveugles*, ainsi nommé parce que l'orchestre était composé de Quinze-Vingts, tradition musicale qui s'est conservée jusqu'à nos jours, et qui s'est réfugiée au Palais-Royal, dans un caveau où le Sauvage fait encore ses exercices de tambours et de timbales, et où l'on joue la comédie à la manière de *Cadet Rousselle*.

La pièce des citoyens AUDE et TISSOT frondait assez gaiment cette manie burlesque des comédiens et des tragédiens de café. L'acteur Beaulieu y jouait d'une façon fort comique le rôle du tragédien Cadet Rousselle; mais il y fut surpassé par un acteur qui éclipsa sa gloire, et qui fit de Cadet Rousselle un type original dans lequel il acquit une réputation. Cet Acteur était le fameux BRUNET, qui a tenu le sceptre du comique bouffon pendant un demi-siècle tout entier, car il n'a abdicqué tout à fait qu'en 1842, et la dernière année de son règne, il a encore joué un Cadet Rousselle, le Cadet Rousselle beau-père, imitation burlesque de la comédie des Deux Sœurs.

Le personnage de Cadet Rousselle, ayant passé des tréteaux du Pont-Neuf sur le théâtre, fut exploité comme type idéal de la sottise bouffonne et de la naïveté prétentieuse. Le nombre des pièces dont il fut le héros est considérable, et la nomenclature en est assez curieuse pour que nous croyions devoir la donner.

Aude, le véritable auteur du premier Cadet Rousselle, en fit d'abord une suite, sous le titre de Cadet Rousselle au café des Clairvoyants, dans laquelle il intercala une tragédie intitulée : Le Cerneur. Ce fut à l'époque où les Jacobins furent renversés par le 9 Thermidor. Lorsque Brunet passa au Théâtre de Mademoiselle Montansier, au Palais-Royal, Aude lui fit successivement : Cadet Rousselle, barbier à la fontaine des Innocents, — professeur de déclamation, — misanthrope (c'était la parodie du fameux drame Misanthropie et Repentir). Il mit encore Cadet Rousselle aux Champs-Élysées, puis au Jardin Turc. On le vit ensuite chez le sultan Achmet, — maître d'école à Chaillot, — panier percé, — esturgeon, — intrigant, — Hector, — beau-père, — à Meaux en Brie, — dans l'île des Amazones.

Pour revenir à la chanson, il est singulier qu'elle procède toujours par trois. On sait que le nombre trois fut dès la plus haute antiquité, mystique et sacré, qu'on lui attribuait des vertus occultes, que les philosophes ont vanté son influence, depuis Hermès Trismégiste jusqu'à Platon, et que dans la Mythologie tout procède par trois, depuis les trois Grands Dieux et la triple Hécate, jusqu'aux Trois Graces et aux trois têtes de Cerbère. Le mystère de Cadet Rousselle rappelle ce nombre cabalistique : Cadet Rousselle a trois maisons, trois garçons, trois filles, trois habits, trois cheveux

Dans des couplets interpolés évidemment par des mains étrangères, on s'est soustrait à cette forme primitive, et Cadet Rousselle devient un objet de comparaison avec Dumouriez, Lafayette et l'abbé Maury. Ces couplets n'ont plus la naïveté des premiers, on voit qu'on y a cherché à faire circuler la satire à la faveur de la forme populaire. Us n'ont pas pu trouver place dans les planches gravées, nous les mettons ici pour n'en pas priver les amateurs.

Cadet Rousselle est un guerrier,
A la façon de Dumourier,
Et quand il marche à la victoire,
Il tourne le dos à la gloire,
Ah! ah! ah! mais vraiment
Cadet Rousselle est bon enfant

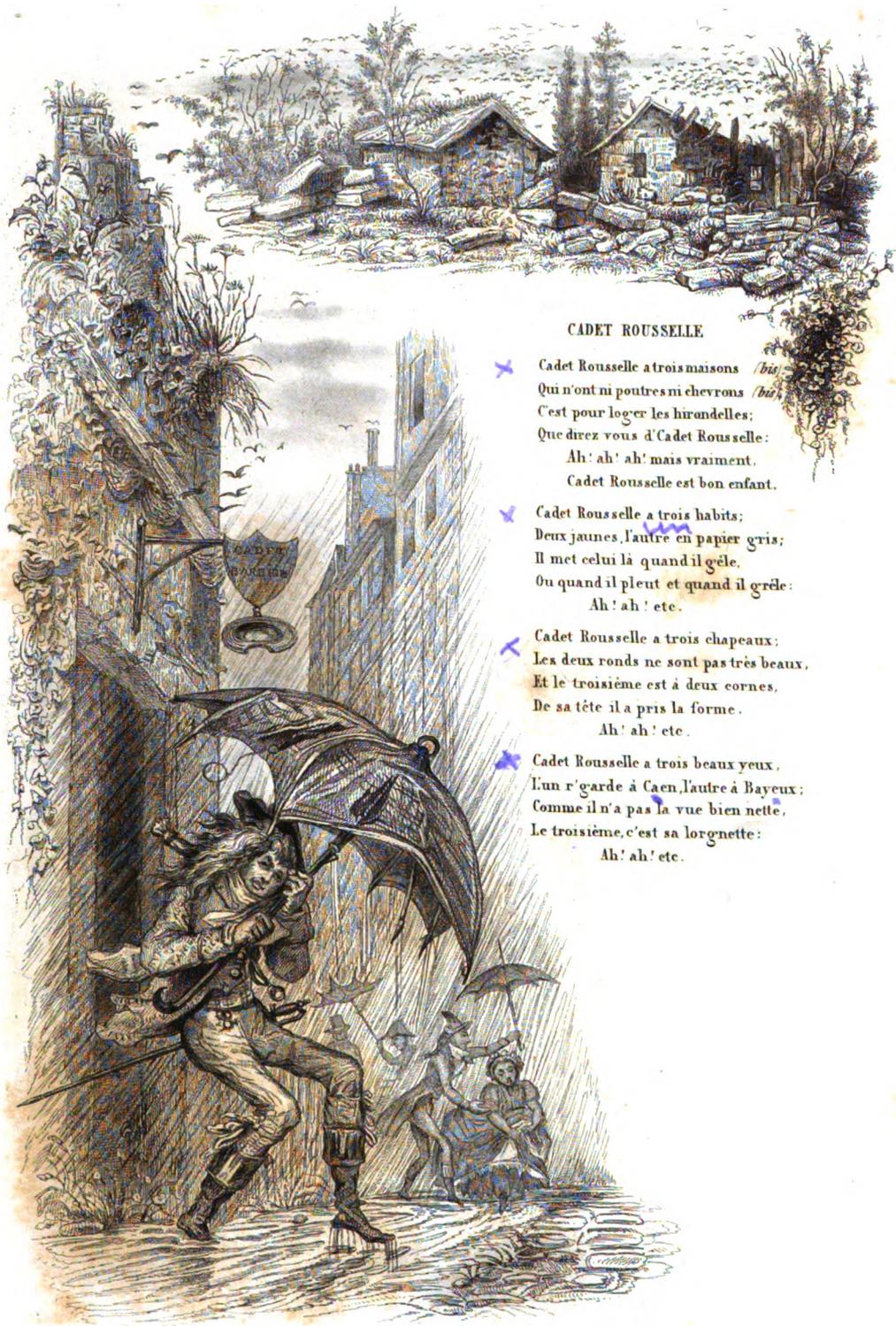
Cadet Rousselle a des plats bleus,
Qui sont beaux qui n'ont pas eu feu;
Si vous voulez en faire emplette,
Adressez-vous à Lafayette,
Ah! ah! ah! mais vraiment
Cadet Rousselle est bon enfant.

Cadet Rousselle fait des discours,
Qui n'ont pas longs quand ils sont courts;
L'abbé Maury se les applique
Pour endormir la république,
Ah! ah! ah! mais vraiment
Cadet Rousselle est bon enfant.

On ne sait pas de qui est l'air, qui fut apporté en France avec la chanson, et qui a un caractère fort original et fort gai.

Le refrain Cadet Rousselle est bon enfant fut un jour appliqué fort spirituellement par un graveur, homme de talent, M. G^{***}, à qui un artiste assez médiocre demandait sa voix pour entrer à l'Académie des Beaux-Arts. — "Quels sont vos droits, demandait l'homme dont on implorait la protection? — Je crois en avoir quelques uns, répondit le solliciteur; mais, du reste, je suis bon enfant! — Fort bien, reprit l'autre, mais Cadet Rousselle aussi était bon enfant."

DU MERSAN.



CADET ROUSSELLE

✕ Cadet Rousselle a trois maisons /bis
Qui n'ont ni poutres ni chevrons /bis
C'est pour loger les hirondelles;
Que direz vous d' Cadet Rousselle :
Ah ! ah ! ah ! mais vraiment.
Cadet Rousselle est bon enfant.

✕ Cadet Rousselle a trois habits;
Deux jaunes, l'autre en papier gris;
Il met celui là quand il gèle.
Ou quand il pleut et quand il grêle:
Ah ! ah ! etc.

✕ Cadet Rousselle a trois chapeaux;
Les deux ronds ne sont pas très beaux,
Et le troisième est à deux cornes,
De sa tête il a pris la forme.
Ah ! ah ! etc.

✕ Cadet Rousselle a trois beaux yeux,
L'un r'garde à Caen, l'autre à Bayeux;
Comme il n'a pas la vue bien nette,
Le troisième, c'est sa lorgnette:
Ah ! ah ! etc.



Cadet Rousselle a une épée,
 Très longue mais toute rouillée
On dit qu'elle est encor pucelle
C'est pour faire peur aux hirondelles.
 Ah ! ah ! etc.



Cadet Rousselle a trois souliers
 Il en met deux dans ses deux pieds :
 Le troisième n'a pas de semelle,
 Il s'en sert pour chausser sa belle.
 Ah ! ah ! etc.

Cadet Rousselle a trois cheveux ;
 Deux pour les faces, un pour la queue ;
 Et quand il va voir sa maîtresse
 Il les met tous les trois en tresse.
 Ah ! ah ! etc.

Cadet Rousselle a trois garçons
 L'un est voleur, l'autre est fripon,
 Le troisième est un peu ficelle
 Il ressemble à Cadet Rousselle ;
 Ah ! ah ! etc.





Cadet Rousselle a trois gros chiens.
L'un court au lièvre, l'autre au lapin,
Le troisièm' s'enfuit quand on l'appelle,
Comm' le chien de Jean de Nivelle.

Ah ! ah ! etc.

Cadet Rousselle a trois beaux chats.
Qui n'attrappent jamais les rats.
Le troisièm' n'a pas de pruneau.
Il monte au grenier sans chandelle.

Ah ! ah ! etc.

Cadet Rousselle a marié
Ses trois filles dans trois quartiers.
Les deux premier' ne sont pas belles.
La troisième n'a pas de cervelle :

Ah ! ah ! etc.





Cadet Rousselle a trois deniers,
 C'est pour payer ses créanciers;
 Quand il a montré ses ressources,
 Il les remet dedans sa bourse.
 Ah! ah! etc.

Cadet Rousselle s'est fait acteur,
 Comme Chénier s'est fait auteur;
 Au café quand il joue son rôle,
 Les aveugles le trouvent drôle.
 Ah! ah! etc.

Cadet Rousselle ne mourra pas,
 Car, avant de sauter le pas;
 On dit qu'il apprend l'orthographe
 Pour fair' lui mém' son épitaphe.
 Ah! ah! ah! mais vraiment
 Cadet Rousselle est bon enfant.



CADET ROUSSELLE, avec accompagnement de piano par M. N. COLLET, profes. d'harmonie au Conservatoire.

Allegro.

CHANT. 

PIANO. 







2^e COUplet. 

Même air avec un accompagnement différent.

CHANT. *Allegro.* $\text{\$}$

Ca-detRous - selle a trois mai-sons, Ca-detRousselle a trois mai-

PIANO. *Ped. FF*

- sons, Qui n'ont ni pou-tres ni che - vrons. Qui n'ont ni pou-tres ni che-

Ped. FF

- vrons : C'est pour lo - ger les hi-ron - del-les; Que di-rez - vous de Cadet Rous-

tr *tr* *tr* *tr*

P

9^e COUPLET. $\text{\$}$

- sel-le, Ah! ah! ah! mais vraiment, Ca-detRousselle est bon en-fant. Ca-det Rous-

tr *Fin.* $\text{\$}$

Ped. FF

Procédés de Tantienstein et Cordel, 90, rue de la Harpe.

Paris. Imp. de F. Loquès, 16, rue N.-D. des Victoires.

JADIS ET AUJOURD'HUI

ou

LES VIEILLARDS,

PAROLES DE PANNARD,

MUSIQUE DE MOURET,

DESSINS DE M. STERNHEIL,

GRAVURES : 1^{re} et 4^e planche, par M. FONTAINE. — 2^e et 3^e planche, par M. PR. LANGLOIS.

Musique arrangée avec accompagnement de piano par M. H. Colet

NOTICE.

Pannard, auteur dramatique des plus féconds, et l'un des membres les plus distingués de cette Académie lyrique, si connue sous le nom du *Caveau*, fut en outre chez nous le créateur, comme il est resté le modèle du Vaudeville satyrique et moral. C'est dans ce genre principalement qu'il a laissé de petits chefs-d'œuvre, dont plusieurs doivent figurer à bon droit dans ce Recueil.

Surnommé par ses contemporains *le La Fontaine de la Chanson*, Pannard eut, en effet, beaucoup de rapports dans le caractère avec le célèbre *Bonhomme*, il en avait surtout les distractions et l'insouciance, mangeant aussi le fond avec le revenu de ses ouvrages, la vieillesse le surprit à peu près dépourvu de toutes ressources. S'il ne rencontra pas une *La Sablière*, du moins trouva-t-il des amis qui se chargèrent de nourrir, d'habiller ce vieil enfant, et le logèrent. . . . dans une espèce de grenier, il est vrai, mais, comme l'a dit son confrère Collé, cela ne l'affectait guère.

C'était, du reste, un homme généralement estimé pour son honnêteté, la régularité de ses mœurs, et

surtout son extrême modestie. Il ne se donnait le titre que de *passable couplet*eur, lui, l'un des plus spirituels chansonniers de son époque, et dont Favart a dit, avec plus de justice :

Il chansonna le vice et chanta la vertu.

Pannard mérita également que l'on fit à ce vers une variante non moins honorable pour lui :

Il chansonna le vice et non le vicieux.

Cet auteur, dont le trait est si piquant, si incisif, ne se permit que des critiques générales; "il n'a, dit encore Collé, jamais dit un mot, ni fait un vers contre personne."

Pannard avait une telle facilité que près de cent opéras-comiques s'échappèrent de sa plume. De plus, éparpillant son esprit avec un désintéressement dont s'étonneraient beaucoup les vaudevilliste-spéculeurs de nos jours, il faisait, à peu près pour tous ceux qui le lui demandaient, des vers, des couplets et même de petites pièces de fêtes et de société, sans en exiger aucun prix, sans même y mettre aucune prétention.

Plus d'un auteur de son temps l'appela aussi à son aide, pour terminer par d'ingénieux vaudevilles les comédies qu'ils donnaient au Théâtre-Français et sur celui des Italiens. C'est une de ces circonstances qui nous a valu *Les Vieillards*, publiés dans cette Livraison. Ces couplets, où il y a de l'Horace et du Boileau, et dont la morale est si vraie, si maligne, si enjouée, furent chantés en 1726, à la Comédie Italienne, à la fin d'une pièce assez médiocre de l'abbé Dalainval, intitulée : *Un Tour de Carnaval*. Ils lui valurent un tel succès que le public débaptisa l'ouvrage pour le nommer, d'après le refrain des couplets, *Les Cahin-Caha*. Le joli air qu'y fit Mouret, compositeur de cette époque, qui a mis en musique beaucoup des vaudevilles de Pannard, contribua aussi à leur vogue méritée.

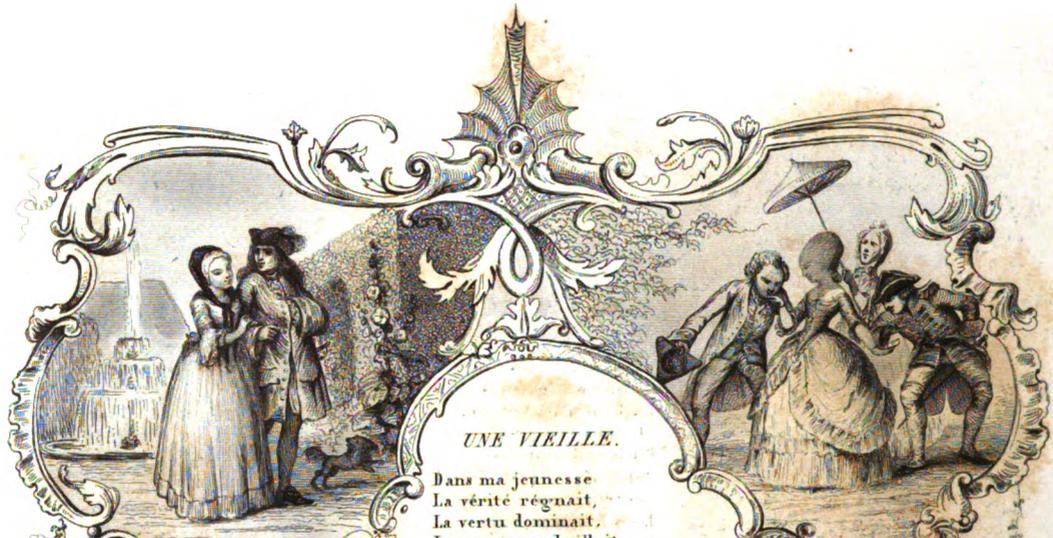
Nul doute que *Les Vieillards* de l'habile chansonnier ne paraissent encore aujourd'hui de spirituels frondeurs, et que le temps présent n'apprécie de nouveau le mérite de cet éloge du temps passé.

O U R R Y,

Membre du *Caveau moderne*.

CHŒUR





UNE VIEILLE.

Dans ma jeunesse
La vérité régnait,
La vertu dominait,
La constance brillait,
La bonne foi réglait
L'amant et la maîtresse.
Aujourd'hui ce n'est plus cela :
Ce n'est qu'injustice,
Trahison, malice,
Changements, caprice,
Détours, artifice,
Et l'amour va
Cahin, caha.



LE VIEILLARD.

Dans ma jeunesse
Les veuves, les mineurs
Avaient des défenseurs :
Avocats, procureurs,
Juges et rapporteurs
Soutenaient leur faiblesse.
Aujourd'hui ce n'est plus cela :
L'on gruge, l'on pille
La veuve, la fille,
Mineur et pupille ;
Surtout on grapille,
Et Thémis va
Cahin, caha.



LA VIEILLE.

Dans ma jeunesse
Quand deux cœurs amoureux
S'unissaient tous les deux,
Ils sentaient mêmes feux ;
De l'hymen les doux nœuds
Augmentaient leur tendresse.
Aujourd'hui ce n'est plus cela :
Quand l'hymen s'en mêle,
Lardeur la plus belle
N'est qu'une étincelle ;
L'amour bat de l'aile,
Et l'époux va
Cahin, caha.





LE VIEILLARD.

Dans ma jeunesse
On voyait des auteurs,
Fertiles producteurs,
Enchanter les lecteurs,
Charmer les spectateurs
Par leur délicatesse.
Aujourd'hui ce n'est plus cela :
Les vers assoupissent,
Les scènes languissent,
Les Muses gémissent,
Succombent, périssent,
Pégase va
Cahin, caha.

LA VIEILLE.

Dans ma jeunesse
Les papas, les mamans,
Sévères, vigilants,
En dépit des amants,
De leurs tendrons charmants
Conservaient la sagesse.
Aujourd'hui ce n'est plus cela :
L'amant est habile,
La fille docile,
La mère facile,
Le père imbécile,
Et l'honneur va
Cahin, caha.

LE VIEILLARD.

Dans ma jeunesse
L'homme sobre et prudent,
Au plaisir moins ardent
Se bornait sagement,
Et ce ménagement
Retardait sa vieillesse.
Aujourd'hui ce n'est plus cela :
Honteux d'être sage,
Le libertinage,
Dès quinze ans l'engage ;
A vingt il fait rage,
A trente il va
Cahin, caha.



LA VIEILLE.

Dans ma jeunesse
 Les femmes dès vingt ans
 Renouaient aux amants;
 De leurs engagements
 Les devoirs importants
 Les occupaient sans cesse.
 Aujourd'hui ce n'est plus cela:
 Plus d'une grand'mère
 S'efforce de plaire,
 Et veut encor faire
 Un tour à Cythère:
 La bonne y va
 Cahin, caha.

LE VIEILLARD.

Dans ma jeunesse
 Des riches partisans
 Les trésors séduisants,
 Les fêtes, les présents
 N'étaient pas suffisants
 Pour vaincre une maîtresse.
 Aujourd'hui ce n'est plus cela:
 Un commis sans peine
 Gagne une climène.
 Et dès qu'à Vincenne
 En fiacre il la mène
 La vertu va
 Cahin, caha.

JADIS ET AUJOURD'HUI, avec accomp. de piano par M. H. COLET, profes. d'harmonie au Conservatoire.

CHANT. *Allegretto.* S

PIANO.

Dans ma jeu-nes - se, La vé - ri - té ré -

- gnait, La ver-tu do-mi-nait, La constan-ce bril-lait, La bon-ne foi ré-glait L'a-mant et

la maî-tres - se. Au - jour-d'hui, ce n'est plus ce - la: Ce n'est qu'in-jus-

- ti - ce, Tra-hi - son, ma-li - ce, Chan-ge - ments. ca - pri - ce, Dé-tours, ar - ti -

2^e COUPLÉ. SS

- fi - ce; Et l'amour va ca-hin.ca - ha; Et l'amour va ca-hin ca-ha. Dans

Fin.

Autre accompagnement.

Allegretto. SS CHANT.

PIANO.

Fin.

(Procédés de Tantenstein et Cordel, 90, rue de la Harpe.)

Paris. Imp. de F. Lecqum, 16, rue N.-D. des Victoires.

VIVE HENRI QUATRE, CHARMANTE GABRIELLE, VIENS, AURORE, JE T'IMPLORE.

DESSINS DE M. STEINHEIL.

GRAVURES : 1^{re} et 4^e planche, par M. BOILLY. — 2^e et 3^e planche, par M. NARGÉOT.

NOTICE.

Au premier rang des Chants Populaires de la France seront toujours placés et celui qu'inspira le souvenir du grand et bon Henri, et ceux qui furent composés par lui-même!

Quel est l'auteur du couplet primitif de *Vive Henri Quatre*? Il ne s'est pas nommé, parce qu'il ne s'est regardé, sans doute, que comme un écho de toutes les voix françaises. Collé augmenta encore la popularité de ce chant, en le plaçant dans sa charmante comédie de la *Partie de Chasse d'HENRI IV*. Grâce à l'heureux choix du héros et à la fidélité du portrait, aucune pièce n'a eu des représentations plus multipliées et de plus nombreuses éditions.

Les troisième et quatrième couplets furent ajoutés par Collé, et de la bouche de son *Michou*, passèrent bientôt dans toutes les autres. Le second, qui n'a pas moins de naïveté et de franchise, date de l'époque des espérances que fit naître l'aurore du règne de Louis XVI. Un de ses premiers actes avait été l'autorisation au Théâtre-Français de représenter la *Partie de Chasse*, tolérée seulement dans les spectacles de province, sous le règne précédent.

Quant à l'air de *Vive Henri Quatre*, c'est un fragment du morceau de musique intitulé les *Cricotets*, sur lequel s'exécutait une danse en vogue au seizième siècle, et que l'on a entendu au Vaudeville, dans le *Mariage de Scarron*.

Charmante Gabrielle est une délicieuse romance, remplie de grace et de sentiment. On a prétendu que les deux premiers couplets seulement avaient été tracés pour la fameuse Gabrielle d'Estrées par le royal guerrier troubadour. Les autres, au surplus, sont également dignes de son esprit et de son cœur.

Mais une erreur généralement répandue, et que Grétry, dans ses *Essais sur la Musique*, a contribué à propager, c'est celle qui a fait désigner Henri IV pour auteur de l'air touchant, auquel il adapta ces paroles. Comme il ne faut pas donner à César ce qui n'est point à César, il est juste de restituer ce chant à son véritable père Du Courroy, successivement maître de chapelle de Charles IX, de Henri III, et de son successeur. Cet air fut composé par lui pour un Noël pieux du temps, que la profane mais *Charmante Gabrielle* fit aisément oublier.

La fraîche et gracieuse Villanella: *Viens, Aurore, je t'implore*, a toujours été attribuée au Séarnais, et l'on aime à se figurer

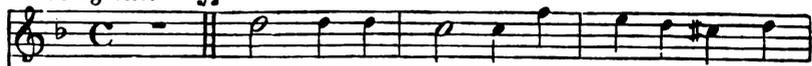
Le seul roi dont le peuple ait chanté la mémoire

chantant aussi, dans ses jolis couplets, œuvre de sa jeunesse, ou cette *Belle Jardinière d'Anet*, qui fut l'aïeule de Dufresny, ou cette tendre et naïve *Steurette*, premières et trop courtes amours du *Vert Galant*.

OURRY, Membre du Caveau moderne.

VIVE HENRI QUATRE, avec accomp. de piano par M. H. COLET, profes. d'harmonie au Conservatoire.

Allegretto. **SS**

CHANT.  **SS**

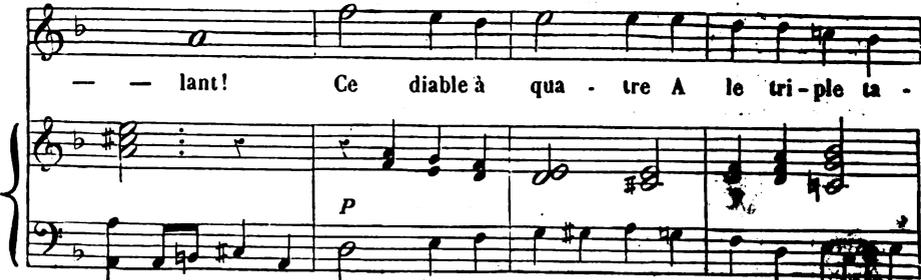
Vive Hen-ri qua-tre, Vi-ve ce roi vail-

PIANO.  **F**

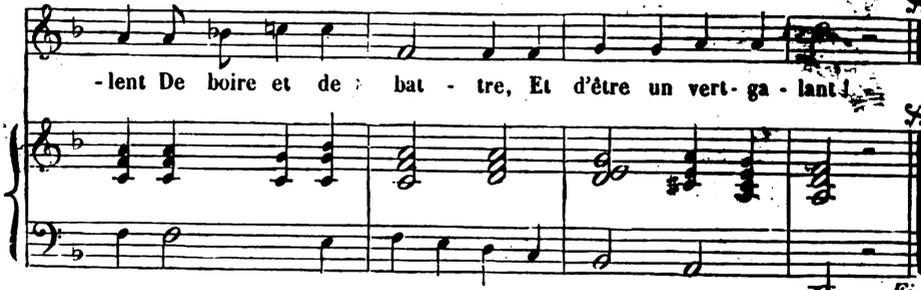
- - lant, Vive Hen-ri qua-tre, Vi-ve ce roi vail-

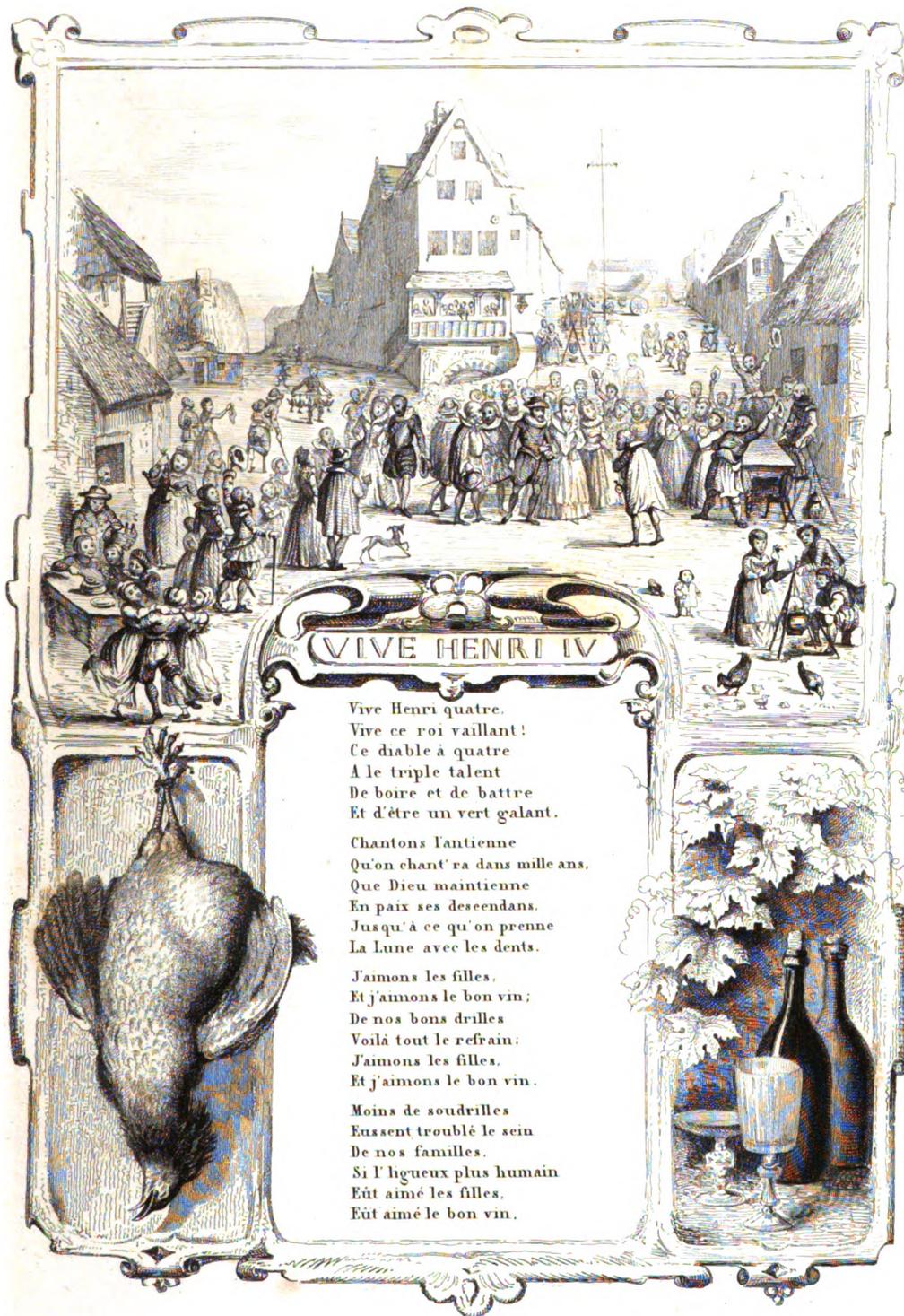


- - lant! Ce diable à qua-tre A le tri-ple ta-

 **P**

- lent De boire et de bat-tre, Et d'être un vert-ga-lant. **SS**

 **SS**
Fiu



VIVE HENRI IV

Vive Henri quatre.
Vive ce roi vaillant !
Ce diable à quatre
A le triple talent
De boire et de battre
Et d'être un vert galant.

Chantons l'antienne
Qu'on chant'ra dans mille ans,
Que Dieu maintienne
En paix ses descendans.
Jusqu'à ce qu'on prenne
La Lune avec les dents.

J'aimons les filles,
Et j'aimons le bon vin ;
De nos bons drilles
Voilà tout le refrain :
J'aimons les filles,
Et j'aimons le bon vin .

Moins de soudrilles
Eussent troublé le sein
De nos familles.
Si l'higieux plus humain
Eût aimé les filles,
Eût aimé le bon vin .



CHARMANTE GABRIELLE.

Charmante Gabrielle!
Percé de mille dards,
Quand la gloire m'appelle
À la suite de Mars:
Cruelle déparlie!
Malheureux jour!
Que ne suis-je sans vie
Ou sans amour.

L'amour, sans nulle peine,
M'a, par vos doux regards,
Comme un grand capitaine,
Mis sous ses étendarts.
Cruelle déparlie! etc.

Si votre nom célèbre
Sur mes drapeaux brillait,
Jusqu'au de là de l'Èbre
L'Espagne ne craindrait.
Cruelle déparlie! etc.



Je n'ai pu, dans la guerre,
Qu'un royaume gagner;
Mais sur toute la terre
Vos yeux doivent régner.
Cruelle déparlie! etc.

Partagez ma couronne
Le prix de ma valeur;
Je la tiens de Bellonne.
Tenez-la de mon cœur.
Cruelle déparlie!
Malheureux jour!
C'est trop peu d'une vie
Pour tant d'amour.

Bel astre que je quitte!
Ah! cruel souvenir!
Ma douleur s'en irrite;
Vous revoir ou mourir.
Cruelle déparlie! etc.

Je veux que mes trompettes,
Mes fifres, les échos,
A tous momens répètent
Ces doux et tristes mots:
Cruelle déparlie! etc.



INVOCATION A L'AMOUR.

Viens, aurore,
 Je t'implore !
 Je suis gai quand je te voi.
 La Bergère
 Qui m'est chère,
 Est vermeille comme toi.

D'ambroisie,
 Bien choisie,
 Hébé la nourrit à part ;
 Et sa bouche,
 Quand j'y touche,
 Me parfume de nectar.

Elle est blonde,
 Sans seconde ;
 Elle a la taille à la main.
 Sa prunelle
 Etincelle
 Comme l'astre du matin.

Pour entendre
 Sa voix tendre,
 On déserte le hameau ;
 Et Tytire
 Qui soupire,
 Fait taire son chalumeau.



Les trois grâces
 Sur ses traces,
 Font naître un essaim d'amours ;
 La sagesse,
 La justesse
 Accompagnent ses discours.



CHARMANTE GABRIELLE, avec accomp. de piano, par M. H. COLET, profes. d'Harmonie au Conservatoire.

Andante. §

CHANT. 

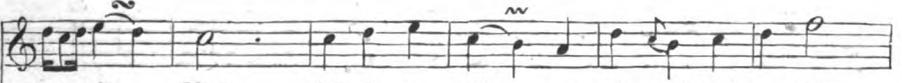
Char-man-te Ga - bri - el - le, Per - cé de

PIANO. 



mil - le dards, Quand la gloi - re m'ap-pel - le A la sui -





te de Mars: Cru-el - le dé - par - ti - e! Mal-heu - reux





jour! Que ne suis - je sans vi - e, Ou sans a - mour!



.Fin.

VIENS, AUBRE, JE T'IMPLORE, avec accompag. de piano, par M. H. COLET, profes. d'harmonie au Conservatoire.

Allegretto.

CHANT.  Viens, au - ro - re, Je t'im -

PIANO. 

 - plo - re! Je suis gai quand je te voi. La ber -



 - gè-re Qui m'est chè-re, Est ver - meil - le com-me toi.



Fin.

Procédés de Tantenstein et Cordel, 90, rue de la Harpe.

LE MÉNAGE DE GARÇON

(JE LOGE AU QUATRIÈME ÉTAGE),

Paroles de JOSEPH PAIN, Musique de M. A. DE GARAUDÉ.

LA PAILLE,

PAROLES DE SERVIÈRES.

DESSINS PAR M. STEINHEIL,

GRAVURES : 1^{re} ET 4^e PLANCHE PAR M. PFITZER. — 2^e ET 3^e PLANCHE PAR M. DANOIS.

Musique arrangée avec accompagnement de piano par M. H. Colet.

NOTICE.

Joseph Pain, l'un des auteurs qui ont cultivé avec talent et bonheur le véritable genre du Vaudeville, le Vaudeville où l'on chantait, avait fait ses premières armes au Théâtre des Variétés. Plus gracieux que gai, peu disposé à franchir les limites du comique pour arriver au Bouffon, il n'eut point à ce spectacle ces succès de fou rire qui faisaient courir tout Paris aux Brunetiades. Il sut toutefois s'y faire remarquer par quelques petites pièces agréables, et surtout par la piquante arlequinade, intitulé : *Allez voir Dominique*.

Des succès plus éclatants attendaient Joseph Pain au théâtre de la rue de Chartres. L'auteur de l'*Abbe de l'Épée* et des *Deux Journées*, Bouilly, à ces couronnes conquises sur deux de nos grandes scènes, voulut joindre les palmes plus légères du Vaudeville ; mais Bouilly, habile héritier de Sedaine, dans l'art de charpenter les pièces, n'était nullement Chansonnier, ni même faiseur de Couplets. Il s'associa Joseph Pain, qui possédait ce talent, et bientôt leur communauté littéraire compta ses triomphes par ses ouvrages.

A cette époque, un public moins blasé, et qui n'en était pas venu à ne plus demander au théâtre que des émotions, à tous prix, ou des charges, aimait ce qu'on avait nommé des pièces de galerie, c'est à dire qui mettaient en scène des auteurs, des peintres, etc., renommés par des travaux honorables pour leur patrie, les deux associés introduisirent pour leur part avec de brillantes réussites, dans ce Musée lyrique, *Céniers*, *Florian* et *Berquin*. Le premier de ces tableaux offrait toute la vérité et l'animation de ceux du célèbre peintre flamand ; le second rappelait, d'une manière touchante, le souvenir de l'aimable poète et prosateur qui eut l'honneur de recevoir du vertueux Duc de Penthièvre le titre de son ami ; le troisième, enfin, plaçait dans un cadre parfaitement assorti à ses modestes et utiles productions, l'auteur qui sut écrire pour les Enfants : ce que beaucoup d'hommes (sans parler des dames) ont essayé depuis, sans y réussir comme lui.

En 1802, Bouilly et Joseph Pain obtinrent un de ces succès de vogue qui font époque au théâtre, et le

plus grand que le Vaudeville ait eu jusqu'à ce jour à enregistrer dans ses fastes. *Fanchon la Vieilleuse* triompha de la grippe meurtrière qui sévissait alors dans la capitale, pendant toute une année.

L'Été n'eut plus de feux, l'Hiver n'eut plus de glace,

pour arrêter la foule qu'attirait chaque soir cette heureuse fille de la Savoie. Tout le troupeau des imitateurs voulut lui donner des jours (qui toutefois ne firent pas la fortune réservée plus tard à celle de la *Grâce de Dieu*), et l'argot théâtral créa le terme de *Fanchonner* pour les rares exemples de ces réussites productives et prolongées.

En donnant quelques années après sa jolie pièce *Amour et Mystère*; Joseph Pain montra que même sans l'appui de son habile collaborateur, il savait tisser avec art les fils d'une intrigue dramatique, et que malgré la mauvaise plaisanterie des calambouristes de ce temps, le pain sans bouilli pouvait encore flatter le goût des habitués gourmets du Vaudeville.

Ses Chansons, qui sont en petit nombre, ont comme ses pièces l'esprit et la finesse pour cachet. Il a laissé un modèle en ce genre dans celle qui fait partie de cette Livraison, le *Ménage de Garçon*. C'est à la fois un petit tableau de mœurs et d'intérieur que nos plus célèbres Chansonniers n'auraient point désavoué, et l'on ne pouvait allier mieux que dans cette piquante bluette l'observation, le trait et le naturel.

Il est juste de dire que le joli air de M. A. de Garaudé contribua également à la vogue de cette Chanson. Auteur lui-même d'*Une Vie de Garçon*, pour laquelle il avait composé cet air, plus d'une année auparavant, on se rappelle aussi une charmante Romance (*L'Amour au Village*) dont il fit les paroles et la musique. Du reste, ces légères productions n'ont été que des distractions pour ce compositeur distingué, ancien Professeur de Solfège au Conservatoire de Musique, des œuvres plus importantes consacrées aux diverses méthodes d'enseignement musical, ainsi que des quintetti, quatuors, sonates, etc., lui ont assuré les suffrages des connaisseurs, comme ses agréables bluettes lyriques ceux des dilettanti de nos salons.

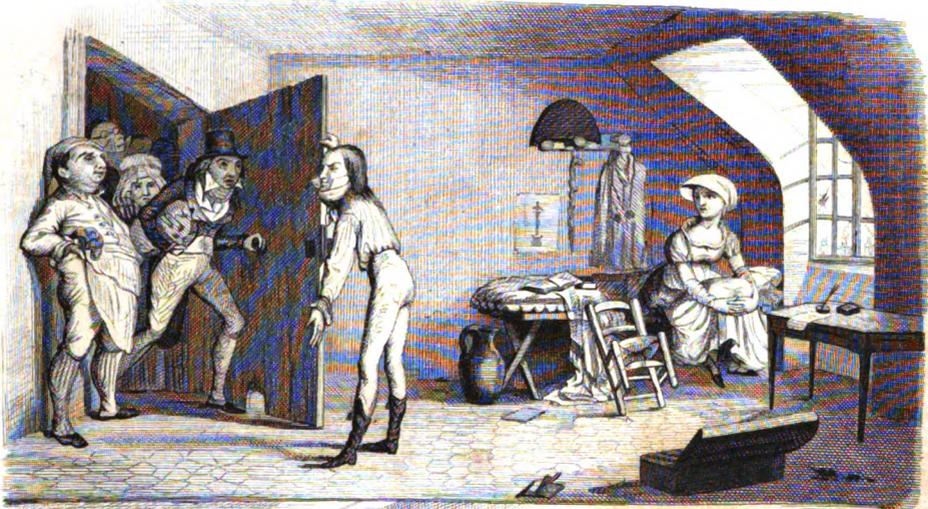


Ainsi que la Chanson précédente, *La Paille*, de Servières, est une de celles que leur mérite et leur popularité recommandaient doublement à l'Éditeur de ce Recueil. Cet auteur, qui, d'abord employé dans l'administration des finances, suivit ensuite Lucien Bonaparte dans son exil en Italie, sous l'Empire, et plus tard fut appelé aux graves fonctions de Référendaire à la Cour de Comptes, n'a guère pu donner au Théâtre et à la Muse badine que les fruits de quelques loisirs. Il a cependant obtenu dans la carrière dramatique plusieurs succès, dont le plus marquant fut celui de *Madame Scarron*, où il eut, à la vérité, pour associé le joyeux et spirituel Désaugiers.

A l'époque où la Chanson de *La Paille* fut une des distractions des travaux financiers de Servières, nos faiseurs de couplets avaient assez l'usage de s'imposer ou de recevoir, pour les Diners du Vaudeville et ensuite du Caveau, un mot sur lequel il leur fallait trouver des idées et des vers. C'est ainsi qu'ils chantaient successivement le Vent, la Chaleur, la Pluie, etc., etc. Mais parfois, dans ces thèmes donnés aux Chansonniers et remplis par eux, on trouvait les traces d'une sorte de gêne et de contrainte; renfermé ainsi dans ce cercle de Popilius, leur esprit ne s'y mouvait plus avec autant de facilité et de verve. Ce qui distingue avantagement *La Paille*, c'est qu'elle n'offre aucun vestige de labeur pénible et de gaité travaillée. Le couplet y a sa franche et libre allure; on sent qu'il a pour ainsi dire glissé en même temps de la tête et de la plume de l'auteur. Or, c'est ainsi que doivent éclore les bonnes Chansons, les Chansons qui restent; car ce n'est pas pour ces légers produits de la Muse française qu'a été prononcé cet adage :

Le Temps n'épargne pas ce qu'on a fait sans lui.

OCRRY, Membre du Caveau moderne.



LE MÉNAGE DE GARÇON.

Je loge au quatrième étage,
 C'est là que finit l'escalier;
 Je suis ma femme de ménage,
 Mon domestique et mon portier:
 Des créanciers quand la cohorte
 Au logis sonne à tour de bras,
 C'est toujours en ouvrant ma porte
 Moi qui dis que je n'y suis pas.

De tous mes meubles l'inventaire
 Tiendrait un carré de papier;
 Pourtant je reçois d'ordinaire
 Des visites dans mon grenier;
 Je mets les gens fort à leur aise,
 À la porte un bavard maudit,
 Tous mes amis sur une chaise,
 Et ma maîtresse sur mon lit.

Vers ma demeure quand tu marches,
 Jeune beauté, vas doucement;
 Crois moi, quatre vingt dix-huit marches
 Ne se montent pas lestement:
 Lors que l'on arrive à mon gîte,
 On se sent un certain émoi;
 Jamais sans que son cœur palpite,
 Une femme n'entre chez moi.



Gourmands, vous voulez, j'imagine,
De moi, pour faire certain cas,
Avoir l'état de ma cuisine;
Sachez que je fais trois repas:
Le déjeuner m'est très facile,
De tous côtés je le reçois;
Je ne dine jamais qu'en ville,
Et ne soupe jamais chez moi.

Je suis riche et j'ai pour campagne
Tous les environs de Paris;
J'ai mille châteaux en Espagne;
J'ai pour fermiers tous mes amis.
J'ai pour faire le petit maître,
Sur la place un cabriolet;
J'ai mon jardin sur ma fenêtre,
Et mes rentes dans mon gilet.

Je vois plus d'un millionnaire
Sur moi s'égayer aujourd'hui:
Dans ma richesse imaginaire
Je suis aussi riche que lui;
Je ne vis qu'au jour la journée,
Lui vante ses deniers comptans;
Et puis, à la fin de l'année
Nous arrivons en même temps.

Un grand homme a dit dans son livre
Que tout est bien, il m'en souvient.
Tranquillement laissons nous vivre,
Et prenons le temps comme il vient.
Si, pour recréer ce bas monde,
Dieu nous consultait aujourd'hui,
Convenons-en tous à la ronde,
Nous ne ferions pas mieux que lui.



I. A

Sur tout on a fait des chansons :
 On a chanté le vin, les belles,
 L'eau, le feu, les fleurs, les moissons,
 Les brebis et les tourterelles ;
 Un auteur dont je suis bien loin,
 Fit des vers sur l'huître à l'écaille,
 Un autre en a fait sur le foin,
 Je vais m'étendre sur la paille.

PAILLE.

La paille couvre l'humble toit,
 Du laboureur modeste ayle ;
 Un lit de paille aussi reçoit
 Son corps fatigué, mais tranquille ;
 Le riche, au sein de ses palais,
 Sur le duvet s'ennuie et baille :
 Peines, tourments, sont sous le dais
 Quand le bonheur est sur la paille.





La paille tressée en réseaux,
 Du soleil garantit nos belles;
 Grâce à ces immenses Chapeaux,
 Elles n'ont plus besoin d'ombrelles:
 Mais ils voilent trop leurs appas,
 Et Zéphir leur livre bataille,
 Il a raison : on ne doit pas
 Cacher les roses sous la paille.

Jadis respectant ses serments,
 L'amant, fidèle à sa maîtresse,
 Pour elle encor, après trente ans,
 Brûlait d'une égale tendresse :
 Hélas ! on n'aime plus qu'un jour !
 De la constance l'on se raille ;
 Et maintenant les feux d'amour
 Ne sont plus que des feux de paille.



Mais je n'aurais jamais fini,
 Si, dans l'ardeur qui me travaille,
 J'entreprenais de dire ici
 Tout ce qui se fait sur la paille.
 Ami lecteur, je meurs d'effroi
 Que ta rigueur ne me chamaille ;
 Sois indulgent, car avec toi
 Je ne veux pas rompre la paille.



LE MÉNAGE DE GARÇON, avec accompag. de piano, par M. H. COLET, profes. d'harmonie au Conservatoire.

Allegro. S

CHANT. Je loge au qua-tri-ème é-ta-ge, C'est là que fi-nit l'es-ca-

PIANO.



-lier; Je suis ma fem-me de mé-na-ge, Mon domestique et mon por-tier, Mon domes-



-tique et mon por-tier. Des cré-au-ciers quand la co-hor-te Au lo-gis



sonne à lour-de bras, C'est toujours, en ou-vrant ma por-te, Moi qui dis que je n'y suis



S 2^e COUPLET. S

pas, C'est toujours, en ouvrant ma por-te, Moi qui dis que je n'y suis pas. De tous mes



Processus de Taubenstein et Cordet. 90, rue de la Harpe

LA PAILLE, avec accompagnement de piano par M. H. COLET, professeur d'harmonie au Conservatoire.

Allegro. SS

CHANT. Surtout on a fait des chan-sons: On a chan-

PIANO.

- te le vin, les bel - les, L'eau, le feu, les fleurs, les moissons, Les brebis

et les tourte - rel - - les; Un auteur, dont je suis bier

suivent. *allegro*

loin, Fit des vers sur l'uitre à l'é-cai - - le. Un autre en a fait sur le

suivent.

2^{e} COUPLÉ SS

foin; Je vais m'é-ten - dre sur la pail - le. La paille SS

Fin.

CHANSON POPULAIRE

SUR LE ROI DAGOBERT ET SUR SAINT ÉLOI.

DESSINS PAR M. TRIMOLET.

GRAVURES : 1^{re} et 4^e planche, par M. TORLET. — 2^e et 3^e planche, par M. FONTAINE.

Musique arrangée avec accompagnement de piano par M. S. Colet.

NOTICE.

Qui n'a pas plusieurs fois dans sa vie fredonné quelques couplets de la *Chanson du roi Dagobert* ? qui n'a pas souri à ces questions saugrenues que son ministre, le grand *Saint-Eloi*, lui adressait, e aux réponses encore plus étranges que ce prince lui faisait. Sans aucun doute un pareil jeu d'esprit doit avoir pour origine quelque tradition, quelque souvenir populaire qui se rattache à l'histoire de ce roi. Si l'on veut savoir précisément à quelle époque la *Chanson* fut composée, les indications manquent, seulement il paraît certain qu'elle est antérieure à la Révolution de 89, et que l'air sur lequel ont été faites les paroles est une ancienne fanfare de chasse dont les habiles en cette matière renoncent à trouver l'origine. Il faut donc se contenter, quant à la *Chanson*, de ce renseignement verbal, sans précision, et chercher dans l'histoire la cause de cette familiarité qui paraît avoir existé entre *Dagobert* et son ministre.

Si l'on veut ne s'en rapporter qu'aux documents authentiques de l'histoire, le règne de *Dagobert I^{er}* présente une grande obscurité. L'un des événements les plus considérables est la fondation de l'illustre *Abbaye de Saint-Denis* attribuée à ce prince, et qui fut cause de la vénération profonde des moines à son égard. Mais que l'on ouvre les *Grandes Chroniques de Saint-Denis*, par exemple, ce recueil antique des anciennes croyances relatives à notre histoire, et l'on trouvera sur *Dagobert* des détails aussi nombreux que circonstanciés ; on y verra comment *Dagobert*, tout jeune encore et confié par son père au soin d'un gouverneur, irrité des habitudes familières que ce dernier voulait prendre, profita d'une infraction légère que commit ce gouverneur en versant à boire, pour lui infliger une punition regardée comme infamante chez les peuples du Nord, celle de lui raser la barbe et les cheveux. On lira dans cette *Chronique* le récit de plusieurs visions

miraculeuses qu'a eues ce prince et celui d'un combat singulier qu'il soutint contre Berthoul, chef saxon; on y lira encore comment quelques désordres dans sa conduite privée furent pardonnés à ce prince en faveur de ses fondations pieuses, et comme Dieu, pour le punir, permit au Démon de transporter son ame en purgatoire dans un bateau; comment ce prince invoqua, pour venir à son aide, saint Denis, saint Maurice et saint Martin, qui délivrèrent son ame pour la déposer dans le séjour des bienheureux. Presque toutes ces légendes se retrouvent dans une Chronique latine fort ancienne, intitulée : *Gesta Dagoberti*, et qui paraît avoir été composée avec ces Chants populaires qui se retrouvent à toutes les époques parmi nous.

Le roi Dagobert, sur la fin de ses jours, paraît avoir eu beaucoup de bonté pour ses serviteurs et ceux qui l'entouraient. La Chronique dont je viens de parler fait mention du discours qu'il leur adressa étant à son lit de mort, et dans la rédaction française on lit : *Pour sa mort fut le palais soudainement rempli de pleurs et de cris, et tout le royaume de douleur et de lamentation. (Chroniques de Saint-Denis, t. I, page 381.)* La tradition populaire a gardé pieusement le souvenir de la bonté du roi Dagobert. Deux expressions devenues proverbiales l'ont consacrée; voici la première : *Quand le roi Dagobert avoit dîné, il laissoit dîner ses chiens.* Voici la seconde : *Le roi Dagobert en mourant disoit à ses chiens : il n'est si bonne compagnie qui se sépare,* allusion touchante et qui s'accorde parfaitement avec les plus anciens témoignages.

C'est peut-être à cette réputation de bonté du roi Dagobert pour ceux qui l'entouraient qu'il faut rattacher l'intimité que le Chansonnier suppose entre ce prince et le grand saint Éloi. Quoiqu'il ait été évêque de Noyon, Éloi paraît avoir cultivé avec succès l'art de l'orfèvrerie. S'il faut en croire les *Chroniques de Saint-Denis*, Éloi quitta le Limosin, sa patrie, et vint offrir ses secours à Dagobert. Ce dernier lui demanda de fabriquer un fauteuil en or, et remit au saint artisan autant de matière qu'il en fallait pour un pareil ouvrage. Non seulement Éloi exécuta le meuble qu'on lui avait indiqué, mais encore il en fit un autre plus petit avec le métal qui lui restait. Surpris d'une habileté aussi grande et d'autant de probité, le roi voulut garder près de lui saint Éloi, et le nomma intendant de son palais. Chargé de toute la confiance de son maître, le pieux serviteur ne lui pardonnait aucune faute, et lui reprochait librement ses écarts et son incontinence. Dagobert supporta toujours avec douceur les censures de saint Éloi, et bien loin de lui en savoir mauvais gré, il le combla de faveurs. Saint Éloi en profita pour attacher son nom à plusieurs fondations pieuses, non seulement dans le diocèse de Noyon, mais encore à Limoges, principale ville de la province où il était né.

Ces traditions, qui se rattachent aux premiers temps de notre histoire, ont traversé tout le Moyen-Âge sans se perdre, et sans même qu'un grand nombre de documents nous en ait conservé la mémoire. En effet, après la Chronique latine que j'ai indiquée plus haut, le nom du roi Dagobert disparaît des poèmes et des autres documents écrits qui auraient pu nous transmettre ces traditions. Le grand nom de Charlemagne s'est attaché à presque toutes; elles sont aujourd'hui confondues et composent la vie héroïque de ce monarque puissant.

Quoi qu'il en soit, une trace bien effacée existait encore des faits relatifs à Dagobert, et c'est une Chanson populaire, satyrique, qui en a ravivé le souvenir après un espace de douze cents années.

LE ROUX DE LINCY.



DAGOBERT

Le bon Roi Dagobert
 Avait sa culotte à l'envers ;
 Le grand saint Eloi
 Lui dit : ô mon Roi !
 Votre majesté
 Est mal Culotté ;
 C'est vrai, lui dit le Roi,
 Je vais la remettre à l'endroit .

Comme il la remettait,
 Un peu il se découvrait ;
 Le grand saint Eloi
 Lui dit, ô mon Roi !
 Vous avez la peau
 Plus noire qu'un Corbeau ;
 Bah ! bah ! lui dit le Roi,
 La Reine la bien plus noire que moi .

Le bon Roi Dagobert
 Fut mettre son bel habit vert ;
 Le grand saint Eloi
 Lui dit, ô mon Roi !
 Votre habit paré
 Au coude, est percé ;
 C'est vrai, lui dit le Roi,
 Le tien est bon, prête le moi .



Du bon Roi Dagobert
 Les bas étaient rongés des vers ;
 Le grand saint Eloi
 Lui dit, ô mon Roi !
 Vos deux bas cadets
 Font voir vos molets ;
 C'est vrai, lui dit le Roi,
 Les tiens sont neufs donne les moi .

Le bon Roi Dagobert
 Faisait peu sa barbe en hyver ;
 Le grand saint Eloi
 Lui dit, ô mon Roi !
 Il faut du savon
 Pour votre menton ;
 C'est vrai, lui dit le Roi,
 As-tu deux sous, prête les moi .

Du bon Roi Dagobert
 La perruque était de travers ;
 Le grand saint Eloi
 Lui dit, ô mon Roi !
 Que le perruquier
 Vous a mal coiffé ;
 C'est vrai, lui dit le Roi,
 Je prends ta tignasse pour moi .



DA GOBERT LE BON ROY BONS ELOI AMEN DEUS AIN

Le bon Roi Dagobert
 Portait manteau court en hiver;
 Le grand saint Eloi
 Lui dit, ô mon Roi!
 Votre Majesté
 Est bien écourtée;
 C'est vrai, lui dit le Roi,
 Fait le ralonger de deux doigts.
 Du bon Roi Dagobert
 Le chapeau coiffait comme un Cerf;
 Le grand saint Eloi
 Lui dit, ô mon Roi!
 La corne au milieu,
 Vous sèrait bien mieux;
 C'est vrai, lui dit le Roi,
 J'avais pris modèle sur toi.
 Le Roi faisait des vers
 Mais il les faisait de travers;
 Le grand saint Eloi
 Lui dit, ô mon Roi!
 Laissez au oisîns
 Faire des chansons;
 Eh bien, lui, dit le Roi,
 C'est toi qui les feras pour moi.



Le bon Roi Dagobert
 Chassait dans la plaine d'Anvers;
 Le grand saint Eloi
 Lui dit, ô mon Roi!
 Votre Majesté
 Est bien essoufflée;
 C'est vrai, lui dit le Roi,
 Un lapin courait après moi.
 Le bon Roi Dagobert
 Allait à la chasse au pivert;
 Le grand saint Eloi
 Lui dit, ô mon Roi!
 La chasse aux coucous
 Vaudrait mieux pour vous;
 Eh bien, lui dit le Roi,
 Je vais tirer, prends garde à toi.
 Le bon Roi Dagobert
 Avait un grand sabre de fer;
 Le grand saint Eloi
 Lui dit, ô mon Roi!
 Votre Majesté
 Pourrait se blesser;
 C'est vrai, lui dit le Roi,
 Qu'on me donne un sabre de bois.



Les chiens de Dagobert
 Étaient de gale tout couverts;
 Le grand saint Eloi
 Lui dit, ô mon Roi!

Pour les nettoyer
 Faudrait les noyer;
 Eh bien, lui dit le Roi,
 Va-t-en les noyer avec toi.

Le bon Roi Dagobert
 Se battait à tort à travers;
 Le grand saint Eloi
 Lui dit, ô mon Roi.

Votre Majesté
 Se fera tuer;
 C'est vrai, lui dit le Roi,
 Mets toi bien vite devant moi.

Le bon Roi Dagobert
 Voulait conquérir l'univers;
 Le grand saint Eloi
 Lui dit, ô mon Roi!

Voyager si loin
 Donne du tintoin;
 C'est vrai, lui dit le Roi,
 Il vaudrait mieux rester chez soi.

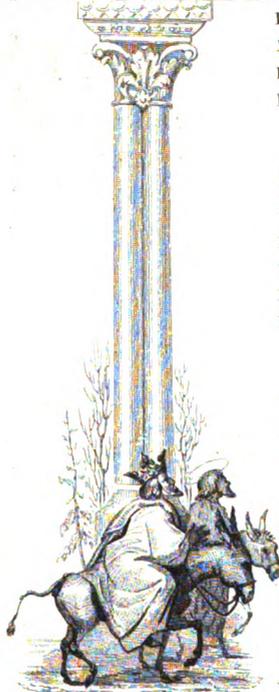
Le Roi faisait la guerre
 Mais il la faisait en hiver;
 Le grand saint Eloi
 Lui dit, ô mon Roi!
 Votre Majesté
 Se fera geler;
 C'est vrai, lui dit le Roi,
 Je n'en vais retourner chez moi.

Le bon Roi Dagobert
 Voulait s'embarquer sur la mer;
 Le grand saint Eloi
 Lui dit, ô mon Roi!
 Votre Majesté
 Se fera noyer;

C'est vrai, lui dit le Roi.
 On pourra crier le Roi boit.

Le bon Roi Dagobert
 Avait un vieux fauteuil de fer;
 Le grand saint Eloi
 Lui dit, ô mon Roi!

Votre vieux fauteuil
 Ma donné dans l'œil;
 Eh bien, lui dit le Roi,
 Mais le vite emporter chez toi.





La Reine Dagobert
 Chevait un galant assez vert,
 Le grand saint Eloi
 Lui dit, ô mon Roi!

Vous êtes... Cornu
 J'en suis convaincu;
 C'est bon, lui dit le Roi,
 Mon père l'était avant moi.

Le bon Roi Dagobert
 Mangeait en glouton du dessert,
 Le grand saint Eloi
 Lui dit, ô mon Roi!

Vous êtes gourmand
 Ne mangez pas tant;
 Bah! bah! lui dit le Roi,
 Je ne le suis pas tant que toi.

Le bon Roi Dagobert
 Ayant bu, allait de travers
 Le grand saint Eloi
 Lui dit, ô mon Roi!
 Votre Majesté
 Va tout de côté;
 Eh bien lui dit le Roi,
 Quand t'es gris marches tu plus droit.

Quand Dagobert mourût
 Le Diable aussitôt accourût
 Le grand saint Eloi
 Lui dit, ô mon Roi!
 Satan va passer,
 Faut vous confesser
 Hélas! dit le bon Roi,
 Ne pourrais tu mourir pour moi?



LE ROI DAGOBERT, avec acco. up. de piano, par M. B. COLET, profca. d'Harmonie au Conservatoire.

Allegro. $\text{\$}$

CHANT. $\text{\$}$
 C'est le roi Da-go-bert Qui met sa cu-lotte à l'en-

PIANO. $\text{\$}$

\# (1).
 - vers; C'est le roi Da-go-bert Qui met sa cu-lotte à l'en-

\#
 - vers; Le grand saint E-loy Lui dit: ô mon roi! Vo-tre ma-jes-té Est bien

$\text{\$}$
 mal cu-lot-té! Eh bien! lui dit le roi, Je vais la remettre à l'en-droit. $\text{\$}$

Fin

(1) Ordinairement on ne chante pas les mesures comprises entre ces deux signes.

Allegro. SS

SOPRANO. C'est le roi Da-go - bert Qui met sa cu - lotte à l'en -

TÉNORE. C'est le roi Da-go - bert Qui met sa cu - lotte à l'en -

BASSE. C'est le roi Da-go - bert Qui met sa cu - lotte à l'en -

- vers; C'est le roi Da-go - bert Qui met sa cu - lotte à l'en - vers; Le grand

- vers; C'est le roi Da-go - bert Qui met sa cu - lotte à l'en - vers; Le grand

- vers; C'est le roi Da-go - bert Qui met sa cu - lotte à l'en - vers; Le grand

saint E - loy Lui dit: ô mon roi! Votre ma - jes - té Est bien mal cu - lot - té! Eh

saint E - loy Lui dit: ô mon roi! Vo - tre ma - jes - té Est bien mal cu - lot - té! Eh

saint E - loy Lui dit: ô mon roi! Vo - tre ma - jes - té Est bien mal cu - lot - té! Eh

bien! lui dit le roi, Je vais la re - mettre à l'en - droit. SS

bien! lui dit le roi, Je vais la re - mettre à l'en - droit. SS

bien! lui dit le roi, Je vais la re - mettre à l'en - droit. SS *Fin.*

Procédés de Tantenstein et Cordel, 90, rue de la Harpe.

Paris. Imp. de F. Lecquin, 16, rue N.-D. des Victoires.

POT DE BIÈRE, PIPE ET MAITRESSE

OU

LE HOLLANDAIS,

PAROLES DE SAINT-FÉLIX.

FRÈRE ÉTIENNE

OU

LE FOND DE LA BESACE.

DESSINS DE M. STEINHEIL,

GRAVURES : 1^{re} ET 4^e PLANCHE PAR M. WOLFF. — 2^e ET 3^e PLANCHE PAR M. MONIN.

Musique arrangée avec accompagnement de piano par M. H. Collet.

NOTICE.

A l'époque où fut composée la première de ces Chansons (*Pot de Bière, Pipe et Maitresse*), c'est à dire vers 1809, son second titre, *Le Hollandais*, était à peu près une superfluité; car, dans cette triplicité de jouissance, les deux premières, du moins dans la vie civile, n'étaient guère encore recherchées que par les habitants de la Batavie et de l'Allemagne. Aujourd'hui les choses ont bien changé; la France est devenue pour le moins leur émule sur ce point, comme l'a dit un poète frondeur,

Cigarettes et vertus, tabac et renommée,
A présent tout chez nous s'évapore en fumée;
Oui, la Pipe a passé dans nos goûts, dans nos mœurs,
Et le Palais-Royal est en proie aux fumeurs!

Quoique les voluptés de l'estaminet fussent encore peu appréciées chez nous, la Chanson reproduite dans cette Livraison n'en fit pas moins honneur au talent de son auteur anonyme. C'était M. de Saint-Félix,

maître des cérémonies à la cour impériale, lorsque M. de Ségur y occupait les fonctions de grand maître. Digne à tous égards de son célèbre chef, M. de Saint-Félix avait déjà fait ses preuves, en fait de couplets, par deux ou trois pièces agréables (entre autres *Mortense*), données également sous le voile de l'anonyme au Théâtre du Vaudeville.

Tout en peignant une nature un peu vulgaire, la Chanson de *Pot de Bière* est d'une facture élégante et soignée. On voit que l'homme du monde a écouté à la porte d'une tabagie, mais qu'il est revenu écrire dans le salon. Ce gai et spirituel apologue est d'ailleurs une leçon morale à l'adresse des faiseurs de projets, des gens en quête des plaisirs ou du bonheur, c'est à dire de presque tous les hommes.



Frère Etienne date d'une époque (le commencement du siècle dernier) où l'on permettait à la Chanson et la bouffonnerie et même une certaine crudité d'expressions. C'est de ce temps là que Pannard disait dans une des siennes :

Grosse santé, gros ton, gros rixx,
Qui pétillait dans de gros yeux;
Grosse gaité, grosse satire,
Gros Vaudeville au ton joyeux;
Qui tout, jusqu'à l'art de médire,
Tout était gros chez nos aïeux.

Le gros sel de ces couplets, composés sur l'air des *Trembleurs*, seul fragment subsistant encore de la musique de Lully, peut aussi, au surplus, être excusé à un autre titre. Quoique cette Chanson se trouve dans quelques recueils au milieu de celles des Piron, des Vadé, des Collé, la négligence de plusieurs de ses rimes ne permet pas de la leur attribuer; mais sous d'autres rapports, elle est du moins de leur école, et reproduit souvent leur naturel, leur facilité et leur verve joyeuse.

OURRY,

Membre du Caveau moderne.



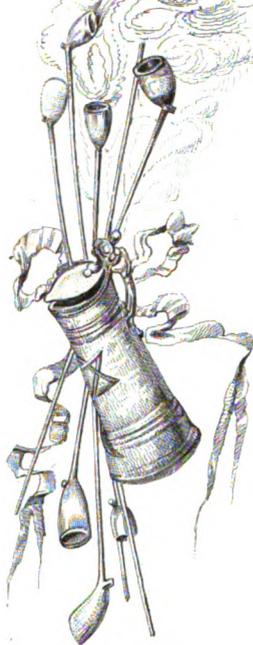


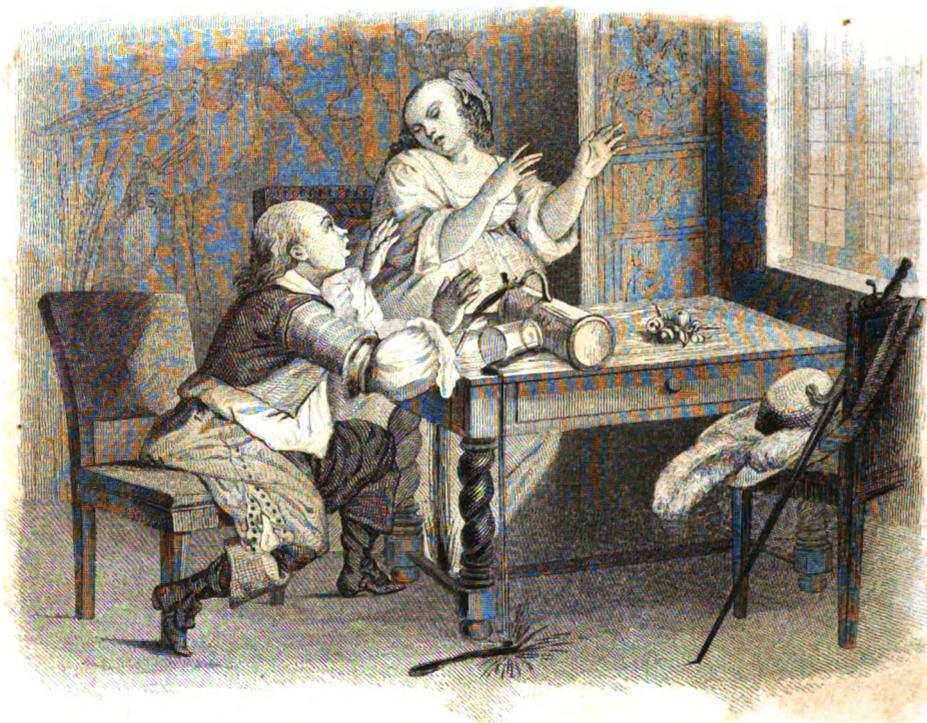
LE HOLLANDAIS.

Un Hollandais, riche comme un Crésus,
Au lourd maintien, à face ronde,
Se dit un jour : « consacrons mes écus
« Aux jouissances de ce monde,
« Rassemblons à la fois
« Les objets dont le choix
« Offre aux mortels la plus suave ivresse
« Pour me bien divertir ce soir,
« Dans mon logis je veux avoir
« Pot de bière, pipe et maitresse. »

Il va chercher au fond d'un cul de sac,
Dans la plus belle tabagie,

Un pot de bière, une once de tabac,
Et la femme la plus jolie,
Il reprend son chemin,
Bière et tabac en main,
Et sous son bras l'objet de sa tendresse ;
Il revient chez lui tout joyeux
D'avoir, pour contenter ses vœux,
Pot de bière, pipe et maitresse.





Qu'un Hollandais doit bénir son destin,
 Quand il boit, qu'il aime et qu'il fume !
 A ses côtés il pose un verre plein,
 Et puis sa pipe qu'il allume.

Dans un fauteuil à bras
 Il place les appas
 De sa moderne et robuste Lucrèce.
 « Mais, dit-il par où commencer ? »
 « Qui dois-je d'abord caresser,
 « Pot de bière, pipe ou maitresse ? »

Il prend sa pipe, et puis il réfléchit
 Qu'il devrait commencer par boire ;
 Il prend son verre, et soudain il se dit :
 « Non, l'amour aura la victoire. »

Mais tout en se hâtant,
 L'infortuné répand
 Le pot de bière, et cette maladresse
 Fait sauver la belle, et du coup
 Sa pipe s'éteint : il perd tout,
 Pot de bière, pipe et maitresse.

Faibles mortels, c'est ainsi qu'à vos yeux
 Le bonheur s'envôle en fumée,
 Soit qu'à l'amour vous adressiez vos vœux,
 Soit à l'or, à la renommée.

Un grand perd ses états,
 Un gourmand un repas,
 L'auteur sa rime, un traitant sa richesse.
 Hélas ! au moment de jouir,
 On voit tomber, s'éteindre ou fuir
 Pot de bière, pipe et maitresse.





LE FOND DE LA BESACE.

Un jour le bon frère Étienne,
 Avec le joyeux Eugène,
 Tous deux la besace pleine,
 Suivis du frère François,
 Entrant tous à la Galère;
 Y firent si bonne chère
 Aux dépens du monastère,
 Qu'ils s'enivrèrent tous trois.

Ces trois grands coquins de frères,
 Perfides dépositaires
 Du diner de leurs confrères
 S'en donnent jusqu'au menton;
 Puis ronds comme des futailles,
 Escortés de cent canailles,
 Du corps battant les murailles,
 Regagnèrent la maison.



Le portier qui les voit ivres,
 Leur demande où sont les vivres,
 Bon' dit l'autre, avec ses livres,
 Nous prend-il pour des savans?
 Je me passe bien de lire,
 Mais pour chanter, boire et rire,
 Et tricher la tirelire,
 Bon' à cela je m'entends.

Au réfectoire on s'assemble,
 Vieux dont le ratecher tremble
 Et les jeunes, tous ensemble
 Ont un égal appétit;
 Mais, ô fortune ennemie!
 Est bien fou qui s'y confie,
 C'est ainsi que dans la vie
 Ce qu'on croit tenir nous fuit.



Arrive frère Panerace,
Faisant piteuse grimace
De ne rien voir à sa place
Pour boire ni pour manger:
À son voisin il s'informe
S'il serait venu de Rome
Quelque bref portant réforme
Sur l'usage du diner.

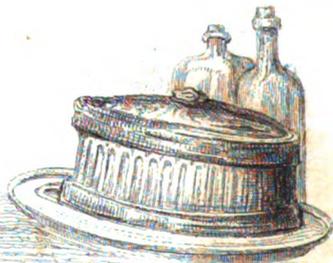
Bon 'répond son camarade,
N'avez peur qu'on s'y hasarde,
Simon je prends la cocarde
Et me ferai Prussien,
Qu'on me parle d'abstinence
Quand j'ai bien rempli ma panse,
J'y consens; mais sans pitance
Je suis fort mauvais chrétien.



Ainsi finit la mêlée,
Car la troupe épouvantée,
S'enfuyant sur la montée,
Pensa se rompre le cou,
Tandis que le frère Etienne,
Riant à perte d'haleine,
Et frappant sur sa bedaine,
Amorçait un second coup.

Restérons-nous donc tranquilles
Comme de vieux imbécilles,
Répliqua père Pamphile?
Oh! pour le moins vengeons-nous;
Prenons tous une sandale,
Et, sans crainte de scandale,
Allons battre la cymbale
Sur les fesses de ces loups.

Chacun ayant pris son arme,
Fut partout porter l'alarme;
Mais au milieu du vacarme
Frère Etienne fit un P...
Mais un P... de telle taille,
Que jamais jour de bataille,
Canon chargé de mitraille
Ne fit un pareil effet.



POT DE BIÈRE, PIPE ET MAITRESSE, avec accompag. de piano, par M. H. COLET, profcs. d'harmonie au Conservatoire

Andante. S

CHANT. S

PIANO. F

Un hol-lan-dais ri-che comme un Cré-sus, Au lourd main-

- tien, à fa-ce rou - de, Se dit un jour : « Con-sé-rons mes é - cus

Aux jou-is-san-ces de ce mon - de; Ras-sem-blons à la fois Les ob - jets

dont le choix Offre aux mortels la plus su-ave i - vres-se. Pour me bien di - ver-

- tir ce soir, Dans mon lo-gis je veux a-voir Pot de bier-re, pipe et mai-tres - se». S

FRÈRE ÉTIENNE, avec accompagnement de piano par M. H. COLET, professeur d'harmonie au Conservatoire.

Allegro.

CHANT.  Un jour, le bon frère E - tien-ne, A - vec le jo-yeux Eu-

PIANO. 

 - gè - ne, Tous deux, la be - sa - ce plei-ne, Sui-vis du frè - re Frau -



 - çois, S'en-fu - rent à la ga - lè-re, Et il - rent si bon-ne chè-re Aux dé -



 - pens du mo-nas - tè - re, Qu'ils s'en - i - vrè-rent tous trois. Ces trois



Fin.

(Procédés de Tanteuheim et Cordel, 90, rue de la Harpe.)

Paris. Imp. de F. Lecquin, 16, rue N.-D. des Victoires.

CHANSON POPULAIRE

SUR LE FAMEUX LA PALISSE.*

DESSINS PAR M. TRIMOLET.

GRAVURES : 1^{re} et 4^e planche, par M. ALÈS. — 2^e et 3^e planche, par M. PH. LANGLOIS.

Musique arrangée avec accompagnement de piano par M. G. Colet.

NOTICE.

Au nombre des plus fameux capitaines qui vers l'an 1515 passèrent les monts avec François I^{er}, pour envahir le Milanais, on comptait Jacques II De Chabannes, seigneur De La Palice. Issu de l'illustre maison De Chabannes, dont les membres se faisaient remarquer depuis deux siècles par leurs exploits, Jacques II obtint dès l'année 1494 une pension de 1500 livres du roi Charles VIII, en récompense des services qu'il lui avait rendus pendant les guerres d'Italie. Il accompagna ce prince en 1495 dans une expédition de Naples. Sous Louis XII, La Palice concourut à la conquête du duché de Milan, se trouva en 1503 à la bataille de Cérignoles, en 1506 et 1507 à la prise de Bologne et de Gènes, et en 1509 combattit vaillamment à Aiguadel. Le roi l'ayant nommé capitaine de cinq cents hommes d'armes et grand maître de sa maison, La Palice fut encore pourvu du gouvernement du duché de Milan, après la célèbre journée de Ravenne, où il s'était couvert de gloire. Il venait d'être nommé maréchal de France au moment où la bataille de Marignan eut lieu. Il contribua pour une grande part au gain de cette bataille. Ce fut alors que la réputation de La Palice, comme l'un des plus grands capitaines de son temps, s'établit, non seulement en France, mais encore dans les autres pays de l'Europe.

“ Les Espagnols l'appelloient souvent, dit Brantôme, et capitain La Palica, gran mareschal dy Francia. Bel honneur ! ” Et quelques lignes plus bas : “ J'ai vu le portrait du dit M. De La Palice, il monstroit bien ce qu'il estoit, très beau et de très belle façon. ”

Après avoir concouru en 1521 à repousser l'armée de Charles-Quint, qui se préparait à envahir la France, La Palice retourna en Italie; il se trouva sous Lautrec au malheureux combat de la Bicoque, qui entraîna, avec la défection des Suisses, la perte du Milanais. En 1522, il secourut Fontarabie et délivra cette place près de succomber. Ce fut lui que François I^{er} chargea de s'emparer du duc De Bourbon, mais le Connétable ne l'attendit pas. La Palice, peu de mois après, le retrouva en Provence où le Connétable cherchait à s'emparer de Marseille. Il le força à lever le siège de cette ville et à se retirer en Italie, non sans avoir atteint son arrière-garde au passage du Var, l'avoir taillée en pièces et poursuivi son armée jusqu'à Nice.

En 1525, François I^{er} reentra en Italie; il ne manqua pas d'emmener avec lui le maréchal De La Palice. Il y avait plus de trente années que ce vaillant homme de guerre combattait dans ce pays. Il était vieux, rempli d'expérience, mais le roi n'écoutait pas ses conseils et préférait suivre ceux de jeunes favoris plus audacieux. Voici les paroles de Brantôme à ce sujet : “ Si le roi François l'eut voulu croire, ensemble M. De La Trimoille, Gallease, Saint-Seurin et Théodore Trivulzio, il n'eust pas donné la bataille de Pavie. Et tous conseilloyent de se retirer à Binasco et lever le siege, dont ils alleguoient force belle raisons. Mais celles de M. De La Palice estoient très belles, que j'ai leues dans le livre espagnol de la vie de M. le marquis De Pescara : car, disoit-il, l'honneur ou le deshonneur de la guerre ne s'acheve jamais avec aucune autre réputation, sinon avec la victoire. . . Si que pour changer à cette heure d'avis, de se retirer, tarder et temporiser, l'ennemy se deffera luy-mesmes par faute d'argent que tous crient après, tant ceux de leur armée que dedans Pavpe, car resolutement si on ne leur donne prestement de l'argent, ou ils feront une révolte et amutinement entre eux si dangereux, que les capitaines auront beaucoup affaire à se sauver d'eux, ou bien ils se retireront tous, qui de çà, qui de là, en leurs pays et maisons. ”

* On écrit vulgairement *La Palisse*. Les pièces du temps portaient *La Palice*.

Ces conseils ne furent pas écoutés, on livra bataille et l'armée française, comme chacun le sait, fut détruite, le Roi fait prisonnier. Latreuille, Bonnavet, Chammont d'Amboise et La Palice se trouvèrent au nombre des morts. Ce dernier, après avoir combattu longtemps, perdit son cheval. Il se jeta à pied au milieu des Suisses, quand le capitaine Castaldo le fit prisonnier. A l'aspect de ce beau vieillard, couvert d'une riche armure, l'Espagnol reconnut que c'était un chef de l'armée, et qu'il pourrait en avoir une bonne rançon ; mais un autre capitaine, appelé Buzarto, survint et prétendit partager cette prise avec Castaldo qui s'y refusa. " Eh bien, dit l'autre, ce ne sera ni pour toi ni pour moi." Et d'un coup d'arquebuse il cassa la tête au malheureux prisonnier : telle fut la mort et telle a été la vie du fameux maréchal De La Palice.

Après la bataille de Pavie, plusieurs chansons populaires furent composées sur cette défaite. Dans l'une de ces chansons on disait :

O la faulx canaille, ils ont le roy trompé,
 Au point de la bataille n'ont point voulu frapper,
 Le noble roy de France ils ont abandonné.
 Monsieur De La Palice, Latreuille aussi
 Estoyent nobles gens d'armes, noblement ont frappé.

Dans une autre chanson l'on trouve :

Monsieur De La Palice est mort,
 Mort devant Pavie,
 Un quart d'heure avant sa mort
 Il étoit encore en vie ! . . .

Éloge remarquable et qui rappelle que jusqu'à sa dernière heure le vaillant capitaine a combattu.

Mais dans un noel satyrique, composé sur le malheureux événement de Pavie, l'on disait :

Hélas ! La Palice est mort,
 Mort devant Pavie,
 Hélas ! s'il n'étoit pas mort
 Il seroit encore en vie.

et tous les couplets sont dans ce genre, et servirent évidemment de modèle à la chanson populaire que nous reproduisons aujourd'hui. Elle a été publiée deux fois par La Monnoye (*Menagiana*, t. 3, p. 384, et *œuvres mêlées*). Ce qui a fait croire à certains critiques qu'il en était l'auteur. Voilà comment la tradition populaire s'est altérée, et comment le souvenir consacré au courage malheureux s'est perdu au milieu d'une parodie.

LE ROUX DE LINCY.

Toutes les chansons de *La Palisse* publiées jusqu'ici, soit dans les recueils, soit isolément, ne contiennent que 25 ou 26 couplets, nous en avons trouvé 51 dans les Œuvres de La Monnoye. Or voulant donner cette pièce complète, nous transcrivons ci-dessous 12 couplets qui n'ont pu trouver place dans les pages destinées aux gravures.

Au piquet, par tout pays,
 Il jouait suivant sa pente,
 Et comptait quatre-vingt-dix,
 Lorsqu'il faisait un nonante.

Il savait les autres jeux,
 Qu'on joue à l'académie,
 Et n'était pas malheureux,
 Tant qu'il gagnait la partie.

On s'étonne, sans raison,
 D'une chose très commune ;
 C'est qu'il vendit sa maison :
 Il fallait qu'il en eût une.

Il choisissait prudemment
 De deux choses la meilleure ;
 Et répétait fréquemment
 Ce qu'il disait à toute heure.

Il fut, à la vérité,
 Un danseur assez vulgaire ;
 Mais il n'edt pas mal chanté,
 S'il avait voulu se taire.

Il eut la goutte à Paris ;
 Longtemps cloué sur sa couche,
 En y jetant les hauts cris,
 Il ouvrait bien fort la bouche.

On raconte, que jamais
 Il ne pouvait se résoudre
 A charger ses pistolets,
 Quand il n'avait pas de poudre.

On ne le vit jamais las,
 Ni sujet à la paresse :
 Tandis qu'il ne dormait pas,
 On tient qu'il veillait sans cesse

C'était un homme de cœur,
 Insatiable de gloire ;
 Lorsqu'il était le vainqueur,
 Il remportait la victoire.

Les places qu'il attaquait,
 A peine osaient se défendre ;
 Et jamais il ne manquait
 Celles qu'on lui voyait prendre.

Un devin, pour deux testons,
 Lui dit d'une voix hardie,
 Qu'il mourrait delà les monts,
 S'il mourait en Lombardie.

Il y mourut ce héros,
 Personne aujourd'hui n'en doute,
 Sitôt qu'il eut les yeux clos,
 Aussitôt il ne vit goutte.



MONSIEUR DE.

Messieurs, vous plait-il d'ouïr
L'air du fameux La Palisse?
Il pourra vous réjouir.
Pourvu qu'il vous divertisse.

La Palisse eut peu de bien
Pour soutenir sa naissance;
Mais il ne manqua de rien,
Dès qu'il fut dans l'abondance.

Bien instruit, dès le berceau,
Jamais, tant il fut honnête,
Il ne mettait son chapeau,
Qu'il ne se couvrit la tête.

Il était affable et doux,
De l'humeur de feu son père,
Et n'entraît guères en courroux
Si ce n'est dans la colère.

Il buvait tous les matins,
Un doigt, tiré de la tonne,
Et mangeant chez ses voisins,
Il s'y trouvait en personne.

Il voulait dans ses repas
Des mets exquis et fort tendres,
Et faisait son mardi gras,
Toujours la veille des Cendres.

Ses valets étaient soigneux
De le servir d'andouillettes,
Et n'oubliaient pas les œufs,
Surtout dans les omelettes.



LA PALISSE.

De l'inventeur du raisin,
Il révérait la mémoire;
Et pour bien goûter le vin
Jugeait qu'il en fallait boire.

Il disait que le nouveau,
Avait pour lui plus d'amorce;
Et moins il y mettait d'eau
Plus il y trouvait de force.

Il consultait rarement,
Hippocrate et sa doctrine,
Et se purgeait seulement
Lorsqu'il prenait médecine.

Il aimait à prendre l'air,
Quand la saison était bonne;
Et n'attendait pas l'hiver,
Pour vendanger en automne.

Il épousa, ce dit-on,
Une vertueuse dame;
S'il avait vécu garçon,
Il n'aurait pas eu de femme.

Il en fut toujours chéri;
Elle n'était point jalouse;
Sitôt qu'il fut son mari,
Elle devint son épouse.

D'un air galant et badin,
Il courtoisait sa Caliste,
Sans jamais être chagrin,
Qu'au moment qu'il était triste.



Il passa près de huit ans,
Avec elle, fort à l'aise;
Il eut jusqu'à huit enfants:
C'était la moitié de seize.

On dit que dans ses amours,
Il fut caressé des belles,
Qui le suivirent toujours,
Tant qu'il marcha devant elles.

Il brillait comme un soleil;
Sa chevelure était blonde:
Il n'eut pas en son pareil,
S'il eut été seul au monde.

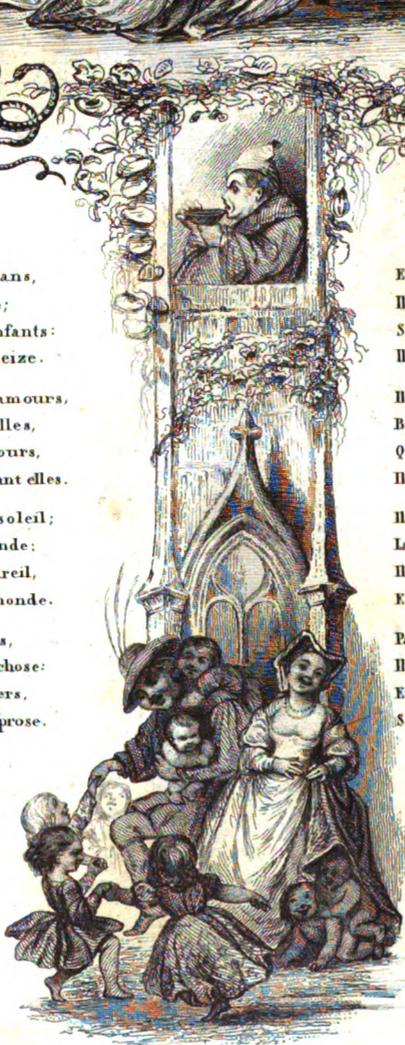
Il eut des talens divers,
Même on assure une chose:
Quand il écrivait en vers,
Qu'il n'écrivait pas en prose.

En matière de Rébus,
Il n'avait pas son semblable:
S'il eut fait des impronptus,
Il en eut été capable.

Il savait un triolet,
Bien mieux que sa patenôtre;
Quand il chantait un couplet,
Il n'en chantait pas un autre.

Il expliqua doctement
La physique et la morale:
Il soutint qu'une jument,
Est toujours une cavale.

Par un discours sérieux,
Il prouva que la berlue,
Et les autres maux des yeux,
Sont contraires à la vue.





Chacun alors applaudit
 À sa science inouïe:
 Tout homme qui l'entendit
 N'avait pas perdu l'ouïe.

Il prétendit, en un mois,
 Lire toute l'écriture,
 Et l'aurait lue une fois,
 S'il en eut fait la lecture.

Par son esprit et son air,
 Il s'acquît le don de plaire;
 Le Roi l'eut fait Duc et Pair,
 S'il avait voulu le faire.

Mieux que tout autre il savait
 À la cour jouer son rôle:
 Et jamais lorsqu'il buvait,
 Ne disait une parole.

Lorsqu'en sa maison des champs
 Il vivait libre et tranquille,
 On aurait perdu son tems,
 De le chercher à la ville.

Un jour il fut assigné
 Devant son juge ordinaire;
 S'il eut été condamné,
 Il eut perdu son affaire.

Il voyageait volontiers,
 Courant par tout le royaume;
 Quand il était à Poitiers,
 Il n'était pas à Vendôme.

Il se plaisait en bateau;
 Et soit en paix, soit en guerre,
 Il allait toujours par eau,
 A moins qu'il n'allât par terre.

Un beau jour, s'étant fourré
 Dans un profond marécage,
 Il y serait demeuré,
 S'il n'eut pas trouvé passage.

Il fuyait assez l'excès;
 Mais dans les cas d'importance
 Quand il se mettait en frais,
 Il se mettait en dépense.

Dans un superbe tournoi,
Prêt à fournir sa carrière,
Il parut devant le Roi:
Il n'était donc pas derrière.

Monté sur un cheval noir,
Les dames le reconnurent;
Et c'est là qu'il se fit voir
À tous ceux qui l'aperçurent.

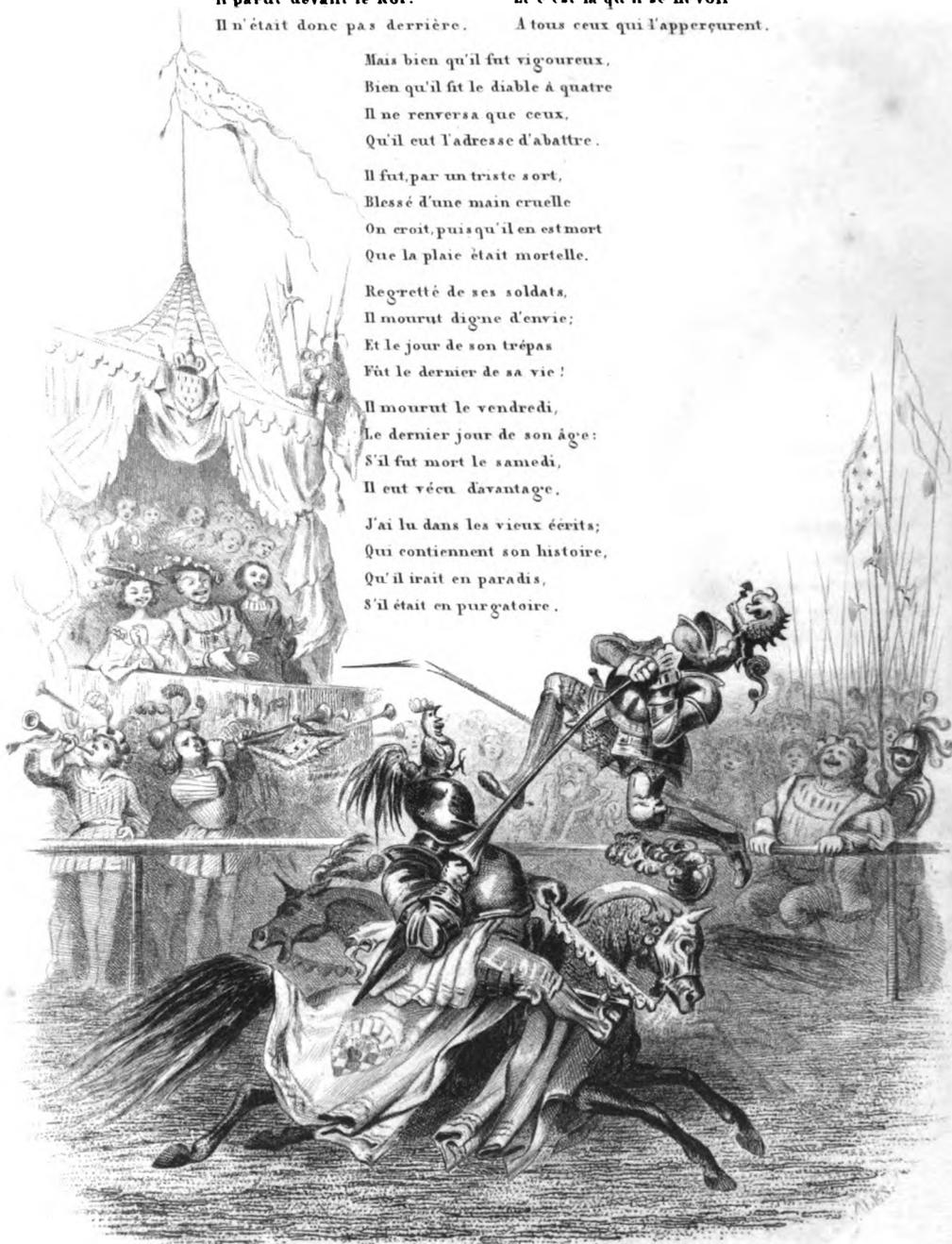
Mais bien qu'il fut vigoureux,
Bien qu'il fit le diable à quatre
Il ne renversa que ceux,
Qu'il eut l'adresse d'abattre.

Il fut, par un triste sort,
Blessé d'une main cruelle
On croit, puis qu'il en est mort
Que la plaie était mortelle.

Regretté de ses soldats,
Il mourut digne d'envie;
Et le jour de son trépas
Fût le dernier de sa vie !

Il mourut le vendredi,
Le dernier jour de son âge:
S'il fut mort le samedi,
Il eut vécu davantage.

J'ai lu dans les vieux écrits;
Qui contiennent son histoire,
Qu'il irait en paradis,
S'il était en purgatoire.



M. DE LA PALISSE, avec accomp. de piano, par M. H. COLET, profes. d'harmonie au Conservatoire.

CHANT. *Moderato.* **REFRAIN.**

PIANO.

Messieurs, vous plait-il d'ou-ir L'air du fameux La Pa-

- lis - se? Il pour-ra vous ré - jou - ir Pour - vu qu'il vous di - ver -

riten. **1^{er} COUPLET.**

- tis - se. La Palisse eut peu de bien Pour sou - te - nir sa nais - san - ce;

Mais il ne man - qua de rien Dès qu'il fut dans l'a - bon - dan - ce.

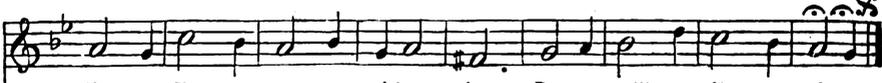
(1) Lorsqu'on revient de la fin au refrain, il vaut mieux chanter de nouvelles paroles; car l'air peut finir à la dernière mesure du refrain aussi bien qu'à la dernière mesure du couplet. On pourrait aussi, après chaque couplet, répéter le refrain avec les mêmes paroles: MESSIEURS, VOUS PLAÎT-IL D'OUÏR, etc. Du reste les deux airs suivants appartiennent plus à la chanson de M. DE LA PALISSE.

Allegro S

CHANT. 

Mes-sieurs, vous plait-il d'ou-ir L'air du fa-meux La Pa-

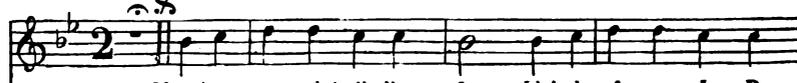
PIANO. 



- lis-se, Il pour-ra vous ré-jou-ir, Pourvu qu'il vous di-ver-tis-se.

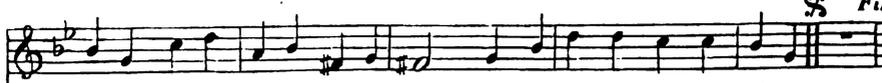


AIR DIFFÉRENT DE M. LA PALISSE.

CHANT. 

Messieurs, vous plait-il d'ou-ir L'air du fa-meux La Pa-

PIANO. 



- lis-se, *F* Il pour-ra vous ré-jou-ir Pour-vu qu'il vous di-ver-tis-se. S *Fin.*



(Procédés de Tantenstein et Cordel, 90, rue de la Harpe.)

LES RARETÉS

VA-T'EN VOIR S'ILS VIENNENT, JEAN)

PAR LAMOTTE-HOUDART.

DESSINS DE M. STEINHEIL.

DESSINS : 1^{re} ET 4^e PLANCHE PAR M. NARGEOT. — 2^e ET 3^e PLANCHE PAR M. BOILLY.

Musique arrangée avec accompagnement de piano par M. S. Colet.

NOTICE.

Aux *Raretés* chantées par l'auteur dans cette maligne revue, on pourrait en ajouter une : c'est sa Chanson elle-même, car c'est à peu près la seule qui se trouve dans les œuvres de ce fécond écrivain.

C'ennui naquit un jour de l'uniformité,

a dit Lamotte-Houdart, et pour mettre à profit sa maxime, nul plus que lui ne varia le genre de ses compositions; Poèmes, Odes, Fables, Opéras, Tragédies, Comédies, Traités et Discours en prose, il a fait de tout, jusqu'à des Manifestes politiques pour le gouvernement et des Mandements pour des évêques. Je me trompe, il est un seul genre où il ne s'exerça point, celui de l'Épigramme, du moins de l'Épigramme personnelle; il ne répondit point à celles de J.-B. Rousseau, et aux attaques de la pédante madame Dacier, il n'opposa que les armes les plus courtoises. Aussi a-t-on dit de lui

*Jamais, contre le noir frelon,
Il n'employa ses nobles veilles;
Et comme le roi des abeilles,
Il fut toujours sans aiguillon.*

Lamotte obtint dans la carrière littéraire tous les succès que peut, à défaut de génie, conquérir le talent. On rendit justice à l'esprit de ses Fables, ne pouvant y louer la naïveté; dans ses Odes, qui manquaient

d'une verve soutenue, on cita du moins de belles strophes; sa Prose élégante reçut de justes tributs d'estime; deux de ses tragédies, *Romulus* et les *Machabées*, réussirent par de belles tirades, et l'on sait que son *Jués de Castro* dut à l'intérêt de l'ouvrage une vogue prodigieuse. Le mot de Voltaire, qui le menaçait de la mettre en vers est bien connu; elle en inspira un qui l'est moins, et qui mérite de l'être, à la spirituelle frondeuse madame Du Deffand: " Cette fois, dit-elle, M. De Lamotte a imité M. Bourdain, il a fait de la prose sans le savoir. "

Le plus beaux fleurons de la couronne dramatique de Lamotte-Houdart furent ses Opéras. Émule heureux de Quinault, il mit dans ses pièces beaucoup d'esprit et de grace, parfois même du sentiment, comme dans les deux vers suivants :

Avant d'aimer, on ne vit point encore,
On ne vit plus quand on cesse d'aimer.

La Chanson, ou, comme on le nommait alors, le Vaudeville critique des *Karités*, que contient cette Livraison, est une preuve de plus à l'appui de ce que nous avons dit du caractère inoffensif de Lamotte. Ce sont des traits satiriques, sans doute, mais qui ne s'adressent à aucune personne en particulier et ne portent que sur des travers généraux. L'Hymen, la Médecine, la Coquetterie, la Chicane, en reçoivent la plus grande partie, et de tout temps la Poésie et la Chanson françaises les ont aguerris contre de pareilles attaques, par leur multiplicité même. Lamotte avait là une belle occasion de placer dans cette galerie épigrammatique les portraits de ses adversaires; mais il ne sut jamais dire de mal, même de ses ennemis: ce qui doit paraître bien extraordinaire dans un temps où l'on n'a pas toujours cette réserve, même pour ses amis.

L'air de *Va-t'en voir s'ils viennent*, Jean, sur lequel il composa cette Chanson, vers l'année 1720, avait déjà popularisé ce refrain dans plus d'une maligne bluette du Théâtre de la Foire, et les couplets de Lamotte contribuèrent beaucoup à lui conserver cette popularité dont il jouit encore aujourd'hui.

OURRY,

Membre du Caveau moderne.

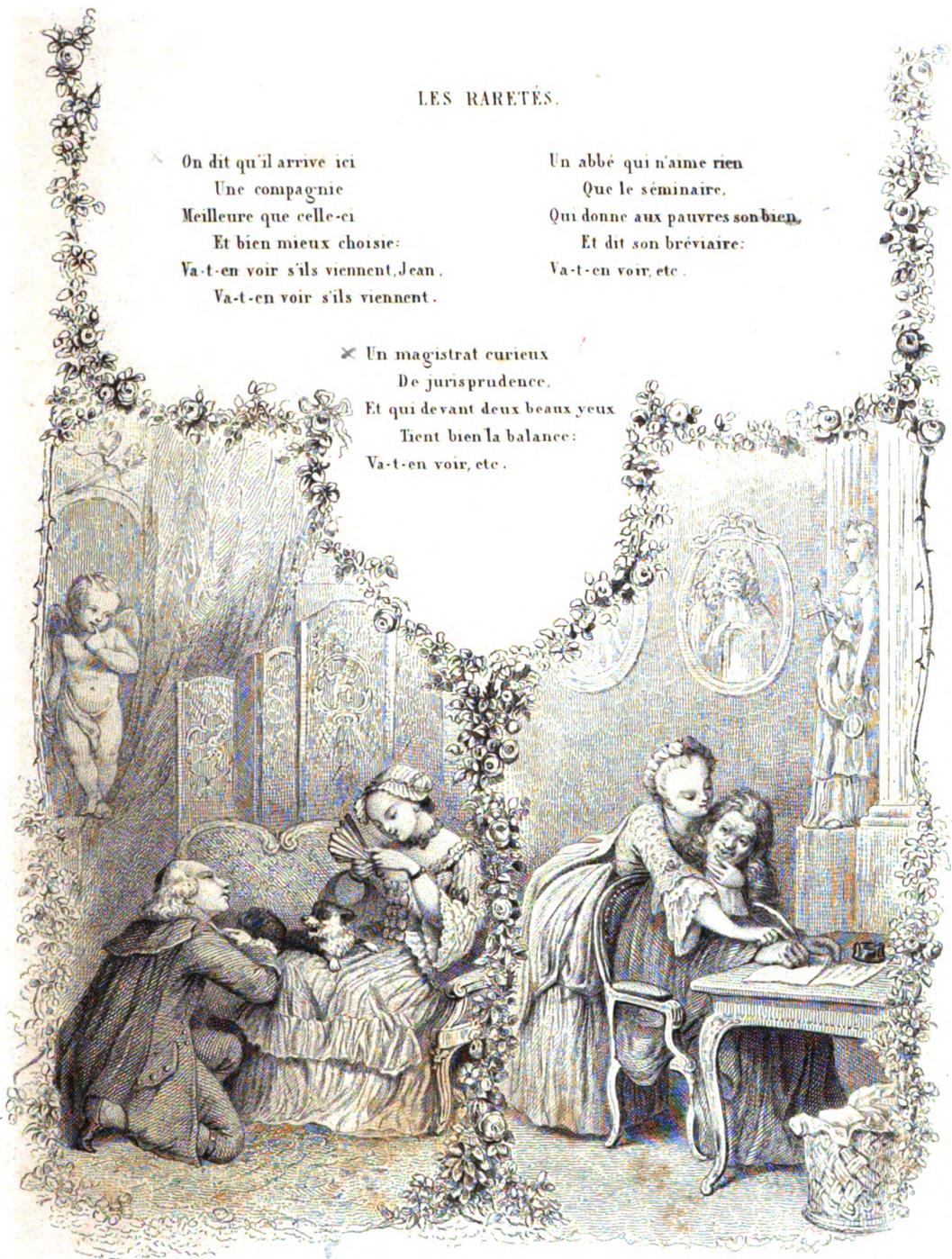


LES RARETÉS.

× On dit qu'il arrive ici
Une compagnie
Meilleure que celle-ci
Et bien mieux choisie:
Va-t-en voir s'ils viennent, Jean,
Va-t-en voir s'ils viennent.

Un abbé qui n'aime rien
Que le séminaire,
Qui donne aux pauvres son bien,
Et dit son bréviaire:
Va-t-en voir, etc.

× Un magistrat curieux
De jurisprudence,
Et qui devant deux beaux yeux
Tient bien la balance:
Va-t-en voir, etc.



Une fille de quinze ans,
D'Agnes la pareille,
Qui pense que les enfans
Se font par l'oreille:
Va-t-en voir, etc.

Une femme et son époux,
Couple bien fidèle;
Elle le préfère à tous,
Et lui n'aime qu'elle:
Va-t-en voir, etc.

Un chanoine dégoûté
Du bon jus d'octobre;
Un auteur sans vanité;
Un musicien sobre:
Va-t-en voir, etc.



Un Breton qui ne boit point;
Un Gascon tout bête;
Un normand franc de tout point;
Un Picard sans tête:
Va-t-en voir, etc.

Une femme que le temps
A presque flétri,
Qui voit des appas naissans
Sans aucune envie:
Va-t-en voir, etc.

Une belle qui, cherchant
Compagne fidelle,
La choisit, en la sachant
Plus aimable qu'elle:
Va-t-en voir, etc.



Un savant prédicateur
Comme Bourdaloue,
Qui veut toucher le pécheur
Et craint qu'on le loue:
Va-t-en voir, etc.

Une nonne de Long-Champs
Belle comme Astrée,
Qui brûle, en courant les champs,
D'être recloîtrée:
Va-t-en voir, etc.



Un médecin, sans grands mots,
D'un savoir extrême,
Qui n'ordonne point les eaux
Et guérit lui-même:
Va-t-en voir, etc.

Et, pour bénédiction,
Nous aurons un moine
Fort dans la tentation
Comme S^t Antoine:
Va-t-en voir s'ils viennent, Jean,
Va-t-en voir s'ils viennent.



LES RARETÉS,

Avec accompagnement de piano, par M. H. COLET, professeur d'harmonie au Conservatoire.

Allegro. $\$$

CHANT.  On dit qu'il ar-rive i - ci U-ne

PIANO. 

compa - gni - e, Meilleu - re que cel - le - ci, Et bien mieux choi - si -



- e, Va - t'en voir s'ils viennent, Jean, Va - t'en voir s'ils vien - nent!

F Ped. $\$$



AUTRE ACCOMPAGNEMENT.

Allegro S

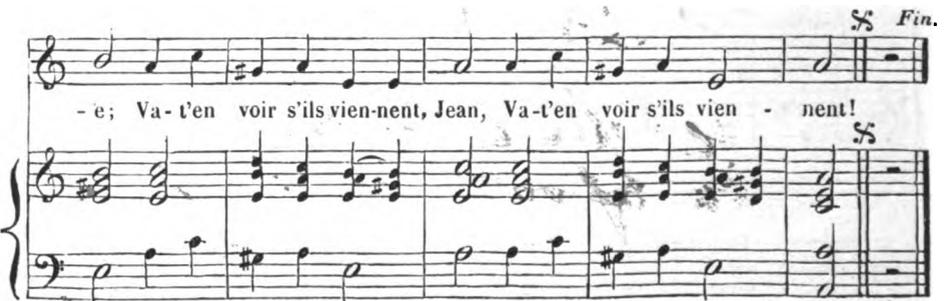
CHANT. 

On dit qu'il ar-rive i - ci U - ne com-pa-gni -

PIANO. 



- e, Meil-leu - re que cel - le - ci, Et bien mieux choi - si - -



- e; Va-t'en voir s'ils vien-nent, Jean, Va-t'en voir s'ils vien - nent!

Procédés de Tantenstein et Cordel, 90, rue de la Harpe.

Paris. Imp. de F. Loquin, 16, rue N.-D. des Victoires.



TENTATION DE SAINT ANTOINE

POT-POURRI

PAR SÉDAINE.

DESSINS PAR M. TRIMOLET,

GRAVURES PAR M. DAUBIGNY.

NOTICE.

C'est une œuvre de la jeunesse de Sédaine, de l'époque où, avant de créer les drames intéressants de *Richard-Cœur-de-Lion*, de *Félix*, etc., il se livrait, en traçant *Rose et Colas* et *le Diable à Quatre*, aux vives et franches allures de l'Opéra Comique.

La fête d'une *Coinette* lui inspira cette folie, qui peut-être eût été jugée avec rigueur dans le siècle précédent, au temps où Boursault voyait sa *Gazette* supprimée pour avoir plaisanté sur la barbe d'un capucin, mais qui ne scandalisa personne à une époque où le monachisme était déjà déchu dans l'opinion même des gens les plus religieux.

En mettant en couplets la célèbre gravure de Callot, Sédaine, au surplus, ne reproduisait, comme lui, qu'une légende, tant soit peu bouffonne, que les moines eux-mêmes avaient eu la naïveté de faire sculpter dans une de leurs églises. C'est sur les stalles du chœur de l'Abbaye de Saint-Lucien, près de Beauvais, que la *Tentation de Saint Antoine* était ressuscitée, avec quelques scènes diaboliques plus burlesques encore, une entre autres où un cynique démon plaçait sous les yeux du Saint, en lui tournant le dos, un objet fort peu tentant. Le graveur et le poète, en supprimant ces détails, se montrèrent plus pudiques que les révérends Pères qui n'en avaient point été effarouchés.

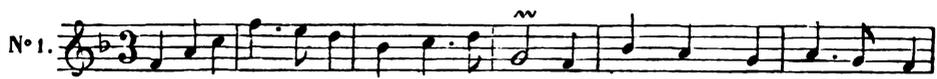
Sédaine, toutefois, jugea plus tard qu'un de ses couplets (c'est le 9^e de ce Pot-Pourri), pouvait, non à la lecture, mais par la décomposition d'un de ses vers dans le chant, être taxé de trop de grivoiserie, et, dans une nouvelle édition, il le fit imprimer avec un changement auquel on a dû ici se conformer.

Cette légère modification n'enlève rien, du reste, à la verve facile, au naïf abandon de cet espiègle enfant de la gaieté française, auquel on doit regretter que Sédaine n'ait pas donné quelques frères.

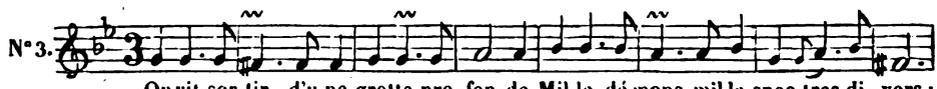
OURRY,

Membre du Caveau moderne.

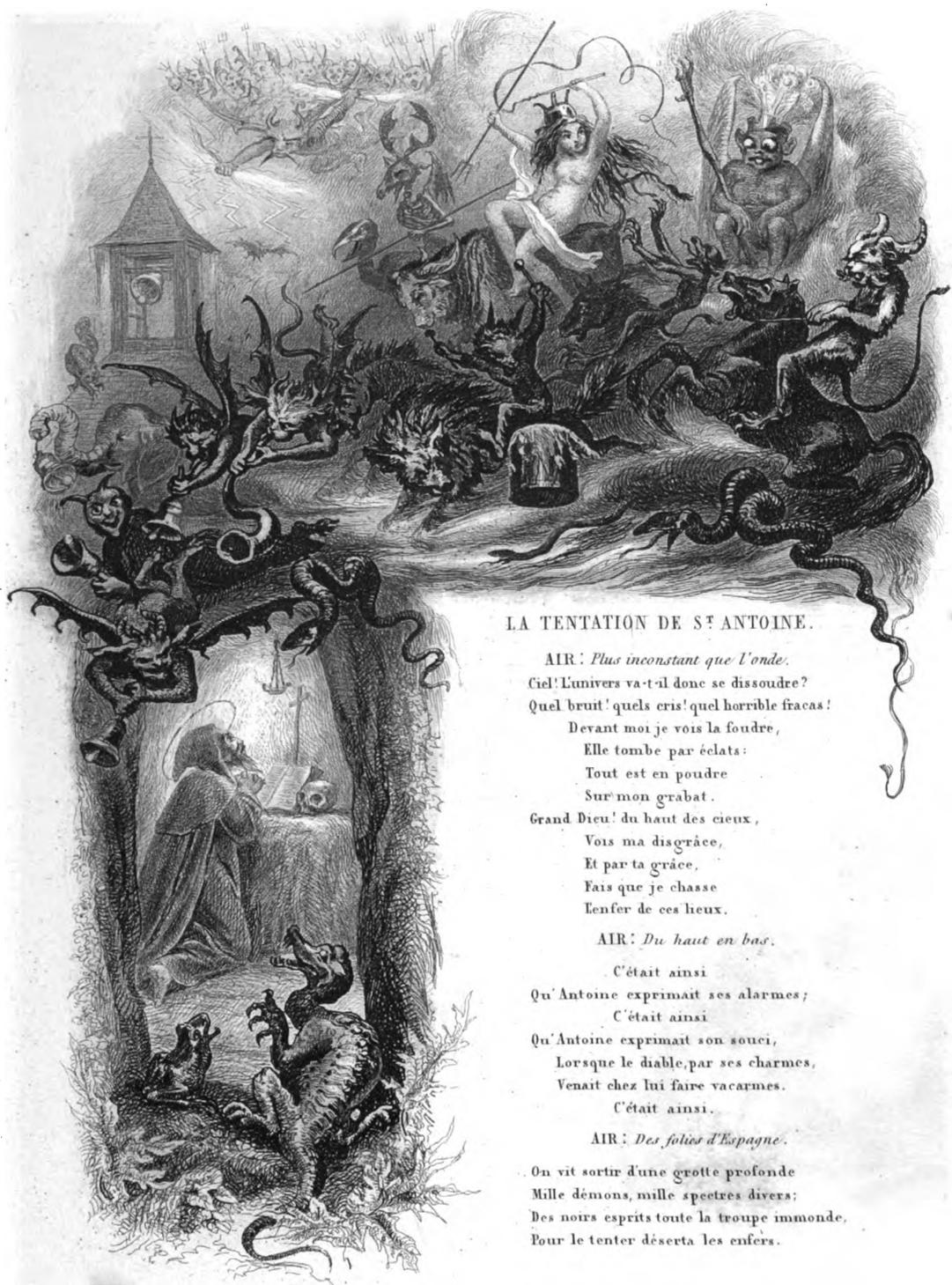
AIRES DU POT-POURRI DE LA TENTATION DE SAINT ANTOINE.

N° 1.  Ciel! l'u-ni-vers va-t il donc se dis-sou-dre? Quel bruit! quels cris! quel hor-
 - ri-ble fra-cas! De-vant moi je vois la fou-dre, El-le tom-be par é-clats:
 Tout est en pou-dre Sur mon gra-bat. Grand Dieu! du haut des cieus Vois ma dis-
 - grace, Et par ta grâ-ce, Fais que je chas-se l'en-fer de ces lieux.

N° 2.  C'é-tait ain-si Qu'Antoine ex-primait ses a-larmes: C'é-tait ain-si Qu'Antoine exprimait
 son sou-ci, Lors-que le dia-ble par ses charmes Venait chez lui fai-re vacarmes, C'é-tait ain-si.

N° 3.  On vit sor-tir d'u-ne grotte pro-fon-de Mil-le dé-mons, mil-le spec-tres di-vers :
 Des noirs es-prits tou-te la trou-pe: à-monde Pour le ten-ter dé-ser-ta les en-fers.

N° 4.  On vit des dé-mons, De tous les can-tons, De la ville et de la cam-
 -pa-gne, De la Co-chin-chine et de l'Es-pa-gue; On y vit des diables blon-dins,
 Des bruns, des gris et des châ-tains: Les bruns surtout, mé-chants lutins, Faisaient re-muer des pan-
 -tins, Tu-re, lu-re, lure, Et flon flon flon, Tous a-vaient leur ton, Leur al-lu-re.



LA TENTATION DE S^t ANTOINE.

AIR: *Plus inconstant que l'onde.*
 Ciel! L'univers va-t-il donc se dissoudre?
 Quel bruit! quels cris! quel horrible fracas!

Devant moi je vois la foudre,
 Elle tombe par éclats:
 Tout est en poudre
 Sur mon grabat.

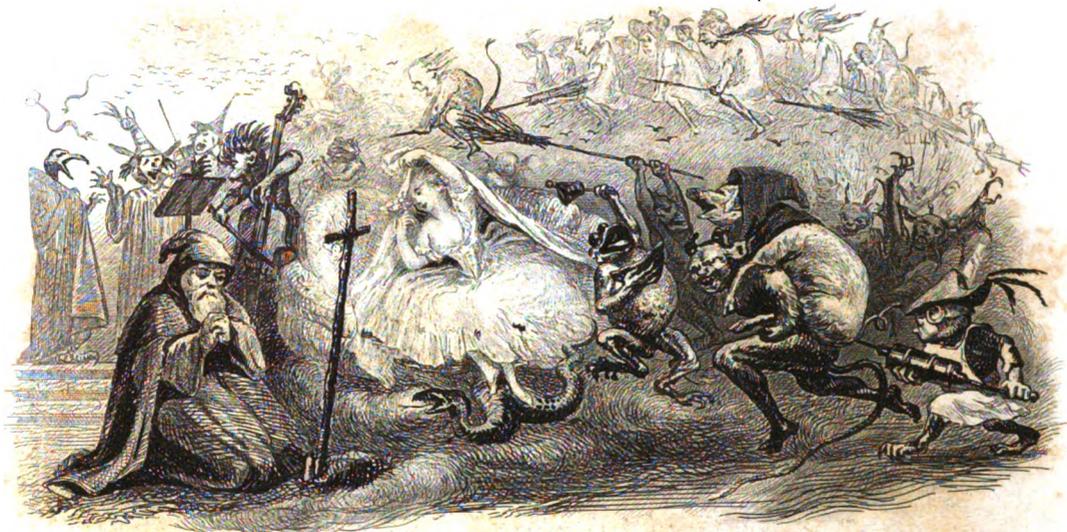
Grand Dieu! du haut des cieux,
 Vois ma disgrâce,
 Et par ta grâce,
 Fais que je chasse
 L'enfer de ces lieux.

AIR: *Du haut en bas.*

C'était ainsi
 Qu'Antoine exprimait ses alarmes;
 C'était ainsi
 Qu'Antoine exprimait son souci,
 Lorsque le diable, par ses charmes,
 Venait chez lui faire vacarmes.
 C'était ainsi.

AIR: *Des folies d'Espagne.*

On vit sortir d'une grotte profonde
 Mille démons, mille spectres divers;
 Des noirs esprits toute la troupe immonde,
 Pour le tenter déserta les enfers.



AIR: *Turelure, lure, et flon, flon, flon.*

On vit des démons
De tous les cantons,
De la ville et de la campagne,
De la Cochinchine et d'Espagne:
On vit des diables blondins,
Des bruns, des gris et des châains;
Les bruns, surtout, méchants lutins,
Faisaient remuer des pantins,
Turelure, lure,
Et flon, flon, flon,
Tous avaient leur ton,
Leur allure.

AIR: *La faridondaine.*

Quelques-uns prirent le Cochon
De ce bon Saint Antoine,
Et lui mettant un capuchon,
Ils en firent un moine;
Il n'en coutait que la façon,
La faridondaine,
La faridondon:
Peut-être en avait-il l'esprit,
Biribi,
A la façon de barbari,
Mon ami.

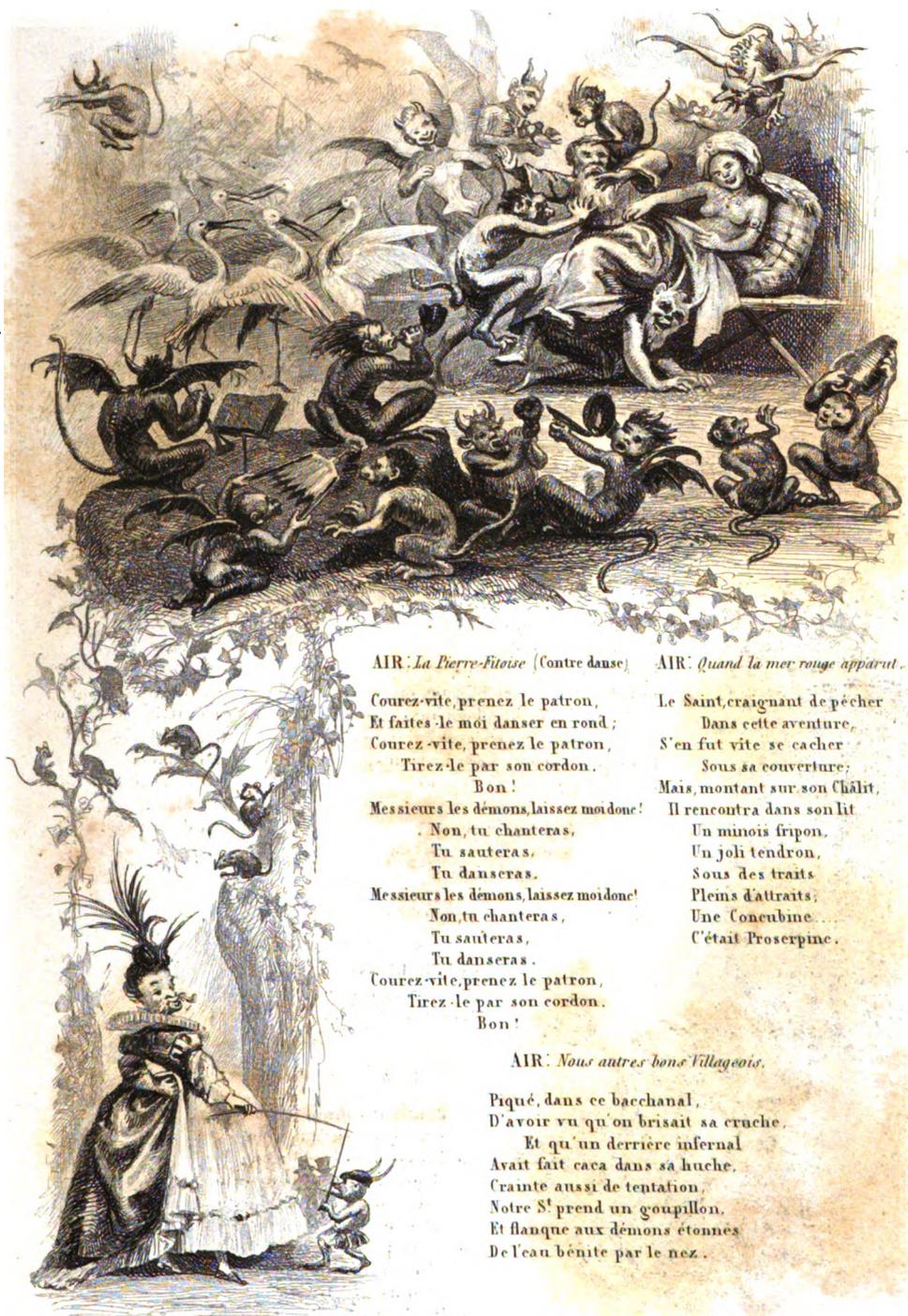
AIR: *Dans un détour.*

Sur un Sofa
Une diablesse en falbala,
Aux regards fripons,
Découvrait deux jolis monts
Ronds.

AIR: *Au fond de mon caveau.*

Ronflant comme un Cochon,
On voyait sur un trône
Un des envoyés de Pluton;
Il portait pour couronne
Un vieux réchaud sans fond,
Et pour sceptre un tison
Sous ses pieds un démon,
En forme de dragon
Vomissait du canon.
Le diable s'éveille, s'étonne,
Et dit: garçon!





AIR: *La Pierre-Fitouse* (Contre danse)

Courez vite, prenez le patron,
Et faites-le moi danser en rond;
Courez vite, prenez le patron,
Tirez-le par son cordon.

Bon!

Messieurs les démons, laissez moidonc!

Non, tu chanteras,

Tu sauteras,

Tu danseras.

Messieurs les démons, laissez moidonc!

Non, tu chanteras,

Tu sauteras,

Tu danseras.

Courez vite, prenez le patron,

Tirez-le par son cordon.

Bon!

AIR: *Quand la mer rouge apparut.*

Le Saint, craignant de pécher
Dans cette aventure,
S'en fut vite se cacher
Sous sa couverture;

Mais, montant sur son Châlit,

Il rencontra dans son lit

Un minois fripon,

Un joli tendron,

Sous des traits

Pleins d'attraits.

Une Concubine...

C'était Proserpine.

AIR: *Nous autres bons Villageois.*

Piqué, dans ce bacchanal,
D'avoir vu qu'on brisait sa cruche.

Et qu'un derrière infernal

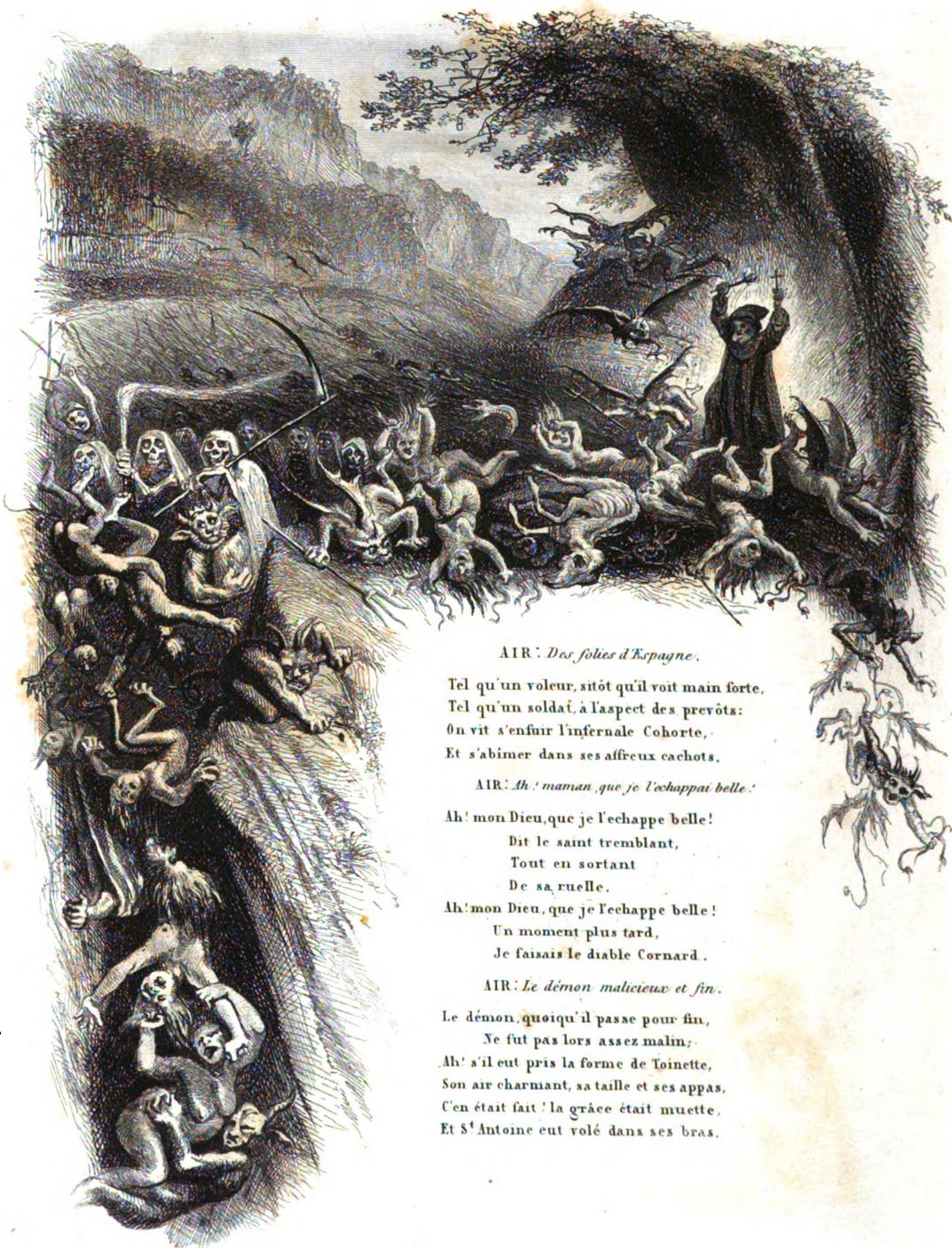
Avait fait caca dans sa huche.

Crainte aussi de tentation,

Notre S^t prend un goupillon,

Et flanque aux démons étonnés

De l'eau bénite par le nez.



AIR : *Des folies d'Espagne.*

Tel qu'un voleur, sitôt qu'il voit main forte,
Tel qu'un soldat, à l'aspect des prévôts :
On vit s'enfuir l'infèrnale Cohorte,
Et s'abimer dans ses affreux cachots.

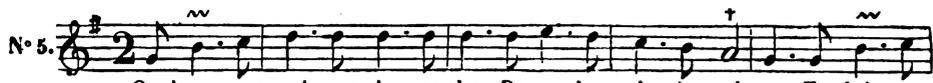
AIR : *Ah ! maman, que je l'échappai belle !*

Ah ! mon Dieu, que je l'échappe belle !
Dit le saint tremblant,
Tout en sortant
De sa ruelle.

Ah ! mon Dieu, que je l'échappe belle !
Un moment plus tard,
Je faisais le diable Cornard.

AIR : *Le démon malicieux et fin.*

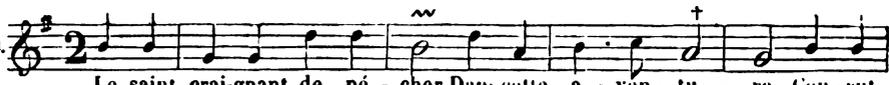
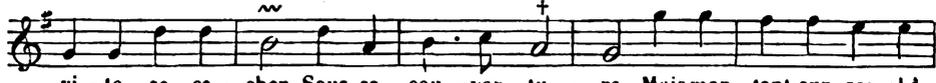
Le démon, quoiqu'il passe pour fin,
Ne fut pas lors assez malin ;
Ah ! s'il eut pris la forme de Toinette,
Son air charmant, sa taille et ses appas,
C'en était fait ! la grâce était muette,
Et S'Antoine eut volé dans ses bras.

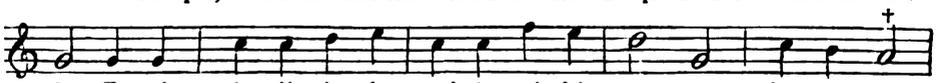
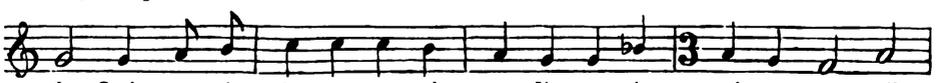
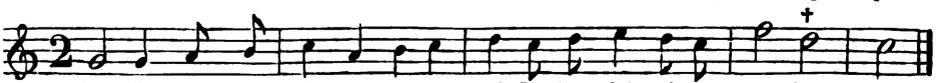
N° 5. 
 Quelques-uns pri-[~]rent le co-⁺chon De ce bon saint-An-[~]toi-ne, Et, lui met-
 - tant un ca-⁺pu-[~]chon, Ils en fi-⁺rent un moi-[~]ne: Il n'en cou-[~]-tait que
 la fa-[~]çon, La fa-[~]ri-don-dai-[~]ne, la fa-[~]ri-don-don, Peut-être en a-[~]-vait-
 - il l'es-[~]prit, Bi-[~]ri-[~]bi, A la fa-[~]çon de Bar-[~]ba-[~]ri, Mon a-[~]-mi.

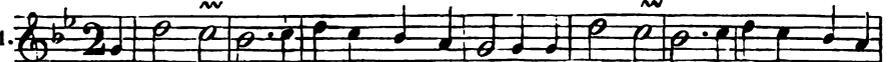
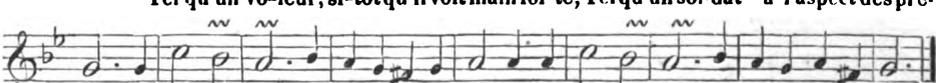
N° 6. 
 Sur un so-[~]pha U-[~]ne dia-[~]-blessé en fal-[~]-ba-[~]-
 - la, Aux re-[~]-gards fri-[~]pons, Dé-[~]-cou-[~]-vrait deux jo-[~]-lis monts Ronds.

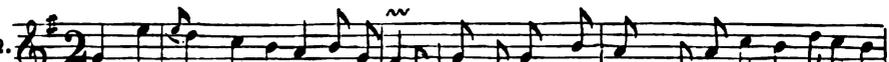
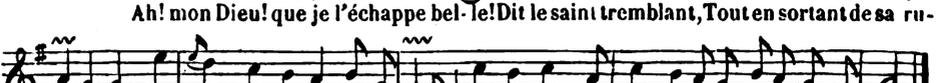
N° 7. 
 Ron-[~]-flant comme un co-[~]-chon, On vo-[~]-yait sur un trône Un des en-[~]-vo-yés
 de Plu-[~]-ton. Il por-[~]-tait pour cou-[~]-ronne Un vieux ré-[~]-chaud de fer sans fond, Et
 pour sceptre un ti-[~]-son. Sou-[~]-sés pieds un dé-[~]-mon, En for-[~]-me de dra-[~]-gon, Vomis-[~]-sait du ca-[~]-
 - non. Le dia-[~]-ble s'é-[~]-veille et s'é-[~]-ton-[~]-ne, Et dit: Gar-[~]-çon,

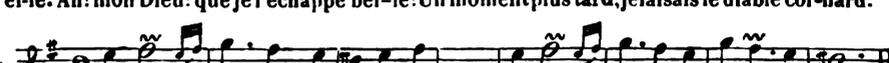
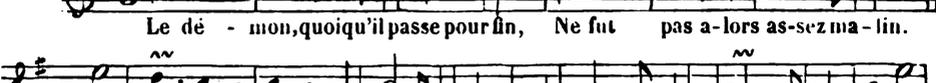
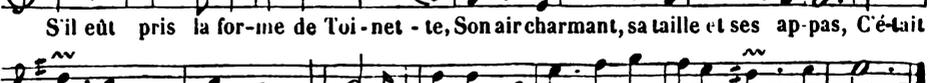
N° 8. 
 Cou-[~]-rez vi-[~]-te, pre-[~]-nez le pa-[~]-tron, Et fai-[~]-tes-le moi dan-[~]-ser en
 rond: Cou-[~]-rez vi-[~]-te, pre-[~]-nez le pa-[~]-tron, Ti-[~]-rez-le par son cor-[~]-don.
 Bon. Messieurs les dé-[~]-mons, laissez-moi donc! Non, Tu chante-[~]-ras, Tu sau-[~]-te-[~]-ras, Tu dan-[~]-se-
 - ras! Messieurs les dé-[~]-mons, laissez-moi donc! Non, Tu chante-[~]-ras, Tu sau-[~]-te-[~]-ras, Tu dan-[~]-se-
 - ras! Cou-[~]-rez vi-[~]-te, Prenez le pa-[~]-tron, Ti-[~]-rez-le par son cor-[~]-don. Bon.

N° 9.  Le saint, crai-[~]gnant de pé - cher Dans cette a - ven - tu - re, Cou - rut
 vi - te se ca - cher Sous sa cou - ver - tu - re. Mais mon - tant sur son châ -
 - lit, Il ren - con - tra dans son lit Un mi - nois fri - pon, Un jo - li ten -
 - dron, Sous des traits Pleins d'attraits U - ne con - cu - bi - nel.. C'é - tait Proser - pi⁺ - ne.

N° 10.  Pi - qué, dans ce bac - cha - nal D'a - voir vu qu'on bri - sait sa cru -
 - che, Et qu'un der - rière in - fer - nal A - vait fait ca - ca dans sa hu -
 - che; Crainte aus - si de ten - ta - ti - on, No - tresaint prit un gou - pil -
 - lon, Et flanque aux dé - mons é - ton - nés De l'eau bé - ni - te par le nez.

N° 11.  Tel qu'un vo - leur, si - tôt qu'il voit main for - te, Tel qu'un sol - dat à l'aspect des pré -
 - vôts: On vit s'en - fuir l'in - ferna - le co - hor - te, Et s'a - bi - mer dans ses affreux ca - chots.

N° 12.  Ah! mon Dieu! que je l'échappe bel - le! Dit le saint tremblant, Tout en sortant de sa ru -
 - el - le. Ah! mon Dieu! que je l'échappe bel - le! Un moment plus tard, je faisais le diable cor - nard.

N° 13.  Le dé - mon, quoiqu'il passe pour fin, Ne fut pas a - lors as - sez ma - lin.
 S'il eût pris la for - me de Toi - net - te, Son air charmant, sa taille et ses ap - pas, C'é - tait
 fait, la grâce é - tait mu - et - te, Et saint - Antoine eût vo - lé dans ses bras.

Procédés de Tantenstein et Cordel, 90, rue de la Harpe.

LES MERVEILLES DE L'OPÉRA

PAROLES DE PANNARD.

DESSINS PAR M. TRIMOLET,

GRAVURES : 1^{re} ET 4^e PLANCHE PAR M. ALÈS. — 2^e ET 3^e PLANCHE PAR M. PFITZER,

Musique arrangée avec accompagnement de piano par M. H. Colct.

NOTICE.

Chez notre nation railleuse, l'Opéra a toujours été l'un de ces sujets dévolus à la critique maligne. C'est un privilège qu'il partage avec le Mariage, la Médecine, la Justice, ou du moins la procédure judiciaire. On ne s'en marie pas moins; on n'en meurt, ou l'on n'en guérit pas moins avec l'aide de la Faculté; on n'en gagne, ou l'on n'en perd pas moins ses procès avec celle des gens de loi; l'Opéra, enfin, n'en a pas un spectateur de moins.

On composerait des volumes avec les Satyres, Boutades, Chansons, Couplets, Épigrammes, etc., qu'a fait naître cet Opéra, qui pourtant ne compte guère encore chez nous que deux siècles d'existence, et qui la dut à la protection d'un Cardinal. Les uns se sont attaqués au style de ses poèmes, et cela remonte jusqu'au sévère Boileau, proscrivant le tendre Quinault,

Et tous ces lieux communs de morale lubrique.

D'autres censeurs moins graves, tels que Furetière, reprochèrent seulement à cet auteur d'avoir choisi exclusivement dans le Dictionnaire deux ou trois cents mots pour les ressasser continuellement dans ses vers langoureux; d'avoir, suivant une expression assez pittoresque, *désossé la langue française.*

Dès ce temps même, l'ensemble de l'Opéra avait trouvé chez nos écrivains des juges peu indulgents, et l'on sait que La Bruyère demandait comment, avec une magnificence toute royale, on était parvenu à produire quelque chose de fort ennuyeux.

Ce reproche a été renouvelé par bien d'autres plumes, et le dirons-nous, il n'est pas jusqu'à M. Scribe, ce fécond auteur de poèmes lyriques, qui, avant de se livrer à ce genre, il est vrai, avait aussi décoché à la royale Académie de Musique sa petite flèche épigrammatique dans l'un des couplets du Vaudeville final de sa *Somnambule* :

Amateurs du sublime Opéra. . .

.....
Ah! combien vous devez être riches,
Si vraiment le bien vient en dormant.

En général les autres théâtres ne se sont jamais fait faute d'attaquer ce colosse dramatique qui, presque toujours, crut qu'il était de sa dignité de ne pas daigner s'en apercevoir. Non seulement ils parodièrent ses héros et héroïnes par des Arlequins, des Pierrots, des Colombines; mais plus d'une fois ils dirigèrent leurs épigrammes contre le genre lui-même. Ainsi, dans une de ces pièces épisodiques dont l'ancien Théâtre-

Italien était prodigue, un Poète bouffon assurait que rien n'était plus facile et plus prompt à faire qu'un Opéra, parce que la coupe et la marche en étaient invariablement réglées sur le modèle suivant :

PREMIER ACTE. — Le prince ou héros s'éprend d'une jeune beauté :

Peuples, chantez, dansez, célébrez son amour.

DEUXIÈME ACTE. — Il obtient la préférence sur un rival et épouse sa belle. Fête du mariage :

Peuples, chantez, dansez, célébrez son hymen.

TROISIÈME ACTE. — Ce rival éconduit était un prince déguisé qui vient porter la guerre dans les états de son heureux concurrent. Celui-ci en triomphe de nouveau :

Peuples, chantez, dansez, célébrez sa victoire.

QUATRIÈME ACTE. — Mais, à la fin du combat, le vainqueur a péri couvert de gloire; ce qui change peu de chose à la formule obligée :

Peuples, chantez, dansez, déplorez son trépas.

Et en effet, on danse encore, mais tristement, comme l'avait indiqué M. de Pixérécourt dans un de ses mélodrames.

CINQUIÈME ET DERNIER ACTE. — Enfin, comme la Mythologie était alors en grande faveur, et très commode surtout pour les dénouements, un Dieu ou une Déesse descendait de l'Olympe pour rendre le prince à ses sujets éplorés, et le refrain consacré de reprendre de nouveau :

Peuples, chantez, dansez, célébrez ce prodige.

Le Vaudeville du commencement de l'autre siècle, le *Château de la Soire*, exploité par des auteurs en renom, tels que Pannard, Piron, Lesage, Dorneval, Fuzelier, etc., livra partout une rude guerre à l'Opéra, et il faut reconnaître que ces hostilités n'étaient que des représailles fort mesurées en raison de ses hostilités. Tyran exclusif du chant, l'Opéra ne permettait point alors qu'une seule note se fit entendre sur un autre théâtre sans son autorisation. Tantôt il la faisait payer fort cher, tantôt il formulait un veto absolu. Plus d'une fois il fit porter cette interdiction sur ces pauvres Sorains, et l'on sait que ne pouvant plus chanter eux-mêmes, ils imaginèrent de faire descendre du cintre des écriteaux sur lesquels étaient tracés en gros caractères les couplets pour le chant desquels ils étaient suppléés par les spectateurs.

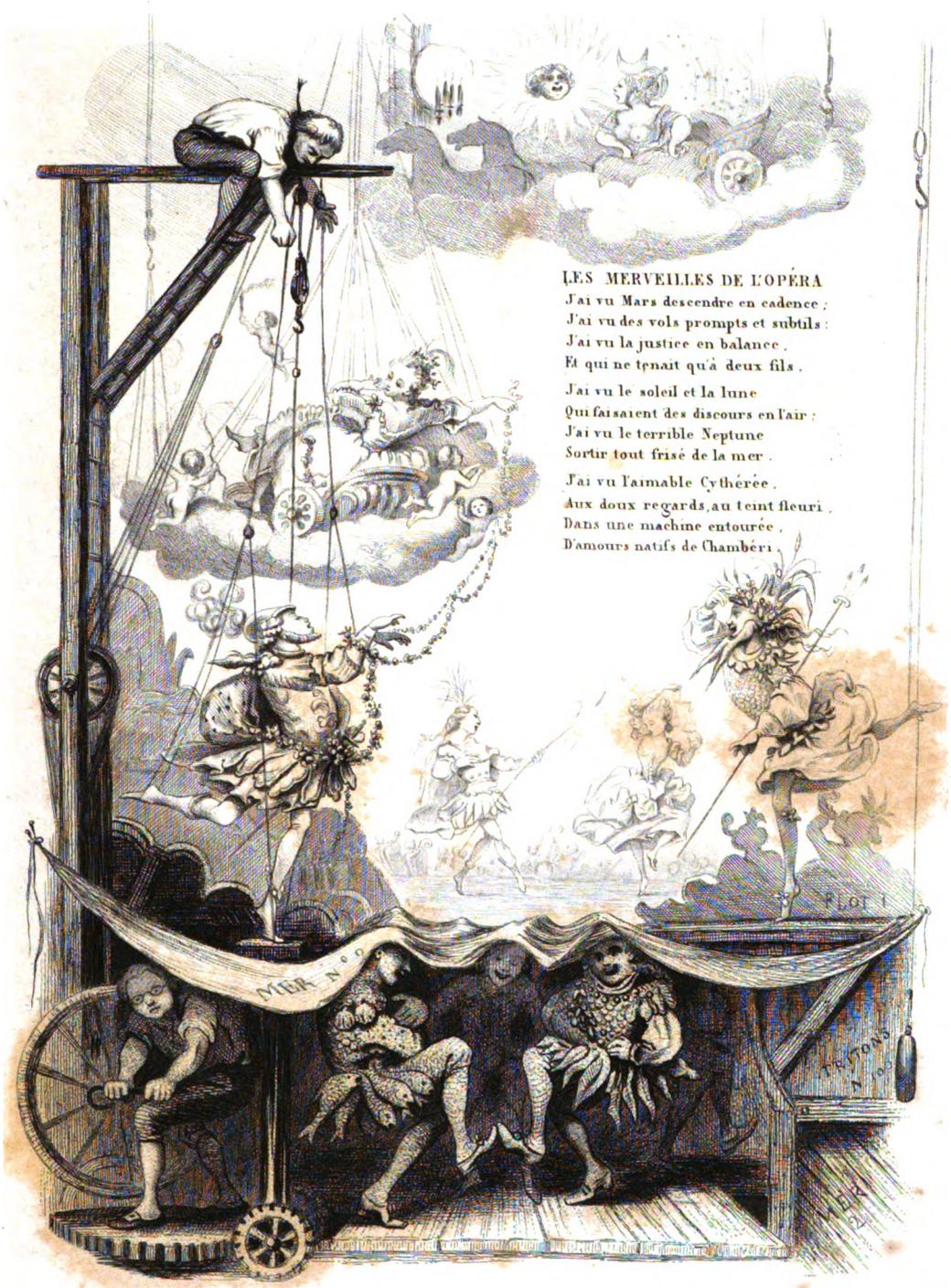
Vengeur de ses confrères et de son théâtre, Pannard saisit un moment où le Vaudeville avait recouvré ses droits lyriques pour lancer sur la scène l'ingénieuse et maligne critique que contient cette Livraison. Il attaqua l'ennemi corps à corps, et dépouilla l'Enchanteur de tous ces prestiges en montrant le charlatanisme des *Merveilles de l'Opéra* et les fils qui en dirigeaient l'exécution. Ce fut dans le petit acte, intitulé *le Départ de l'Opéra-Comique*, joué en 1733, qu'il plaça ces couplets, qui eurent un succès prodigieux et que l'on cite encore aujourd'hui comme un modèle de fine raillerie.

Sans doute le siècle qui s'est écoulé depuis ce temps, par les changements qu'il a introduits sur notre grande scène lyrique, par les progrès de la mécanique théâtrale, le meilleur goût des costumes, etc., a enlevé quelque chose à la justesse de plusieurs de ces traits. Mais combien il en est qui trouvent encore aujourd'hui leur fréquente application. N'avons-nous pas toujours les guerriers qui crient : courons aux armes, sans quitter la place, les héros blessés,

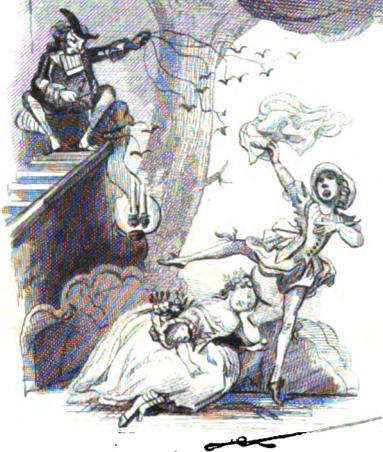
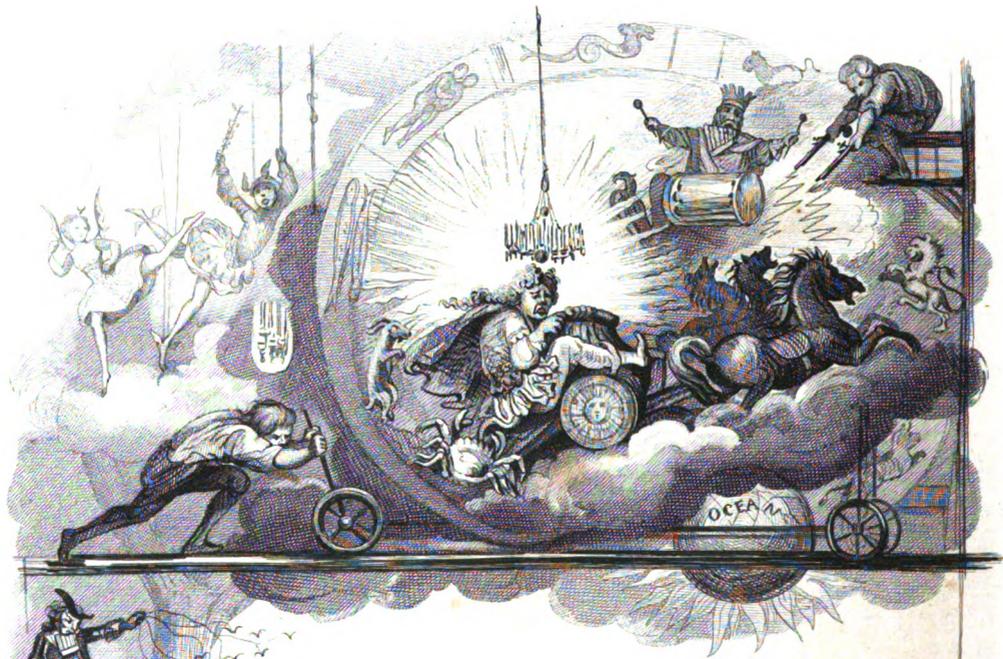
*Qu'au lieu de mettre entre deux draps,
Pour trépasser en compagnie
On amène sous les deux bras.*

et plusieurs autres de ces *merveilles* que Pannard avait vues et qu'il a si bien chantées ?

OUBRY, Membre du Caveau moderne.



LES MERVEILLES DE L'OPÉRA
 J'ai vu Mars descendre en cadence ;
 J'ai vu des vols prompts et subtils :
 J'ai vu la justice en balance ,
 Et qui ne tenait qu'à deux fils .
 J'ai vu le soleil et la lune
 Qui faisaient des discours en l'air :
 J'ai vu le terrible Neptune
 Sortir tout frisé de la mer .
 J'ai vu l'aimable Cythérée ,
 Aux doux regards, au teint fleuri ,
 Dans une machine entourée ,
 D'amours natifs de Chambéri .



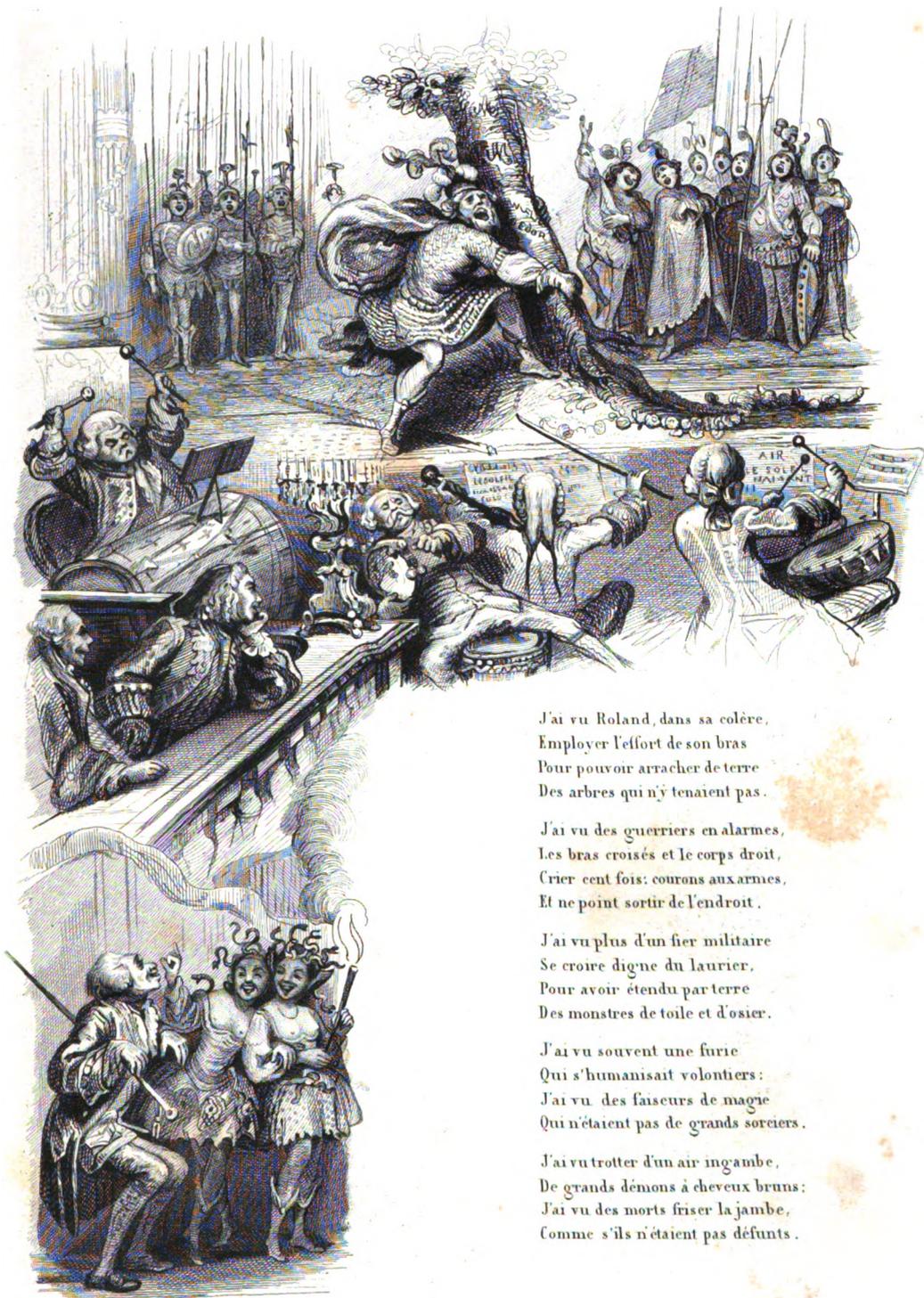
Dans le char de monsieur son père
 J'ai vu Phaëton, tout tremblant,
 Mettre en cendre la terre entière
 Avec des rayons de fer blanc.

J'ai vu Mercure, en ses quatre ailes
 Ne trouvant pas de sûreté,
 Prendre encor de bonnes ficelles
 Pour voiturer sa déité.

J'ai vu l'amant d'une bergère,
 Lorsqu'elle dormait dans un bois,
 Prescrire aux oiseaux de se taire,
 Et lui chanter à pleine voix.

J'ai vu des dragons fort traitables
 Montrer les dents sans offenser;
 J'ai vu des poignards admirables
 Tuer les gens sans les blesser.

J'ai vu, du ténébreux empire,
 Accourir, avec un petard,
 Cinquante lutins pour détruire
 Un palais de papier brouillard.



J'ai vu Roland, dans sa colère,
Employer l'effort de son bras
Pour pouvoir arracher de terre
Des arbres qui n'y tenaient pas.

J'ai vu des guerriers en alarmes,
Les bras croisés et le corps droit,
Crier cent fois: courons aux armes,
Et ne point sortir de l'endroit.

J'ai vu plus d'un fier militaire
Se croire digne du laurier,
Pour avoir étendu par terre
Des monstres de toile et d'osier.

J'ai vu souvent une furie
Qui s'humanisait volontiers:
J'ai vu des faiseurs de magie
Qui n'étaient pas de grands sorciers.

J'ai vu trotter d'un air ingambe,
De grands démons à cheveux bruns:
J'ai vu des morts friser la jambe,
Comme s'ils n'étaient pas défunts.



J'ai vu le maître du tonnerre,
 Attentif au coup de sifflet,
 Pour lancer ses feux sur la terre,
 Attendre l'ordre d'un valet.
 J'ai vu, ce qu'on ne pourra croire,
 Des Tritons, animaux marins,
 Pour danser troquer leur nageoire
 Contre une paire d'escarpins.
 J'ai vu Diane en exercice
 Courir le Cerf avec ardeur,
 J'ai vu derrière la coulisse
 Le gibier courir le chasseur.
 J'ai vu la vertu dans un temple
 Avec deux couches de carmin,
 Et son vertugadin très ample
 Moraliser le genre humain.
 Dans des Chaconnes et Gavottes
 J'ai vu des fleuves sautillans :
 J'ai vu danser deux Matelottes,
 Trois jeux, six plaisirs et deux vents.
 J'ai vu, par un destin bizarre,
 Les héros de ce pays-là
 Se désespérer en bécarre,
 Et rendre l'ame en ré-mi-la.
 J'ai vu des ombres très palpables
 Se tremousser au bord du styx ;
 J'ai vu l'enfer et tous les diables
 A quinze pieds du paradis.

LES MERVEILLES DE L'OPÉRA, AIR : Réveillez-vous, belle endormie.

Allegro moderato. §

CHANT. J'ai vu Mars des - cendre en ca -

PIANO.

- den - ce; J'ai vu des vols prompts et sub -

- tils; J'ai vu la jus - - tice en ba -

- lan - ce, Et qui ne te - - nait qu'à deux fils.

Fin

LES MERVEILLES DE L'OPÉRA, Air du Ballet des Pierrots (1).

CHANT. *Allegro.*

J'ai vu Mars descendre en ca-den-ce, J'ai vu des vols prompts et sub-

PIANO.

Fz

- tils; J'ai vu la jus-tice en ba-lan-ce, Et qui ne te-nait qu'à deux fils. J'ai vu le

Ped.

so - leil et la lu - ne Qui fai - saient des dis-cours en l'air; J'ai vu le

- ter - ri - ble Nep - tu - ne Sor - tir tout fri - sé de la mer.

Fin.

Procédés de Tantenstein et Cordel, 90, rue de la Harpe.

(1) En appliquant cet air aux paroles des MERVEILLES DE L'OPÉRA, il faut répéter d'abord les deux premiers vers, puis les deux derniers de chaque couplet, ou bien réunir chaque fois deux couplets, ainsi que nous l'avons fait ici.

Paris. Imp. de P. Loquix, 16, rue N.-D. des Victoires.

GIROFLÉ, GIROFLA.



IL ÉTAIT UN^o BERGÈRE.

DESSINS DE M. STEINHEIL,

GRAVURES : 1^o ET 4^o PLANCHE PAR M. DANOIS. — 2^o ET 3^o PLANCHE PAR M. NARGEOT.

Musique arrangée avec accompagnement de piano par M. H. Colet.

NOTICE.

Des simples jeux de son enfance,
Heureux qui se souvient longtemps.

De tous les plaisirs purs, le plus vif est sans contredit celui des amusements qui ont charmé notre jeune âge. Qui de nous ne s'est pas arrêté dans les promenades et dans les jardins publics, devant ces groupes où de gracieuses jeunes filles se livrent à leur insouciante gaieté? Au milieu des fleurs, des oiseaux, vives comme les uns, fraîches comme les autres, leur tourbillon folâtre charme la vue, appelle le sourire et émeut doucement le cœur. Un des plaisirs de Jean-Jacques Rousseau était celui de contempler ces scènes enfantines.

La tradition orale, qui a sauvé de l'oubli les chants des premiers poètes avant que l'écriture fût inventée, qui dans nos villages a conservé les Romances, les Complaintes, les Chansons, parmi les paysans qui n'ont jamais su lire; la tradition orale a seule transmis de génération en génération, aux jeunes filles que rassemblent d'innocentes récréations, les chansonnettes qui accompagnent leurs danses, et les petites scènes chorégraphiques dont se composent leurs jeux.

On a négligé jusqu'ici de transcrire ces joyeuses annales d'une poésie bien naïve, mais dont le caractère est piquant et curieux. Quels sont les poètes qui ont improvisé ces Chansons, ou qui les ont élaborées dans le silence du cabinet? Hélas! la plupart de ces petits poèmes sont le chef-d'œuvre d'un inconnu : ils mériteraient cependant autant de commentaires que la fameuse Chanson :

L'autre jour, Colin malade,
Dedans son lit,

illustrée par le savant docteur Mathanasius (Thémiscul de Saint-Hyacinthe).

Les Chansons enfantines sont presque toutes de petits drames qui rappellent l'enfance de la Comédie. C'était sous la feuillée, et dans la joie des Vendanges, que les poètes de la Grèce jouèrent les scènes qui prirent dans la suite une forme théâtrale et devinrent des pièces régulières. Les paysans de l'Attique dansèrent aux Chansons, comme ceux de nos provinces y dansent encore, comme ceux de la Normandie dansèrent dans le Val-de-Vire aux gais refrains d'Olivier Basselin, le père du Vaudeville. Les Chansons de ce joyeux foudou ne furent pas écrites, ce ne fut qu'un siècle après sa mort, que Jean Le Roux, avocat de Vire, les recueillit et les fit imprimer vers 1576.

Parmi les Chansons enfantines que dansent encore nos jeunes filles, il y en a probablement de fort anciennes. Quelques unes semblent faire allusion à des événements historiques, ou à des traditions locales. D'autres sont des espèces de *Ballades*. En effet, dans son origine, la Ballade était une Chanson composée pour l'accompagnement de la danse, c'était la *ballata* italienne ou provençale. On appelle encore, dans plusieurs villages, *Ballade*, le jour de la fête du patron, parce qu'on y danse, qu'on y fait le bal.

La Ballade, en changeant de forme et en cessant d'être un chant lyrique, dans la poésie française, où elle tint sous nos premiers poètes et pendant plus d'un siècle une place importante, conserva pourtant le refrain obligé. Depuis, elle est devenue en Angleterre et en Allemagne un récit poétique, affecté surtout aux sujets merveilleux ou mélancoliques. En France, les Ballades ont passé de mode; on a oublié celles de Marot, de Benserade et de Cottin, et on confirme le jugement de Molière, qui dit, dans les *Scènes savantes* :

La Ballade, à mon sens, est une chose fade.

Mais l'ancienne Ballade, la Ballade primitive, s'est conservée dans les Chansons de village et dans les Chansons enfantines. C'est une très jolie Ballade que celle-ci :

Où est la Marguerite?
Oh! gai, oh! gai, oh! gai!
Où est la Marguerite?
Oh! gai, franc Cavalier.

Elle est dans son château, Oh! gai, etc.

Ne peut-on pas la voir? Oh! gai, etc.

Les murs en sont trop hauts, Oh! gai, etc.

J'en abattrai un' pierre, Oh! gai, etc.

Le Franc Cavalier détache l'une après l'autre toutes les jeunes filles qui entourent et gardent la Marguerite. Celle-ci est enveloppée de sa robe qui lui cache même la figure, le Franc Cavalier la menace de son petit couteau; la Marguerite s'enfuit, et le Franc Cavalier court après elle; s'il l'attrape, il l'embrasse. N'y a-t-il pas dans ce petit drame une jolie allégorie chevaleresque?

Quelle peut être l'origine de *La Tour prends garde de te laisser abattre* : petit drame dans lequel ceux qui assiègent la Tour vont invoquer le duc de Bourbon pour la détruire?

D'où vient le Chevalier du Guet, qui passe si tard sur le quai et qui demande une fille à marier?

Il est à remarquer que dans ces Ballades, chaque couplet n'est composé que d'un vers et du refrain, qu'elles sont toutes dialoguées, et que le refrain invite à la danse. Quant à la rime, elle n'est jamais riche, elle ne donne pas même à l'oreille un son satisfaisant, et dément ce qu'en a dit Boileau :

*La Ballade asservie à ses vieilles maximes,
Souvent doit tout son lustre au caprice des rimes.*

mais il parlait de la Ballade de son temps, et dans celles dont nous parlons, nous retrouvons toujours le refrain qui en est la partie essentielle. Ces refrains se sont longtemps conservés dans nos Vaudevilles, et constituaient l'esprit de ceux de Lesage, Fuselier, Piron, et des premiers créateurs de ce genre au Théâtre, qui faisaient une pointe épigrammatique avec le *Kanderiri, Kanderirette; Laitre la laitre lan laitre; Oh! oh! Courelouribo.*

Les deux Chansons que nous avons choisies, parmi celles dont un jour nous formerons peut-être un recueil curieux pour la littérature naïve, sont : *Que t'as de belles filles, Giroflé, Girofla*, et *Il était un Bergère*, et ron, ron, ron, petit Patapon. Nous pourrions les accompagner de scolies et de commentaires aussi scientifiques et aussi intéressants que ceux que l'on a faits sur les poésies de nos anciens troubadours; mais cette science serait ici fort inutile à nos jeunes et gentilles lectrices, qui aimeront bien mieux ne trouver dans ces Chansons que l'occasion de les chanter et de les danser.

DU MERSAN.

NOTA. La Chanson *Il était un' Bergère*, est une *Ronde* qui se chante et se danse tout simplement en se tenant par la main et en tournant. *Giroflé, Girofla* est une *Ballade*, une danse figurée, dans laquelle il y a une action. Une bande de jeunes filles se tient par la main, la plus grande est au milieu et conduit le *chœur*. Une jeune fille seule vient au devant de la bande en chantant : *Que t'as de belles Filles*, etc., et se recule après son couplet. Celle qui mène la bande s'avance alors en chantant : *Elle sont bell' et gentilles*, etc. et se recule, toujours en dansant. Le même jeu se renouvelle à chaque couplet, où l'interlocuteur s'avance et se recule. Au dernier couplet : *Si le Diable t'y rencontre? — Je lui ferai les cornes* : la jeune fille, en faisant les cornes avec ses doigts, prend une grosse voix, et fait peur à la petite troupe, qui se débande et s'enfuit. Le jeu finit par ce lazzi qui en est le dénouement.



GIROFLÉ, GIROFLA .

Que t'as de belles filles,
Giroflé, Girofla :

Que t'as de belles filles,
L'amour m'y compt'ra.

Ell' sont bell' et gentilles,
Giroflé, Girofla :

Ell' sont bell' et gentilles
L'amour m'y compt'ra.

Donne-moi z'en done une
Giroflé, &.

Pas seul' ment la queue d'une.
Giroflé, &.

J'irai au bois seulette,
Giroflé, &.

Quoi faire au bois seulette,
Giroflé, &.



Cueillir la violette,
Giroflé, &.
Quoi fair' de la violette?
Giroflé, &.
Pour mettre à ma coll' rette,
Giroflé, &.
Si le Roi t'y rencontre ?
Giroflé, &.
J' lui frai trois révérences,
Giroflé, &.
Si la Rein' t'y rencontre ?
Giroflé, &.
J' lui frai six révérences,
Giroflé, &.
Si le Diabl' t'y rencontre ?
Giroflé, &.
Je lui ferai les cornes,
Giroflé, girofla,
Je lui ferai les cornes,
L'amour m'y compt'ra.





IL ÉTAIT UN BERGÈRE.

Il était un bergère,
 Et ron, ron, ron, petit patapon,
 Il était un bergère
 Qui gardait ses moutons
 Ron, ron,
 Qui gardait ses moutons.
 Elle fit un fromage
 Et ron, ron, ron, petit patapon,
 Elle fit un fromage
 Du lait de ses moutons,
 Ron, ron,
 Du lait de ses moutons.

Le chat qui la regarde
 Et ron, ron, ron, petit patapon,
 Le chat qui la regarde
 D'un petit air fripon
 Ron, ron,
 D'un petit air fripon.
 Si tu y mets la patte,
 Et ron, ron, ron, petit patapon,
 Si tu y mets la patte,
 Tu auras du baton
 Ron, ron,
 Tu auras du baton.

Il n'y mit pas la patte,
 Et ron, ron, ron, petit patapon,
 Il n'y mit pas la patte,
 Il y mit le menton,
 Ron, ron,
 Il y mit le menton.





La bergère en colère
 Et ron,ron,ron,petit patapon,
 La bergère en colère
 Tua son p'tit chaton
 Ron, ron,
 Tua son p'tit chaton.

Elle fut à confesse
 Et ron,ron,ron,petit patapon,
 Elle fut à confesse
 Pour obtenir pardon
 Ron, ron,
 Pour obtenir pardon.

-La pénitence est douce
 Et ron,ron,ron,petit patapon,
 La pénitence est douce
 Nous recommencerons
 Ron, ron,
 Nous recommencerons.

- Mon père, je m'accuse
 Et ron,ron,ron,petit patapon,
 Mon père, je m'accuse
 D'avoir tué mon chaton
 Ron,ron,
 D'avoir tué mon chaton.

- Ma fill' pour pénitence
 Et ron,ron,ron,petit patapon,
 Ma fill' pour pénitence
 Nous nous embrasserons
 Ron,ron,
 Nous nous embrasserons.



GIROFLÉ, GIROFLA, avec accomp. de piano par M. H. COLET, profes. d'harmonie au Conservatoire (1).

Allegro.

CHOEUR
A TROIS
VOIX
ÉGALES.

Que t'as de bel-les fil-les, Gi-rof - flé, gi-rof - fla! Que
Que t'as de bel-les fil-les, Gi-rof - flé, gi-rof - fla! Que
Que t'as de bel-les fil-les, Gi-rof - flé, gi-rof - fla! Que

PIANO.

t'as de bel-les fil - les, L'a-mour m'y comp - t'ra. m'y comp - t'ra.
t'as de bel-les fil - les, L'a-mour m'y comp - t'ra. m'y comp - t'ra.
t'as de bel-les fil - les, L'a-mour m'y comp - t'ra. m'y comp - t'ra.

1^a volta. 2^a volta. §
1^a volta. 2^a volta. §

Fin.

Procédés de Tantenstein et Cordel, 90, rue de la Harpe.

(1) Air composé en 1650. — D'abord trois voix seules entonnent l'air en trio, puis toutes les voix le reprennent en chœur et vont à la *seconda volta*; pour finir une voix seule peut chanter aussi la première partie.

IL ÉTAIT UNE BERGÈRE, avec accompag. de piano par M. H. COLET, profes. d'harmonie au Conservatoire

Allegro SS

SOPRANO. SS
 Il é-tait un'ber-gè - re, Et ron,ron,ron,Petit pa-ta-pon, Il

TÉNORE. SS
 Il é-tait un'ber-gè - re, Et ron,ron,ron,Petit pa-ta-pon, Il

BASSE. SS
 Il é-tait un'ber-gè - re, Et ron,ron,ron,Petit pa-ta-pon, Il

PIANO. SS

DEUXIÈME COUPLET. SS

é - tait un' ber-gè - re Qui gardait ses moutons, Ron, ron, Qui gardait ses moutons. El - SS

é - tait un' ber-gè - re Qui gardait ses moutons, Ron,ron, Qui gardait ses moutons. El - SS

é - tait un' ber-gè - re Qui gardait ses moutons, Ron,ron, Qui gardait ses mou-tons. El - SS

Fin. SS

Paris. Imp. de F. Lecqois, 16, rue N.-D. des Victoires.

LE COMPÈRE GUILLERI.



NOUS ÉTONS TROIS FRÈRES.

DESSINS PAR M. TRIMOLET.

GRAVURES : 1^{re} ET 4^e PLANCHE PAR M. WOLF. — 2^e ET 3^e PLANCHE PAR M. MONIN.

Musique arrangée avec accompagnement de piano par M. G. Colet

NOTICE.

Les traditions populaires se perdent dans la nuit des temps, et il n'est pas étonnant que l'on en ignore les origines, lorsque celles des empires sont si souvent enveloppées de fables. Qu'est-ce que c'était que le *Compère Guilleri*? La Chanson qui rappelle son nom n'a, je crois, jamais été imprimée, et cependant elle a passé de bouche en bouche jusqu'à nous, et elle date au moins d'un siècle. Il est probable qu'elle vient de la Bretagne : Le nom de Guilleri y est connu de longue date. Trois frères de ce nom, d'une maison noble de cette province, suivirent le parti de la Ligue, sous le duc de Mercœur, et se conduisirent en braves soldats; mais lorsque la paix eut été rendue à la France, ils devinrent d'insignes brigands, et firent bâtir une forteresse dans une forêt, sur le chemin de Bretagne en Poitou, pour leur servir de retraite. Ils avaient rassemblé 400 hommes sous leurs ordres ils faisaient des courses jusqu'en Normandie et à Lyon, et ils affichaient sur les arbres de leur route ces mots : *Paix aux Gentilshommes, la mort aux Prévôts et aux Archers et la bourse aux Marchands.*

Dix-sept Prévôts et cinq mille Soldats assiégèrent leur forteresse par ordre du roi Henri IV, ils furent pris et rompus en 1608. Cela n'était pas gai. La Chanson ne peut pas avoir été faite sur ces Guilleris là. Il existe un volume qui a paru en 1608, et qui a pour titre : *Prise et lamentation du capitaine Guilleri.*

Le nôtre n'était qu'un chasseur, le nom qu'on lui a donné annonce la gaité, car on appelle *Guilleri* le chant du moineau, qui est assez réjouissant. *Guilleri*, dans le jeu de cartes qu'on nomme la *Mouche*, est le Valet de Trèfle, et emporte tout.

Cela ne nous dit pas si le petit homme qui s'appelait Guilleri est un héros imaginaire, ou si, ce qui est plus probable, la Chanson fut faite par un poète de village, sur l'aventure d'un chasseur qui s'était blessé à la chasse aux perdrix.

On modifie de différentes manières le refrain, et la Chanson se chante quelquefois ainsi :

Il était un p'tit homme,
Qui s'app'lait Guilleri,
Carabi,
Il s'en fut à la chasse,
A la chasse aux perdrix,
Carabi,
Coto Carabo,
Marchand d' Carabas,
Compère Guilleri,
Ce lairas-tu (ter) mourir.

Le mot du refrain devient *Carabi*, *Carabo*, et enfin *Guilleri* y est qualifié de *Marchand de Carabas*, terme populaire qui équivalait à charaban ou vieille voiture. Dans le *Conte du Chat-Botté*, de Perrault, on trouve le fils du meunier métamorphosé en marquis de Carabas, terme dérisoire que Béranger a renouvelé dans une de ses piquantes chansons.

Il est singulier que des compositions aussi grotesques et aussi peu spirituelles traversent des siècles et restent dans la mémoire des hommes, lorsque tant de bonnes choses sont oubliées et disparaissent. C'est que ce qui est à la portée du peuple, surtout du peuple des campagnes, ce qui ne dépasse pas son intelligence, et qui respire une certaine gaieté, s'inculque facilement dans sa tête. C'est que les Chansons de bonnes femmes et les Contes de nourrices que l'on a entendus dans son enfance, se gravent dans l'esprit et y demeurent fixés : ce qui doit nous engager à n'apprendre aux enfants, dans l'âge tendre où les impressions sont si faciles, que les choses qui doivent plus tard former leur cœur et orner leur imagination.

L'air sur lequel on a fait la Chanson de Guilleri a paru assez original et assez piquant au compositeur Nicolò, pour qu'il l'ait employé dans son opéra de *Cendrillon*, joué en 1810 avec tant de succès.



La Chanson qui suit est une ronde villageoise dont le sujet est assez joli. C'est une espèce d'Idylle ou d'Églogue où l'auteur

Fait parler ses bergers comme on parle au village.

Ce Racan ou ce Segrais inconnu, n'est pas, à la rime près, au-dessous de ses modèles, et la conclusion de sa Chanson,

Quand on tient les filles
Saut les embrasser.

était sans doute le signal d'un baiser donné aux jeunes filles par les garçons qui dansaient avec elles, ce qui leur rendait ce dernier couplet fort agréable.

L'air de cette Chanson est très ancien, il est d'un musicien nommé Lefèvre, qui vivait en 1660. Il est sans doute antérieur à la Chanson.

DU MERSAN.



GUILLERI.

Il étai un p'tit homme,
Qui s'ap' lait Guilléri,

Carabi;

Il s'en fût à la chasse,
A la chasse aux perdrix,

Carabi,

Titi Carabi,

Toto Carabo,

Compère Guilléri.

Te lairras tu /Ter/mouri' ?

Il s'en fût à la chasse,
A la chasse aux perdrix,

Carabi;

Il monta sur un arbre
Pour voir ses chiens couri',

Carabi,

Titi Carabi &.

Il monta sur un arbre
Pour voir ses chiens couri',

Carabi,

La branche vint à rompre,
Et Guilléri tombi',

Carabi,

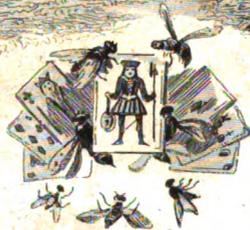
Titi Carabi &.



La branche vint à rompre,
Et Guilleri tombi',
Carabi;
Il se cassa la jambe,
Et le bras se démi,
Carabi,
Titi Carabi, &.

Il se cassa la jambe,
Et le bras se démi,
Carabi;
Les dam' de l'Hopitale,
Sont arrivés au brui',
Carabi,
Titi Carabi, &.

Les dam' de l'Hopitale,
Sont arrivés au brui',
Carabi;
L'une apporte un emplâtre,
L'autre, de la charpi,
Carabi,
Titi Carabi, &.



L'une apporte un emplâtre,
L'autre de la charpi,
Carabi;
On lui banda la jambe,
Et le bras lui remi,
Carabi,
Titi Carabi, &.

On lui banda la jambe,
Et le bras lui remi,
Carabi;
Pour remercier ces dames,
Guill'ri les embrassâ,
Carabi,
Titi Carabi, &.

Pour remercier ces dames,
Guill'ri les embrassâ,
Carabi;
Ça prou' que par les femmes
L'homme est toujours guéri,
Carabi;
Titi Carabi,
Toto Carabo,
Compère Guilleri,
Te lairras tu (ter) mourir?





NOUS ÉTIONS

Nous étions trois filles,
 Bonnes à marier.
 Nous nous en allâmes
 Dans un pré danser.
 Dans le pré, mes compagnes,
 Qu'il fait bon danser.

Nous nous en allâmes
 Dans un pré danser.
 Nous fîmes rencontre
 D'un joli berger.
 Dans le pré, &c.

TROIS FILLES.

Nous fîmes rencontre
 D'un joli berger.
 Il prit la plus jeune
 Voulût l'embrasser.
 Dans le pré, &c.

Il prit la plus jeune
 Voulût l'embrasser.
 Nous nous mîmes toutes
 A l'en empêcher.
 Dans le pré, &c.





Nous nous mimes toutes
 A l'en empêcher.
 Le Berger timide
 La laissa aller.
 Dans le pré &.

Le berger timide
 La laissa aller.
 Nous nous écriâmes
 Ah! le sot berger!
 Dans le pré &.

Nous nous écriâmes
 Ah! le sot berger!
 Quand on tient l'anguille
 Il faut la manger.
 Dans le pré &.

Quand on tient l'anguille
 Il faut la manger:
 Quand on tient les filles
 Faut les embrasser.
 Dans le pré mes compagnes
 Qu'il fait bon danser.



COMPÈRE GUILLERI, avec accomp. de piano par M. H. COLET, profes. d'harmonie au Conservatoire.

CHANT. *Allegro.* S

Il é-tait un p'tit hom - me Qui s'app'lait Guil-le -

PIANO. S

- ri, Ca-ra-bi, Il s'en fut à la chas - se, A la chasse aux per -

- drix, Ca-ra-bi, Ti - ti Ca-ra-bi, To - to Ca-ra-bo, Com-pè-re Guil-le-ri,

Te lair-ras - tu, Te lair-ras - tu, Te lair-ras - tu mou - ri? S

NOUS ÉTIENS TROIS FILLES, avec accomp. de piano par M. H. COLET, profes. d'harmonie au Conservatoire

Allegretto. S^f Solo. CHOEUR.

CHANT. 

Nous é - tions trois fil - les, Trois à ma - ri - er; Nous é - g¹² *mf*

PIANO. 

F Ped. FF

Solo.



- tions trois fil - les. Trois à ma - ri - er; Nous nous en al - lâ - mes Dans un *mf*





pré dan - ser: Dans le pré, mes compagnes, Qu'il fait bon dan - ser! *S^f*



S^f

Procédés de Tantenstein et Cordel, 90, rue de la Harpe.

Fin.



